

P. J. Stahl

Histoire de la famille Chester et de deux petits orphelins



BeQ

P. J. Stahl / William Hugues

**Histoire de la famille Chester
et de deux petits orphelins**

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 974 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Maroussia
Les patins d'argent

Histoire de la famille Chester et de deux petits orphelins

Édition de référence :
J. Hetzel, Paris, 1873.

Numérisation : Serge Pilon.

Avertissement

L'œuvre que nous offrons à nos lecteurs, publiée en Angleterre par un écrivain qui signe : A. L. O. E., a déjà paru, traduite de l'anglais en français dans une petite édition non illustrée, qui a devancé la nôtre, sous ce titre : *Les aventures d'un rat*.

Un livre illustré n'est pas l'ouvrage d'un jour : nous préparions notre édition depuis plus de deux années quand les *Aventures d'un rat* ont paru en France. La publication du livre, traduit purement et simplement de l'original, ayant précédé la nôtre, offrira à ceux de nos lecteurs qui voudront comparer l'occasion de juger par eux-mêmes des soins que nous prenons quand nous faisons des emprunts à nos voisins. Nous avons gardé du livre anglais tout ce qu'il avait d'aimable et de bon, nous lui avons ajouté tout ce qui, selon nous, lui manquait pour convenir à notre public français. – Pour tout dire, nous l'avons doublé, et

plus que doublé.

Nous espérons que l'auteur anonyme anglais, et M. Williams Hughes, de qui nous tenions depuis plusieurs années toute la partie du livre qui est la traduction de l'œuvre anglaise et les notes qu'il y a ajoutées, voudront bien nous pardonner une liberté de laquelle on use souvent envers nos livres français à l'étranger.

Ce libre échange est profitable à tous. Nous abandonnons très volontiers à l'auteur anglais A. L. O. E. le droit de réciprocité sur les additions et modifications considérables, au moins par leur étendue, que nous avons faites à l'œuvre primitive, si par impossible elles pouvaient obtenir son agrément.

L'adaptation a été inventée en Angleterre ; si nous la naturalisons en France, cela n'est pas pour en médire. Ces faciles revanches ne sont pas pour allumer la guerre entre les deux pays.

P. J. STAHL.

Un mot de préface

Avant de commencer le récit de la vie et des voyages en Angleterre et en Russie de la famille Chester et des deux petits orphelins dont l'histoire côtoie cette histoire, nous devons prévenir le lecteur que les aventures de cette intéressante nichée ne sont pas purement imaginaires. Ce récit a un côté très véridique. Il est vrai que nous faisons parler nos petites bêtes, tandis que dans la réalité elles se contentent de pousser des cris inintelligibles pour ceux d'entre nous qui n'ont pas fait une étude approfondie du langage des animaux ; mais les traits de courage, de présence d'esprit, de bonté, les sentiments prêtés à nos héros ne sont pas inventés. Les prouesses qu'on leur attribue sont basées sur la science et sur des faits observés par des témoins absolument dignes de foi.

Les aventures de la *Famille Chester* prouveront combien l'étude de l'histoire naturelle

offre d'intérêt, puisque l'on trouve tant de choses à admirer chez des animaux qui, en général, n'inspirent d'autre sentiment que celui d'une involontaire répulsion.

Cette étude tend à élever l'esprit tout en l'amusant ; car on ne saurait examiner un simple scarabée sans rester émerveillé de la sagesse qui a présidé à la formation du moindre insecte.

Du reste, en écrivant cette histoire, nous nous sommes toujours rappelé ces jolies, ces bonnes paroles de William Cowper :

« Je ne voudrais pas compter au nombre de mes amis, si distingué qu'il fût d'ailleurs, l'homme qui sans nécessité écraserait un ver. On peut certes, sans être un criminel, broyer d'un pas distrait l'escargot qui rampe le soir sur le sentier ; mais un homme doué d'un bon cœur, à moins qu'il ne soit un jardinier dans l'exercice de ses fonctions, fera un détour et le laissera vivre, si, regardant à ses pieds, il a pu voir à temps l'humble créature accomplissant les fonctions de la vie que Dieu lui a donnée. »

N. B. – Nos petits personnages voyageant en Angleterre et en Russie, nous avons cru devoir placer en tête de chacun des chapitres de ce livre des vues de Londres et de Saint-Pétersbourg prises sur des photographies, exactes par conséquent. Ces vues côtoient le sujet sans y adhérer absolument ; mais elles placent nos lecteurs dans les pays, dans les lieux mêmes souvent, où les scènes se passent, et ont, à ce titre, à côté de l'agrément, une utilité pour le lecteur.

(Note de l'éditeur.)

I

Origines de la famille Chester. Récit de Dent-d'Acier.

Le premier de mes souvenirs lorsque j'évoque le temps passé, c'est un apprentis attendant à un vaste entrepôt où l'on entassait toutes sortes de marchandises et surtout des fromages. Cet entrepôt, que je dois regarder comme ma patrie, puisque j'y suis né, s'élevait sur l'un des quais de la Tamise, dans le quartier le moins aristocratique mais le plus curieux et le plus affairé de Londres.

Quelle joyeuse existence nous menions là, mes sept frères et moi ! Il arrivait rarement qu'un bipède visitât notre demeure habituelle, qui ne contenait guère que des tonneaux à peu près vides, des caisses défoncées ou d'autres objets de même valeur. Nous pouvions donc y prendre nos ébats en toute sécurité. Bien qu'ils soient déjà

loin ces jours où la vie, à mes yeux, se composait d'une série de bons repas suivis de parties de cache-cache, je ne saurais y songer sans me sentir rajeuni.

Nous avons creusé un petit tunnel qui aboutissait à l'entrepôt voisin où nous nous régaliions aux frais du propriétaire, dès que les hommes de peine nous laissaient le champ libre. Les sacs ou les tonneaux avaient beau disparaître avec une rapidité merveilleuse, nous prélevions une dîme sur chacun d'eux et ils étaient bientôt remplacés par d'autres qui renfermaient toujours quelque denrée à notre convenance. Notre régime varié nous profitait, ainsi que l'attestaient nos robes luisantes. Vous auriez eu de la peine à rencontrer en aucun pays d'Europe des rats plus dodus.

Ma famille passe pour très ancienne. Mes parents – morts glorieusement en l'an de grâce 1867 sous la griffe d'un terrible chat – prétendaient même qu'un de nos ancêtres avait, comme les pommes, débarqué en Angleterre avec Guillaume le Conquérant. Je constate le fait sans

attacher trop d'importance à notre origine normande, car j'opine que les rats ne sont jamais mieux nés les uns que les autres. On naît comme on peut ; il n'est donné à nulle créature humaine de choisir son père ou sa mère, et il est vraiment amusant que tant de gens, en Angleterre et même ailleurs, tirent vanité d'un avantage de naissance où le mérite individuel n'est pour rien. Du reste, la petitesse comparative de notre taille, nos robes noires et brillantes, la longueur de nos queues, la jolie forme de nos oreilles, prouvent clairement qu'il n'existe qu'une parenté fort éloignée entre nous et les rats bruns de Norvège, pour lesquels nous éprouvons... j'allais dire du mépris, mais la franchise m'oblige à reconnaître que le sentiment de terreur qu'ils nous inspirent est de ceux que ni les hommes ni les rats n'aiment à avouer. Quoi qu'il en soit, nous ne nous soucions pas de les fréquenter. Un savant impartial a constaté qu'ils sont moins bien élevés que nous. Il leur prend parfois fantaisie de grignoter l'oreille du voisin, et lorsqu'ils se sentent en appétit, ils poussent la grossièreté jusqu'à dîner d'un de leurs cousins de Normandie. Je crois néanmoins que notre

répugnance à frayer avec eux provient moins d'un manque de bravoure que du préjugé qui, dans la trop aristocratique Angleterre, a fini par passer de l'homme aux bêtes. Après tout, lorsqu'on possède un arbre généalogique dont les branches remontent jusqu'à l'époque de Guillaume le Conquérant, peut-être est-on pardonnable de ne pas rechercher la société de malotrus qui n'hésitent pas à dévorer leurs semblables.

Quelques auteurs prétendent que le rat n'a pénétré en Europe qu'au moyen âge, et qu'il était inconnu des anciens. À ce compte, le rat de ville et le rat des champs d'Horace n'auraient été que des souris. Mais les assertions de la plupart des auteurs me paraissent fort sujettes à caution. N'y a-t-il pas une légende qui a prétendu que le premier rat avait été éternué par un cochon ? On me permettra de faire fi d'une si ridicule origine.

Pour ne pas me perdre dans la nuit des temps, mais m'en tenir à ce qui nous regarde, je dirai que le premier de notre race se nommait lord Chester. Ce nom lui était venu de la conquête

qu'il avait faite d'un magnifique fromage de ce comté, qu'avait voulu lui disputer une horde de rats bruns.

J'ai dit que, mes frères et moi, nous appartenions à la grande famille des rats noirs ; mais j'aurais dû établir une exception au détriment de l'un d'entre nous qui était pie, particularité assez rare chez les rongeurs de mon espèce pour m'autoriser à le classer au nombre des phénomènes. Pour comble d'infortune, on le citait aussi comme le rat le plus maladroit et le plus lourd qui eût jamais grignoté une chandelle, ou essayé de se loger dans un fromage. J'avoue à notre honte que, loin de le plaindre, nous le tournions sans cesse en ridicule. L'homme, animal raisonnable, rougirait sans doute de railler un frère affligé d'une de ces imperfections physiques qu'il ne dépend pas de celui qui en est atteint de corriger. Il ne doit jamais rire des malheurs immérités dont le hasard frappe un de ses compagnons. Mais nous n'étions que de jeunes rats étourdis et nous accablions de plaisanteries le pauvre Caramel. Au nombre des aimables sobriquets dont nous nous plaisions à le

gratifier, c'est celui-ci, le plus inoffensif, il est vrai, qui avait fini par lui rester.

Doué d'un excellent caractère, Caramel Chester ne montrait jamais les dents et acceptait nos quolibets avec une patience exemplaire. Il avait adopté un plan de conduite que je recommande à tous les rats qui se trouveront dans un cas analogue. Loin de se fâcher lorsque son allure peu dégourdie provoquait un éclat de rire, loin d'aller bouder derrière une vieille futaille, comme un rat plus malavisé et plus susceptible n'eût pas manqué de le faire, il se mettait à rire plus fort qu'aucun de nous, et sa bonne humeur finissait par désarmer les plus taquins.

Nous passions nos soirées dans les magasins de l'entrepôt. Souvent, malgré la poussière qui couvrait les vitres, les rayons de la lune répandaient une vive clarté dans notre vaste salle à manger. Mais quand la lune nous manquait, l'obscurité ne nous gênait pas, et notre nez, à défaut de nos yeux, suffisait à nous diriger vers les endroits où il y avait quelque chose de bon à se mettre sous la dent. Dignes descendants de

lord Chester, et fidèles à notre nom, nous flairions l'arrivée d'un fromage avant même qu'il ne fût déballé.

Par malheur, ni leurs nez ni leurs yeux mêmes ne suffirent pas toujours à préserver de pauvres rats de certains pièges. Nous l'apprîmes à nos dépens durant une nuit fatale que je n'oublierai de ma vie.

Depuis l'aube, il s'était fait un effroyable remue-ménage dans l'entrepôt. Nous étions encore tous étourdi du roulement des brouettes et des charriots, quand Brusco, le plus actif de mes frères, regagna en courant l'appentis où nous nichions derrière les planches. Il avait veillé à l'entrée de notre tunnel et nous apportait une excellente nouvelle.

« Alerte ! nous cria-t-il. La *Veuve du Malabar* nous amène des Indes toute une cargaison de provisions. Passons vite l'inspection des vivres. Ces braves gens ont amoncelé tant de choses dans nos magasins, que je n'ai pu en dresser l'inventaire complet ; mais je sais qu'il y a du riz... »

Un joyeux frémissement agita les queues de toute la famille.

« Du sucre... »

À cette seconde annonce, nos oreilles se redressèrent en signe d'enthousiasme.

« Et puis, une substance bleue qu'ils appellent indigo et qui doit être joliment bonne à croquer.

– Bonne ! interrompit mon cousin Bélisaire ; allons donc ! Elle ne vaut rien du tout – il faut la laisser aux blanchisseuses et aux teinturiers. »

Le dernier rejeton d'une antique famille de rats italiens qui avait rendu célèbre dans l'histoire de la Raterie le nom des Parmesan, Bélisaire Parmesan était un vieil aveugle qui, ayant beaucoup voyagé, grignoté un nombre incalculable de bouquins et de vieux parchemins et beaucoup observé, en savait plus long qu'aucun de nous. À l'en croire, la race des rats noirs devait tôt ou tard finir par être absorbée par celle des rats bruns ; mais cette hérésie n'avait pas cours parmi nous. Néanmoins Bélisaire Parmesan passait à bon droit pour un savant. Je

dois à la vérité de reconnaître que je lui devais le peu d'instruction que je possédais. Bien qu'il fût parfois d'une humeur un peu morose, son infirmité l'obligeait à rechercher notre société, attendu qu'il serait mort de faim si nous l'eussions abandonné... Mais chacun sait qu'un rat dans le malheur n'a jamais eu à craindre l'abandon de ses semblables. Revenons à Brusco, qui continua son inventaire : « Il y a aussi de l'opium...

– C'est tout simplement du jus de pavot blanc, interrompit de nouveau Bélisaire, qui se trouvait en veine de causerie. Mauvaise drogue ! Elle produit de drôles d'effets sur les hommes assez bêtes pour en avaler.

– Quels effets ? demandai-je. »

J'étais très curieux de ma nature, et j'aimais surtout à me renseigner sur les mœurs de ces animaux à deux pattes connus sous le nom d'hommes, et que je croyais non seulement plus forts, mais plus sages que la famille des rongeurs à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir.

« L'opium, qui soulage certaines maladies,

répliqua Bélisaire, « *Opium facit dormire* », a dit Molière, devient un poison lorsqu'on le prend à fortes doses ; alors, au lieu de calmer, il trouble le cerveau, pousse les gens à se quereller avec leurs amis, à se battre avec leurs ennemis, à rire et à danser sans rime ni raison ; puis, il produit une telle torpeur qu'on serait incapable de remuer une patte lors même qu'on se verrait sous la griffe d'un chat. Au sortir de ce sommeil factice, le corps reste froid, la tête lourde ; on est malade, affaibli, abattu. Les plus robustes, à moins de renoncer à temps à ce poison, maigrissent à vue d'œil et ne conservent plus que la peau et les os ; leur regard cesse de briller et ils finissent par ne plus pouvoir ni boire ni manger. Je ne sais si les marchands d'opium espèrent entrer en paradis, et si leurs péchés sont de ceux qui pourront trouver grâce devant l'infinie bonté du créateur du ciel et de la terre ; mais ce que je puis affirmer, c'est que jamais, au grand jamais, ils ne seront comptés par un sage au nombre des bienfaiteurs de l'humanité. Dent-d'Acier, mon jeune et téméraire ami, défie-toi de l'opium, et ne t'avise pas de prendre soit tes quartiers d'hiver, soit tes

quartiers d'été chez ces empoisonneurs publics. Si jamais tu voyages en Chine, tu sauras ce qu'il faut penser d'eux.

– Pouah ! s'écria Brusco. Laissons cette drogue aux hommes ; elle est trop dangereuse pour qu'un rat s'avise d'y toucher. Allons dire deux mots au riz, qui ne nous empoisonnera pas ! »

II

La trappe

Nous nous dépêchâmes de courir vers l'entrepôt. Le vieux Bélisaire fermait la marche, escorté de chaque côté par un de nos plus jeunes frères chargé de le guider. N'est-ce pas à l'enfance qu'il convient surtout de prendre soin de la vieillesse ?

Dans notre impatience, ce fut à peine si nous laissâmes aux portefaix le temps d'achever leur besogne. Enfin la grande porte d'entrée se referma et nous restâmes maîtres de la place.

Je découvris bientôt un objet qui excita vivement ma curiosité. Ce n'était qu'une dent, mais quelle dent ! Sa longueur dépassait celle d'une douzaine de rats, mesurés depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue.

« À quel monstre appartient cette dent colossale ? m'écriai-je.

– Tiens, on nous a fourni de l'ivoire ! dit Caramel qui s'avavançait en se dandinant avec sa gaucherie habituelle. J'en ai mangé il y a deux ou trois mois. C'est un peu dur ; mais cela a le bon côté de nous aiguïser les quenottes¹. »

Caramel n'avait pas tort. Je pris grand plaisir à mordiller l'énorme défense et à y affiler les excellentes dents dont la nature m'avait si généreusement doté qu'elles m'avaient mérité le surnom de Dent-d'Acier.

« Je donnerais mes moustaches rien que pour contempler le gros rat qui possède une mâchoire garnie de si admirables défenses ! m'écriai-je. Que je voudrais donc voyager et voir le monde !

– Ce gros morceau d'ivoire, dit Caramel, m'a tout l'air d'être une dent d'éléphant. Une fois que

¹ Lorsqu'un rat s'attaque à une défense d'éléphant, il ronge la partie qui contient beaucoup d'huile, de préférence à celle qui abonde en phosphate de chaux. Aussi, pour fabriquer des objets qui exigent de l'élasticité ou de la transparence, les tourneurs choisissent de l'ivoire sur lequel la dent d'un rat a laissé son empreinte.

je m'étais aventuré sous un pont de la Tamise, j'ai vu un navire tout chargé de ces dents-là. L'animal qui les porte n'a jamais pensé à être un rat. C'est un des plus puissants seigneurs de la terre, mes amis. Vous en pourrez voir au jardin zoologique, mais je ne vous conseille pas de vous oublier jamais sous le pied d'un de ces immenses pachydermes.

– Pachyderme !!! Où as-tu pris ce mot-là ? dit le plus jeune de la bande.

– Les vieux livres, dit avec une sorte de fierté Caramel, ne sont pas seulement une nourriture pour l'estomac ; les enfants, s'ils le voulaient, pourraient y apprendre bien des... »

J'interrompis Caramel pour regarder Brusco. Il avait le nez en l'air, et ses narines semblaient aspirer quelque régal invisible.

« Il y a quelque part quelque chose qui mérite d'être étudié de près et dont la découverte ne doit pas exiger un long trajet ! s'écria-t-il tout à coup. Quelle délicieuse odeur de fromage nous arrive de là-bas ! Viens avec moi, Dent-d'Acier. Tu trouveras le chester aussi nourrissant que l'ivoire,

je t'en réponds, et tu auras moins de peine à l'entamer. »

J'étais tellement occupé à ronger la défense et tellement absorbé dans mes réflexions, que je levai à peine la tête ; mais Caramel dirigea un regard de convoitise vers l'endroit désigné par Brusco.

« C'est, à n'en pas douter, du chester, et du chester de première qualité, dit Brusco. Il n'est que le chester au monde qui ait ce délicat parfum. Allons, une course au clocher jusqu'au fromage ! Le premier arrivé se réglera à son aise. Que Dent-d'Acier ronge son grand os à loisir, s'il se plaît aux difficultés... Une, deux, trois, en avant ! »

À ce signal, mes sept frères s'élançèrent pêle-mêle. Le pauvre Caramel, selon son habitude, fut bousculé et distancé. On s'était souvent moqué de la lenteur de ses mouvements ; mais cette fois, bien lui en prit de ne pas se montrer trop ingambe. Ses compagnons qui marchaient presque de front et qui, dans leur hâte, grimpaient par moments sur le dos les uns des autres,

disparurent en un clin d'œil dans la maison au fromage. Ce fut soudain un concert de plaintes lamentables ! La porte s'était refermée sur eux avec un bruit sinistre.

Pauvres frères ! Ils venaient de tomber dans un horrible guet-apens. Quelle abominable invention que celle des ratières ! Les infortunés étaient là, renfermés, tous, dans une prison solide, dont la trappe s'était subitement abattue sur eux, et à la merci de leur plus cruel ennemi, l'homme. Je n'apercevais plus les malheureux captifs, mais leurs cris de détresse parvenaient jusqu'à moi. Caramel pétrifié, changé en statue, contemplait d'un air désespéré la trappe, dont la porte venait de lui effleurer le museau. Il l'avait échappé belle !

C'est là un des chapitres les plus navrants de ma biographie.

En vain les captifs tentèrent de recouvrer leur liberté en rongant l'intérieur de la cage, tandis que Caramel, Bélisaire et moi, aidés de quelques amis que nos cris avaient attirés, nous les aidions de notre mieux du dehors. Mes dents elles-mêmes

ne purent rien sur les barreaux de fer de leur formidable cachot. C'en était fait ! Mes pauvres frères étaient bien pris ! Ils n'eurent pas même la triste consolation de manger le délicieux fromage qui les avait attirés, car rien ne coupe l'appétit comme la peur et la rage. Ils passèrent une nuit terrible à courir d'un bout à l'autre de leur prison et à se dresser le long des parois, cherchant partout une issue introuvable. Nous accomplîmes avec eux cette funèbre veillée. Mais le jour allait paraître, déjà nous entendions du bruit à l'extérieur, nous dûmes les abandonner à leur sort et regagner d'un pas morne, le cœur en proie aux plus désolantes pensées, notre refuge au fond de l'appentis.

« Rien à faire ! Rien ! Rien ! Me disait Caramel consterné. Demain matin, on les mettra tout vivants dans un sac et où les livrera à un bouledogue qui les massacrera sans pitié.

– Quel être féroce que l'homme ! m'écriai-je.

– Oui, bien féroce, en effet, répéta Bélisaire d'un ton ironique. Ils disposent des pièges pour prendre de pauvres rats inexpérimentés, c'est

vrai ; mais je m’imagine qu’ils pourraient plaider les circonstances atténuantes. J’ai souvent vu ces bipèdes à l’œuvre ; ils travaillent plus que nous et ne reculent pas devant la fatigue. Or, on ne saurait guère exiger qu’ils se donnent tant de mal pour le seul plaisir de nous procurer de quoi manger. Seulement, si l’homme a le droit de nous tendre des pièges, il n’a pas le droit de nous torturer, comme le font ceux qui nous livrent à un méchant terrier. »

La philosophie du vieux Bélisaire m’indigna.

« Y a-t-il des animaux qui tendent des pièges à l’homme ? demandai-je.

– Si je ne me trompe, répliqua Bélisaire, l’homme se tend des pièges à lui-même. Avant de devenir aveugle, j’ai vu un grand nombre de ces pièges. Ce sont d’immenses trappes construites en briques ou en pierres de taille. Elles sont amorcées avec un tas de liqueurs qui produisent à peu près les mêmes effets que l’opium et tuent lentement, mais sûrement, ceux qui en abusent. Ces pièges s’appellent, suivant les pays, des cabarets ou des public houses, des gin-palaces

ou des marchands de vins.

– Eh bien, s'écria Caramel, maintenant que je sais ce que l'on gagne à mettre le museau sous une trappe, je me tiendrai sur mes gardes et on ne m'y prendra pas, je te le garantis. Je présume que les bipèdes ne sont pas plus bêtes que nous, et qu'après avoir vu périr deux ou trois de leurs compagnons, ils profitent de la leçon et ne se laissent plus tenter par l'amorce ? – Détrompe-toi, répondit Bélisaire. Ils aiment l'amorce, bien qu'ils en connaissent les funestes effets. Ils entrent les yeux ouverts dans la trappe ; ils payent fort cher le poison rouge, blanc ou vert qu'on leur verse et l'avalent en riant. Ils n'ignorent pas qu'ils s'exposent à la maladie, à la pauvreté, à la honte, qui sont la conséquence de tout excès ; mais cela ne les empêche pas d'entrer gaiement dans la trappe. Il y a même des hommes assez sots pour faire de très jolies chansons en l'honneur du poison qui si souvent les mène à leur perte.

– Alors leur sagesse tant vantée ne vaut pas une pincée de farine ! m'écriai-je. Ils sont plus

niais que de jeunes rats ! Au moins, nous nous laissons guider par notre instinct, mais à quoi leur sert cette raison dont ils se montrent si fiers ?

– À composer de beaux livres et d’admirables discours, répliqua Bélisaire. J’ai longtemps habité une bibliothèque, et j’ai été émerveillé de la sagesse des conseils que les hommes donnent à leurs semblables ; mais, par malheur, ils savent moins bien prêcher d’exemple. Ah ! si chacun, au lieu de recommander la bonté aux autres, s’efforçait d’être bon lui-même, tous les animaux vivraient heureux ! »

Là-dessus Bélisaire fit un de ses plus grands gestes.

« Si encore, s’écria-t-il, les hommes se contentaient d’aller au cabaret et de s’y abrutir ! Mais avez-vous jamais vu un arsenal, vous ? Avez-vous contemplé, entassés là, tous leurs engins de destruction ? Vous figurez-vous ce que c’est que la guerre ? Des nations tout entières se jetant sur d’autres nations, y portant le meurtre, l’incendie et le pillage ?

« Ma foi, ajouta Bélisaire, mieux vaut peut-

être aux yeux de Dieu n'être qu'un rat. Le sort des hommes ne m'a jamais fait envie. Plus doués que nous par le Créateur, ils sont pires. »

III

Bob et Billy plus pauvres qu'un rat.

Pendant quinze jours et quinze nuits j'eus sans cesse devant les yeux le spectre de nos frères, et il me semblait toujours assister à leur fin tragique. Je les cherchais partout, ils me manquaient partout. – On vit une part de sa vie dans ceux qu'on aime. – Leur disparition creuse dans le cœur un abîme qu'il semble que rien ne peut combler. Quand peu à peu cependant ce vide s'efface, quand l'implacable temps vous dérobe ces douleurs légitimes, quand on se sent guéri d'un mal qu'on avait cru, qu'on voulait inconsolable, c'est avec une sorte de confusion qu'on se sent repris par le goût, par le besoin de vivre encore pour son propre compte. J'avais tout d'abord pris le monde en haine, et m'en serais retiré à jamais si cela m'eût été possible. Caramel

et Bélisaire essayaient en vain de me ramener à des pensées moins tristes. Un événement inattendu me força pourtant à me distraire de ma peine. Par une froide soirée d'automne, tandis qu'un vent d'est soufflait au dehors et que la pluie fouettait les planches qui nous abritaient, deux créatures humaines se glissèrent soudain dans notre domicile et se blottirent en grelottant contre le mur. Je n'oublierai jamais l'impression que me causa leur entrée. C'étaient bien des êtres humains ; mais ils ne ressemblaient en rien aux robustes gaillards qui travaillaient dans nos magasins. Les nouveaux venus, malgré la petitesse de leur taille, avaient un air vieillot et fatigué. Ils étaient d'une maigreur effrayante. Leurs longs cheveux emmêlés retombaient en mèches incultes autour de leur visage et aucune chaussure ne protégeait leurs pauvres petits pieds contre le froid ou l'humidité. En outre, le moins âgé des deux avait au talon comme une blessure qui le faisait boiter. Toute douleur est digne de pitié, sans doute ; mais la douleur de l'enfant, sa misère qu'il n'a pu encore mériter, qu'il n'est pas encore de force à combattre, contre laquelle

l'expérience ne l'a pas armé, je la trouve cent fois plus pitoyable encore.

La conversation de ces petits malheureux m'apprit bientôt que nous avions affaire à de jeunes créatures humaines abandonnées par leurs semblables et auxquelles pas une âme dans ce Londres si peuplé ne s'intéressait. Cela me surprit un peu ; car, nous autres rats, nous nous occupons de nos petits jusqu'au jour où ils sont capables de se suffire à eux-mêmes.

Tout d'abord, la présence de ces intrus nous avait intimidés, et nous nous étions bornés à les observer de loin, du fond de notre cachette ; mais comme ils se tenaient fort tranquilles, notre peur fut de courte durée. Nous avons eu grand tort de les redouter. Dès que j'eus le courage de sortir de mon trou, je m'aperçus que ma vue leur causait au moins autant de frayeur que j'en avais ressenti en les apercevant.

« Regarde, Bob, regarde donc !... Là, là !... » s'écria le plus jeune des deux enfants, qui se mit à trembler et se rapprocha de son frère.

Celui-ci se pencha à droite, à gauche, nous

aperçut, puis leva les épaules en disant :

« C'est des rats ! »

Je fus un peu dépité du ton de mépris avec lequel l'aîné des enfants prononça notre nom de famille ; mais on lisait si bien sur les traits pâles de son visage souffreteux les épreuves par lesquelles il avait dû passer, que je ne lui gardai pas rancune. Les malheureux ont droit à plus d'indulgence que ceux à qui la fortune n'a rien refusé.

« J'ai peur des rats, Bob, répliqua l'autre en se pressant plus fort contre son frère. Vois comme ça court par terre... Allons-nous-en ! Je ne veux pas rester ici !

Et il saisit son frère par la manche comme pour l'entraîner vers la porte ; il ne tira pas bien fort, mais la misérable étoffe rapiécée céda, et il y eut un accroc de plus à ajouter aux nombreuses déchirures qui livraient le pauvre enfant aux morsures de la bise.

« Où veux tu que nous allions ? demanda Bob avec la même apathie. Faut pas avoir peur des

rats ; les bêtes ne sont jamais méchantes par plaisir ; si nous ne leur disons rien, ils ne nous feront pas de mal. »

Leur faire du mal ? Nous n'y songions vraiment pas. Pour ma part, je plaignais déjà de tout mon cœur ces gamins déguenillés. Nous étions bien nourris et ils mouraient presque de faim. La nature nous avait pourvus d'une bonne robe bien chaude, et ils tremblaient de froid. À leur place, un jeune rat aurait eu moins de peine à se tirer d'affaire. Je me demandai si, dans cette grande ville de Londres, il existait beaucoup d'enfants aussi délaissés que ceux-là.

« C'est dommage qu'ils soient si sales, me dis-je, tout en léchant ma fourrure veloutée pour lui donner un nouveau lustre ; mais peut-être les hommes n'attachent-ils pas autant d'importance que nous à la propreté. »

Je me conduisis d'une manière si discrète, que le petit peureux reconnut bientôt qu'il n'avait rien à craindre de nous. À la longue, une sorte d'intimité s'établit entre moi et les jeunes déguenillés. Il m'arrivait souvent de m'aventurer

à portée de la main amaigrie de Billy, lorsqu'elle tenait une croûte de pain, car il en détachait presque toujours un morceau, une miette à mon intention. J'aurais voulu lui en donner plutôt que de lui en prendre. « Les riches donnent, les pauvres partagent, et l'amitié se fait entre ces derniers d'une mutuelle assistance. » Le pauvre garçon boitait au point de ne pouvoir que rarement quitter l'appentis. Quant à Bob, il sortait le matin pour ne rentrer qu'assez tard. Que faisait-il pendant ces absences ? Il allait, hélas ! chercher sa vie, la mendier, faute d'être en état de la gagner. Il ne la trouvait pas toujours. Chose étrange, c'était, disait-il, dans les endroits où il n'y a personne plutôt qu'au milieu des foules, dans les rues désertes, sous les ponts, sur les bords de la Tamise qu'il faisait le plus sûrement ses maigres récoltes. Des restes jetés par les bateaux, abandonnés par les marins, apportés des maisons sur les rives par des domestiques qui comptaient sur l'eau pour les en débarrasser, étaient une bonne fortune pour ces pauvres petits chiffonniers de la faim. Quelquefois Bob rapportait des vivres et quelquefois il revenait les

mains vides ; mais quand il avait des provisions, il en donnait la meilleure part au petit boiteux. Je les vois encore serrés l'un contre l'autre, afin d'avoir un peu plus chaud. Souvent le froid ou la faim faisait pleurer Billy, et les larmes traçaient de longues lignes blanches sur son visage, qui aurait gagné à être débarbouillé d'une façon plus complète. Bob ne pleurait jamais, il prenait les choses tranquillement. C'est un rude maître de philosophie que la dernière misère. Dans les grandes occasions, il passait ses doigts osseux sur la tête ébouriffée de son petit compagnon d'infortune et lui parlait avec douceur, mais toujours avec la même voix monotone et résignée. Je le plaignais bien plus que je ne plaignais Billy.

Ce dernier se soulageait du moins en pleurant. Il causait aussi plus volontiers que son frère. Peut-être était-il doué d'un caractère plus expansif ; peut-être cela tenait-il à son âge ; car ayant une année ou deux de moins que son aîné, il n'avait pas dû souffrir autant. Dans tous les cas, je ne me rappelle avoir entendu l'aîné parler, autrement que pour répondre à son frère en

quelques mots laconiques, qu'une seule fois, ce fut le jour où Caramel qui, plus timide que moi, ne s'était pas montré depuis l'arrivée des visiteurs, osa enfin paraître devant eux.

« Vois donc, Billy ! Le drôle de rat ! Le joli rat ! s'écria-t-il en riant et en battant des mains dès qu'il eut aperçu maître Caramel ; on dirait un petit cochon d'Inde. »

Il serait impossible de rien imaginer de plus comique que l'expression de surprise mêlée de satisfaction que cet éloge inattendu amena sur la physionomie de Caramel. Jamais on ne lui avait adressé pareil compliment. Le fait est qu'il y avait de quoi tourner la tête d'un rat plus sensé ; mais Caramel était modeste, il finit par lever le museau d'un air qui disait clairement : « Ma foi, il ne faut pas disputer des goûts ! »

Au fond, il ne trouvait pourtant pas que Bob eût si mauvais goût, et désormais il cessa aussi de le craindre.

« Bob, dit un soir le petit boiteux avec plus d'animation que de coutume, pendant que tu n'étais pas là, je me suis amusé à regarder les rats

et j'ai vu... devine un peu ?

– Qu'est-ce que tu as vu ? » demanda Bob qui se frottait les yeux avec le revers de sa main. Il n'avait rien rapporté et paraissait fatigué et plus morose encore qu'à l'ordinaire.

« Je guettais le gros rat tacheté, tu sais, celui qui t'a amusé, qui t'a fait rire, celui que nous avons vu pour la première fois la semaine dernière, répliqua Billy ; mais j'avais beau attendre sans bouger, il ne venait pas. Ça commençait à m'ennuyer et j'allais essayer de dormir quand deux rats arrivèrent à la file tout doucement, tout doucement (*Billy imita tant bien que mal notre marche en plantant ses doigts sur le plancher.*) L'un était comme tous les autres, le second avait le dos presque blanc et paraissait avoir de la peine à marcher, au bout de quelque temps, j'ai vu qu'il était aveugle...

– Un rat aveugle ! s'écria Bob. Il mourra bientôt de faim.

– Je ne crois pas... tu vas voir. Le vieux – c'est sans doute à cause de son âge que son poil a blanchi – n'était pas seul, tu sais ; il marchait sur

les talons d'un joli rat noir qui avait des yeux si brillants et un petit museau si pointu !... »

Je confesse ma vanité, je ne pus écouter ce portrait flatteur avec le sang-froid dont Caramel avait fait preuve dans une circonstance analogue.

« Tu te rappelles, continua Billy, le père Joseph qui se tenait d'habitude à l'un des bouts du pont d'Hungerford et qui se faisait conduire par son chien ? Eh bien, le vieux rat aveugle a aussi un chien pour le conduire... Seulement son chien, c'est un autre rat.

– En voilà une histoire ! Tu vas aussi me conter que ce rat était un caniche, qu'il portait un collier, une sébile et que l'aveugle avait un bâton, tout comme le père Joseph ?

– Non, Bob ; mais le vieux rat tenait une longue paille dans sa bouche...

– Les rats ont des gueules, dit sentencieusement Bob.

– Dans sa gueule, si tu veux, dit Billy, et comme le père Joseph avec sa corde à la main, il suivait le petit rat noir qui tenait l'autre bout de la

paille entre ses dents.

– Vrai ! s'écria Bob. Par exemple, je n'aurais jamais cru cela.

– Attends un peu la fin, poursuivit Billy. Voilà le drôle de rat tacheté qui se décide enfin à venir. Moi comme je ne voulais pas les faire décamper, je ne remue pas. Mais ils n'avaient pas envie de se sauver. Le petit rat noir plante là le vieux et court avec le gros tacheté dans la direction du coin où je jette les miettes...

– Pour les manger, parbleu ! interrompit le frère aîné.

– Tu n'y es pas, s'écria Billy. Je croyais aussi qu'ils lâchaient l'aveugle pour aller se remplir le ventre. Pas du tout ! Ils se sont mis à pousser et même à porter les miettes du côté du vieux, – et quand ils en eurent amassé devant son museau un petit tas, le rat cochon d'Inde prenait proprement les miettes une à une avec ses dents et les mettait dans la bouche de l'aveugle. Le petit noir et le gros tacheté n'ont mangé que quand l'autre leur a dit : « J'en ai assez comme ça ! » Quelles bonnes bêtes, hein ?

– Tiens, les rats s’aident entre eux ? » dit Bob...

Sur ce il se tut ; puis la tête penchée en arrière il regarda les étoiles à travers un trou du toit.

Tandis qu’il contemplait le ciel, je me demandai si, en ce moment, il ne s’adressait pas la même question que moi.

Que pouvait signifier l’étonnement marqué par sa réponse : « Tiens, les rats s’aident entre eux », sinon : « Les hommes sont-ils donc les seuls animaux qui passent sans s’arrêter à côté de leur semblable mourant de faim ? » Le pauvre Bob ne savait pas que le meilleur ne peut pas tout voir, et qu’ainsi que le disait notre vieux Bélisaire, avant de s’étonner du mal qui subsiste et fait scandale, il faudrait connaître aussi tout le bien qui presque toujours se fait sans bruit. Il est bien facile de médire de la nature humaine ; toutes les plaies s’étalent au grand jour. Cependant si la somme du bien ne l’emportait pas sur celle du mal, si l’ordre n’était pas supérieur au désordre, en ce monde, est-ce que la machine qu’on appelle

l'univers garderait son admirable et immuable
régularité ?

IV

Comment je fis la connaissance de moustache.

Je continuai à prendre mes repas dans les magasins, évitant avec soin l'endroit où mes frères avaient trouvé une fin si tragique. Beaucoup de ces rats bruns de Norvège dont j'ai déjà parlé s'étaient installés dans une partie de l'entrepôt ; mais nous autres rats noirs, nous tenions trop à nos oreilles pour empiéter sur leur territoire, de sorte que nous ignorions en général ce qui se passait dans leurs parages.

Cependant, il se trouvait parmi eux un personnage dont le nom était parvenu jusqu'à nous : – Moustache passait pour un héros et méritait les éloges que l'histoire lui a prodigués. L'intrépide Moustache se distinguait par son habileté non moins que par sa bravoure. Il avait tué un furet en combat singulier !

« Ce seul exploit, dit un des biographes de l'illustre rongeur, suffirait pour établir sa réputation de guerrier, et le sang-froid dont il fit preuve dans ce duel mémorable démontre qu'il y a en lui l'étoffe d'un tacticien consommé. Les témoins avaient placé les deux adversaires face à face dans une salle éclairée par une seule croisée. Moustache, trop intelligent pour ne pas comprendre l'avantage d'une pareille position, s'adossa immédiatement à la fenêtre, de façon à ce que le soleil donnât en plein dans les yeux de son antagoniste. Dans l'intervalle qui sépara les trois coups qui servaient de signal aux combattants, le furet, se croyant sûr du résultat, sifflait et reniflait avec une sorte de rage.

« Au troisième coup, il s'avança obliquement et sournoisement vers son ennemi. Moustache, qui ne le perdait pas de vue, le laissa approcher avec beaucoup de sang-froid et sans faire un mouvement. Mais sitôt qu'il le sentit à sa portée, il s'élança sur lui et lui infligea à la tête une blessure d'où le sang coula en abondance. Le furet, surpris par la violence de cette attaque, recula d'un air stupéfait. Quant à Moustache,

regagnant son poste sous la fenêtre, il attendit de pied ferme une nouvelle attaque, qu'il prévint de la même manière. Le combat dura ainsi pendant vingt-cinq minutes ; mais à la fin le furet, déjà couvert de sang, reçut un si terrible coup qu'il mordit la poussière pour ne plus se relever. »

Tel est le récit d'un témoin oculaire dont la véracité n'a jamais été mise en doute. Moustache, d'ailleurs, portait de nombreuses cicatrices qui attestaient sa bravoure. Dans son combat avec le furet il avait même perdu l'oreille droite et une partie de l'oreille gauche. En somme, sa gloire lui coûtait un peu cher, car on ne s'imagine pas combien la perte d'une oreille peut défigurer un rat. Toutefois notre héros, à en juger par la crânerie de son allure, semblait ignorer qu'il lui manquât quelque chose.

Comme tous les personnages devenus vite fameux, il se voyait entouré de flatteurs. Au nombre de ces derniers se trouvait un flagorneur appelé Rodomont qui, ne possédant aucun mérite personnel, croyait se rehausser en se montrant en compagnie d'un rat illustre. C'est là une faiblesse

dont les rongeurs, à ce qu'il paraît, n'ont pas le monopole. Bélisaire affirme qu'en Égypte et même ailleurs il a vu des hommes, oublieux du beau privilège qu'ils ont de pouvoir marcher la tête levée en regardant le ciel, courber l'échine, se mettre à quatre pattes devant un pacha et commettre une foule de bassesses afin d'obtenir la faveur d'un sourire ; et ces malheureux, dit-il, s'abaissent ainsi, non par admiration ou par attachement pour le pacha, non pas non plus par calcul seulement et dans le but de s'attirer quelque faveur, mais, et c'est là ce qui est à peine croyable, par pure vanité. Incapables de s'élever par leur propre mérite, ils sont plats, chose étrange, par orgueil, et imitent le lierre qui croit s'élever par lui-même parce qu'il s'accroche autour du chêne, le géant des forêts. Je présume que l'Égypte est un pays de barbares et que les choses se passent autrement dans les contrées civilisées.

J'admiraïs beaucoup Moustache ; mais pour rien au monde je n'aurais consenti à le flatter. J'avoue sans honte qu'il m'inspirait de l'effroi ; il passait cependant toujours près de moi sans me

montrer les dents.

Je dirai même que son attitude était plutôt polie qu'hostile ; les vrais braves dédaignent les fanfaronnades inutiles. Mais il n'en était pas de même de Rodomont. Celui-là semblait toujours prêt à vous mordre. Il faut dire qu'il avait toutefois grand soin de se tenir à distance. Je me serais volontiers mesuré avec ce fanfaron. Je sentais à je ne sais quoi de faux qui se lisait dans toute son attitude qu'il n'aurait jamais osé nous provoquer sans le voisinage de son formidable compagnon. Je ne sais rien de plus irritant que la forfanterie, et je ne doute pas qu'elle ne soit en horreur partout. Cependant, où ne rencontre-t-on pas des Rodomonts ? Pour ma part, j'aime mieux le poltron naïf que le faux brave. Le cœur peut revenir à l'un, il ne viendra jamais à l'autre.

J'ai connu des chats, féroces en face d'une souris, qui fuyaient devant des roquets de carton.

Un soir que je venais de souper dans l'entrepôt, je tournai par hasard les yeux du côté de la trappe où j'avais vu disparaître mes frères. Bien qu'elle fût toujours là comme une horrible,

mais désormais inutile menace, j'évitais d'ordinaire, on le comprend, jusqu'à la vue de cet instrument de sinistre mémoire. À ma grande terreur, j'aperçus Moustache et son compagnon habituel qui trottaient gaiement vers l'endroit fatal, attirés sans doute par l'odeur alléchante qui avait déjà causé la perte de tant de rongeurs.

Ceux qui couraient un si grand danger n'étaient certes pas mes amis ; mais, en somme, ils appartenaient à la famille des rats. J'ignore comment un homme aurait agi en pareille circonstance ; – pour ma part, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

« Arrêtez, Moustache ! Arrêtez, imprudents ! Si vous fourrez le museau dans cette trappe, c'en est fait de vous ! »

Moustache fit volte-face et me regarda dans le blanc des yeux... La vérité m'oblige à confesser que j'eus quelque peine à supporter ce terrible regard.

« Mors ce drôle qui se permet de rester sur notre chemin, s'écria Rodomont, mange-lui les oreilles ! Prends-le par la peau du cou et secoue-

le d'importance ! Il a flairé, ainsi que nous, un vrai festin de Balthazar et il voudrait tout garder pour ses vilains rats noirs. »

Rodomont, comme la plupart de ses pareils, poussait volontiers les autres à s'entre-dévorer. Il avait aussi le défaut, lorsqu'il insultait le monde, de ne pas se préoccuper de la justesse des épithètes qu'il employait ; sans cela, il ne se serait jamais servi de l'adjectif vilain, en parlant des rats noirs.

« Si tu fais un pas de plus, lui dis-je, si tu franchis cette porte fatale, qu'un ressort ennemi des rats tient traîtreusement suspendue, tu es perdu, tu ne reverras plus ni la splendeur du ciel, ni rien de ce que tu peux aimer ici bas ! »

Son manque de politesse m'avait irrité ; mais je ne voulais pas le laisser périr afin de lui apprendre à vivre.

« Tu crois me faire peur ? s'écria le jeune sot ; pauvre garçon, je vais te donner une leçon de courage ! »

Tout en parlant, il gambadait d'une façon

ironique ; arrivé près de la trappe, il fit un demi tour – je crus qu’il allait suivre mon conseil – mais non ; il se gratta le nez en signe de moquerie à mon adresse, puis se retourna – clic, clac ! La porte venait de s’abaisser, Rodomont était prisonnier des hommes.

Lors même qu’il eût possédé le courage et l’habileté de Moustache, le fanfaron n’eût pas réussi à sortir de là. Du reste, il se borna à crier plus fort que ne l’avaient fait mes six frères réunis.

Quant à Moustache, il demeura un instant immobile, le regard fixé sur la prison où se démenait son camarade. Il reconnut bien vite qu’il fallait renoncer à tout espoir de délivrer le captif. « Meurs bravement, lui dit-il, et ne déshonore pas notre race par la lâcheté. Tu étais averti, tu n’as pas voulu écouter le sage conseil de ce jeune rat, qui ne voulait que te sauver la vie, tu as fait le crâne, parce que tu ne croyais pas au danger, il ne te reste qu’à subir avec résignation le sort que tu as mérité. » Cela dit, quelques bonds prodigieux, dont peu de rats

eussent été capables, l'amènèrent en face de moi,

« Jeune étranger ! s'écria-t-il, je te dois la vie, et jamais je n'oublierai le service que tu viens de me rendre. Tu n'es qu'un rat noir, mais foin de toutes les distinctions sociales ! jurons-nous une amitié éternelle.

– Je ne demande pas mieux », répliquai-je.

Et je frottai mon museau contre celui de mon nouvel ami.

À dater de ce jour, je cessai de redouter le terrible Moustache. Je ne tremblais plus à son approche. Même lorsque nous étions à jeun depuis vingt-quatre heures, il serait mort de faim, j'en suis sûr, plutôt que de grignoter, ne fût-ce que le bout de la queue de son ami. Nous devînmes presque inséparables et il me fit voir bien du pays. Je pénétrai avec lui dans les demeures des rats bruns, car sa présence me protégeait contre tout danger. Qui donc eût osé m'attaquer quand Moustache se tenait à mon côté ? Avec un pareil compagnon, c'est à peine si j'aurais eu peur d'un chat !

Désireux de connaître le monde, je ne demandais qu'à parcourir l'univers et j'aurais en vain cherché un meilleur guide que l'héroïque Moustache. Il est vrai qu'il n'avait pas, comme Bélisaire, traversé l'Océan. Il n'avait jamais encore poussé plus loin, dans ses excursions, que le viaduc d'Holborn ; mais nous avons résolu, pour combler cette lacune regrettable de notre éducation, de nous embarquer à la première occasion et d'aller explorer ensemble les régions les plus lointaines.

En général, Moustache et moi nous avons les mêmes goûts et nous professons les mêmes opinions ; je ne connais qu'un seul sujet d'entretien qui donnât lieu, entre nous, à des discussions assez vives pour menacer de dégénérer en querelle. Je soutenais mordicus – et Bélisaire, dont l'érudition était proverbiale, me donnait raison, – que les ancêtres des rats bruns étaient arrivés de Hanovre en Angleterre avec George I^{er} ; nous nous plaisions même, à cause de cela, à les appeler « rats de Hanovre » ; mais sur ce chapitre ils n'entendaient pas la plaisanterie, car ils s'attribuaient une origine beaucoup plus

ancienne que la nôtre.

« Vous prétendez, s'écriait Moustache, que vous êtes venus de Normandie en 1066 et que nous ne sommes arrivés de Hanovre qu'en 1714, époque avant laquelle personne n'aurait entendu parler de nous ? Or j'affirme que c'est là une erreur grossière. Le berceau de notre race est la Perse, d'où nous nous sommes répandus dans l'univers entier. L'histoire parle d'une armée de rats bruns qui, pour se soustraire aux suites d'un tremblement de terre, franchirent le Volga à la nage. L'antiquité elle-même nous a connus. Hérodote ne raconte-t-il pas que nous avons empêché la défaite des Grecs en rongant les cordes qui retenaient le fameux pont de bateaux que Xerxès jeta sur l'Hellespont ?

– Pardon, ami Moustache, interrompt Bélisaire, qui était survenu à l'improviste. Vous vous trompez. L'historien si digne de foi auquel vous faites allusion et dont j'ai grignoté les œuvres dans mon jeune temps, ne fait pas de nous les ennemis de Xerxès. Il dit, livre II, paragraphe 141, que lorsque Sennacherib attaqua l'Égypte,

son camp fut envahi au milieu de la nuit par une légion de rats qui rongea les cordes des arcs et les courroies des boucliers, de sorte que, le lendemain, les soldats assyriens se voyant désarmés se dépêchèrent de prendre la fuite. Ledit Hérodote ajoute qu'on voit encore aujourd'hui dans le temple de Vulcain une statue représentant le roi d'Égypte avec un de ces rats sauveurs dans la main.

– C'est possible, répliqua Moustache. Je ne mets pas en doute votre profond savoir. Seulement, pourquoi mes ancêtres n'auraient-ils pas également détruit le pont de Xerxès ? »

Il s'ensuivit une longue discussion, et comme les arguments irréfutables de Bélisaire froissaient l'innocente vanité de mon ami, je mis fin à l'entretien en m'écriant :

« Bah ! après tout, l'essentiel n'est pas d'avoir des ancêtres illustres, mais de se conduire de façon que nos aïeux n'aient pas à rougir de nous. Le nom que l'on se fait soi-même vaudra toujours plus pour un être sensé que celui qu'on ne porte qu'à titre d'héritage. »

V

Bob trouve aussi un ami.

La conduite de Bob m'intriguait. Parfois il rapportait des objets qu'il semblait heureux de posséder et dont il ne se servait pourtant pas. Une après-midi, par exemple, il tira de sa poche un joli foulard bleu à pois blancs ; mais en dépit du froid, il ne songea pas à se l'attacher autour du cou. Deux ou trois jours après, je fus surpris de l'air satisfait avec lequel il montra à son frère une petite boîte de métal blanc qui contenait une poudre noire. Il n'y avait vraiment pas de quoi se réjouir ! Cette poudre ne se mange pas ; car Bob la répandit par terre, et lorsque je m'approchai de l'endroit où elle était tombée, son odeur pénétrante me fit éternuer à diverses reprises. Bélisaire, toujours bienveillant et poli, se contenta de me dire : « Dieu te bénisse » ; mais il

m'apprit plus tard que c'est là une poussière que l'homme fabrique avec une plante et qu'il se fourre dans le nez afin de se donner un semblant de rhume de cerveau. Il faut avouer que le roi de la création se distingue par la bizarrerie de ses goûts et de ses inventions !

Billy, du reste, ne se montra pas plus enchanté que moi à la vue du contenu de la boîte en question ; je devinai à sa mine qu'il aurait préféré un morceau de pain. Seulement, je ne compris pas pourquoi il demanda à voix basse à son frère :

« Oh ! Bob, est-ce que tu n'as pas peur ?

– Peur ? répéta Bob. Oui, j'ai souvent peur... Ah ! si je savais, si je pouvais travailler ! Mais que veux-tu que je fasse ? Quand on a faim on ne recule devant rien, on ne songe plus à la peur, mais à l'estomac qui crie. Ça me fait mal aussi de penser à toi qui n'as pas mangé non plus, et je me dis : « Faut pas que Billy meure de faim ! » Peut-être que pour moi tout seul, il y a des choses que je n'oserais pas.

Billy ne répondit pas ; il jeta les bras autour du cou de son frère et tous deux demeurèrent

silencieux, l'air si morne, si abattu, si désolé, que je restai convaincu que le plus misérable des rats était un être heureux en en comparaison de ces deux pauvres enfants abandonnés. Ils n'avaient rien mangé ce soir-là, et j'aurais bien voulu leur porter quelques miettes, surtout lorsque Bob dit à son frère :

« Dors, petit, tu as vu ? demain nous aurons de quoi manger ; mais ce soir il aurait été trop tard pour... pour faire argent de ce bibelot.

– Mon Dieu ! Mon Dieu ! » s'écria Billy.

En effet, le lendemain Bob sortit, presque dès l'aube, emportant la boîte qu'il avait cachée avec soin la veille, – comme si nous songions à y toucher ! Et il revint au bout d'une heure ou deux avec des provisions.

Durant les absences de son frère, Billy restait toujours en proie à une vive inquiétude et se tenait sans cesse aux aguets. Quand la faim et le froid ne le tourmentaient pas trop, il finissait par trouver l'oubli dans le sommeil. Un soir, il veillait avec plus d'impatience que de coutume, car la neige pénétrait dans l'appentis par mainte

fissure et il jeûnait depuis la veille ; « il ne reviendra jamais ! » s'écriait le pauvre petit qui ne s'habituaît pas à la solitude.

Tout à coup la silhouette de Bob se dessina sur le seuil. Grâce à la neige qui formait au dehors un épais tapis, nous n'avions pas entendu le bruit de ses pas. Sans se donner la peine de secouer les flocons qui couvraient ses loques et ses cheveux, il se jeta à côté de son frère.

« Mon pauvre Billy, j'ai cru que je ne te reverrais plus ! » s'écria-t-il, et il fondit en larmes. Moi, je m'imaginai qu'il pleurerait parce qu'il rentrait les mains vides ; mais pas du tout !

« Un pain entier ! Quelle chance ! dit le petit boiteux qui, sans plus de cérémonie, se mit à mordre dans la croûte, tant il était affamé.

– Et que dis-tu de ça ? » demanda Bob en jetant un manteau sur les épaules de son frère.

Billy ouvrit les yeux avec une expression de surprise qui se transforma en joie lorsqu'il sentit une chaleur bienfaisante se répandre dans tous ses membres. Mais sa joie fut de courte durée ; sa

figure s'était tout à coup assombrie ; il avait réfléchi, et faisant le geste de rejeter le petit manteau :

« Où as-tu pris ce manteau ! dit-il, la bouche à moitié pleine. Est-ce que tu l'as... volé ? »

Bob tressaillit ; il regarda autour de lui avec crainte, passa la main sur son front et s'écria, les yeux pleins de larmes :

« Non, Billy ; non, je n'ai pas volé ce que je t'apporte aujourd'hui, et même, grâce au ciel, je ne volerai plus jamais ! »

– Ah ! s'écria Billy les yeux subitement illuminés, ah ! Bob, si c'était... si c'était possible ! »

Bob semblait incapable de pouvoir achever son récit, tant il sanglotait. C'était la première fois que je le voyais pleurer, et sa douleur m'émua.

« Si tu pleures, dit Billy s'arrêtant de manger, c'est que, pour me faire plaisir, tu ne m'as pas dit la vérité ; je n'ai plus faim.

– Je t'ai dit la vérité, reprit Bob, la vraie vérité.

Je pleure parce que c'est plus fort que moi ; mais cette fois ce n'est pas de chagrin.

– Alors, reprit Billy bien étonné, alors console-toi, mon Bob, essuie tes yeux et raconte-moi ce qui a pu t'arriver. »

Bob se calma peu à peu ; mais ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'il répondit :

« C'était là-bas, au coin de la place, devant la boutique de gravures, tu sais ? Il y avait un monsieur qui regardait... je me suis placé derrière lui et j'ai glissé la main dans sa poche. Il n'a pas bougé. Je croyais qu'il ne s'apercevait de rien ; mais voilà qu'au moment où je pensais tenir le mouchoir, il m'empoigne le bras et se retourne.

– Et il a crié au voleur, ajouta Billy d'un air effrayé.

– Non ; il m'a serré un peu fort en disant : « Petit malheureux ! » Alors il m'a regardé comme si sa colère fondait dans la pitié, et ses yeux devenaient si doux, que je n'osais plus le regarder. Il m'entraîna doucement vers un endroit où il n'y avait personne, et je le suivis sans me

débattre. « Voyons, me dit-il, sois franc, pourquoi voles-tu ? – Pour manger, ai-je répondu, et surtout ; monsieur, pour faire manger mon frère Billy. Est-ce que je volerais jamais si nous avions, Billy et moi, un morceau de pain ou le moyen de le gagner ?

« Tout de suite alors il m'a parlé avec bonté. Ô Billy, personne ne m'a jamais parlé de cette façon. Il m'a demandé pourquoi mes parents me laissaient courir les rues à mon âge, et beaucoup d'autres choses. Je lui ai tout raconté – que je n'ai plus que toi et que tu ne peux pas marcher loin, à cause de ton pied... C'est drôle, je l'avais volé, j'étais pris et il ne me faisait pas peur, ce monsieur. Sais-tu pourquoi ? C'est que pour la première fois j'étais en face de quelqu'un qui me croyait. Et en effet, il voyait que je ne mentais pas, puisqu'il m'a mené tout droit non pas à la police comme un autre l'aurait fait, mais chez le boulanger...

– C'est lui qui t'a donné le pain ! s'écria Billy, lui que tu avais voulu voler !

– Oui, et après il est entré dans une autre

boutique pour acheter le manteau, et en me le remettant il m'a dit : « C'est pour ton petit frère, puisque tu dis qu'il est encore plus mal vêtu que toi. » Ce n'est pas tout ; en sortant de là, il m'a mis la main sur l'épaule et m'a dit : « Voyons, est-ce que tu ne voudrais pas apprendre un métier et savoir gagner honnêtement ta vie ? » J'étais si interdit, si hébété, que je ne trouvais pas un mot à lui répondre ; mais il a deviné que je ne demandais pas mieux, car il a dit tout de suite, après m'avoir regardé en face : « Allons, viens avec moi, nous allons essayer, et si tu me trompes, tant pis pour toi. » Et le voilà qui part en me tenant par la main. Il marchait si vite que j'ai été presque obligé de courir pour suivre ses grandes enjambées. Il m'a fait passer sous le viaduc d'Holborn et nous ne nous sommes arrêtés que près du marché, à l'école des Déguenillés...

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Billy.

– Une grande salle où il y a des tables et des bancs, avec des images et d'autres machines destinées à l'instruction accrochées aux murs. C'est là qu'on vous montre à lire et à écrire.

Vois-tu, Billy, savoir lire et écrire, c'est le commencement de tout, le monsieur me l'a bien dit, et je l'avais déjà entendu dire par d'autres. Cela aide à tout, et surtout à mieux comprendre le bon Dieu.

– Et tu es entré ? et il y avait du monde ? Je n'aurais jamais osé, Bob.

– Moi non plus, je n'aurais pas osé sans le monsieur qui ne me lâchait pas. Il me mena du côté d'un grand en cravate blanche qui était debout devant un tas de petits enfants assis sur des bancs. Tous les yeux s'étaient levés sur moi ; mais, pour avoir du courage, je regardais surtout le monsieur qui m'avait amené. Je voyais bien qu'il parlait pour moi, seulement je n'ai pas bien entendu ce qu'il disait à l'autre grand monsieur. Ils se parlaient très bas. À la fin il m'a dit : « C'est convenu, tu viendras ici tous les soirs et tu apprendras ce qu'on ne t'a jamais appris, à connaître tes devoirs envers toi-même, envers les autres et envers Dieu. Je suis obligé de quitter Londres : mais je serai bientôt de retour et je saurai comment tu t'es conduit. Si tes maîtres

sont contents de toi, je ne te perdrai pas de vue, mon pauvre garçon. »

– Quoi ! le monsieur t’a appelé son pauvre garçon ?

– C’est étonnant, n’est-ce pas ? Vois-tu, je ne me rappelle pas la moitié de ce qu’il m’a dit. Mais ça reviendra et je te le raconterai. Il parle si doucement et semble si bon ! Quand il a su que nous avons toujours froid et souvent faim, cela a paru lui faire de la peine. Je crois qu’il ne me trouve pas trop méchant, après tout.

– Ah ! si tout le monde était comme cela, dit le petit boiteux. Mais l’autre, celui avec la cravate blanche ? Est-ce que... est-ce qu’il était bien méchant ?

– Pas du tout... Tiens, j’oubliais une chose... Il y a aussi de jolies dames, des jeunes, qui montrent à lire aux plus petits. Une d’elles, qui s’appelle miss Madeleine, a causé avec moi ; elle m’a dit que si je voulais être bon et docile, elle se chargerait elle-même de mon instruction, et ce qui m’a fait le plus de plaisir, c’est qu’elle a ajouté qu’il faudrait t’amener aussitôt que ton

ped irait mieux.

– Tu y retourneras donc ?

– Si j’y retournerai ! répliqua Bob avec une énergie que je ne lui connaissais pas, je crois bien ! Ne t’ai-je pas dit que je ne veux plus voler ? Oh ! ne plus voler, ne plus se cacher, ne plus avoir peur, ne plus se dire qu’on a tout le monde pour ennemi, et justement ! Ne plus chercher les coins sombres, avoir son droit d’être au milieu de la rue, de regarder les gens sans rougir et sans pâlir, de ne pas trembler à la vue d’un policeman, de pouvoir chercher le bon soleil, sans trouble, sans inquiétude, sans remords ! De pouvoir t’y mener, t’y réchauffer, t’y laisser avec la certitude de t’y rejoindre ! Billy, mon petit Billy, ce serait être trop heureux ! »

De grosses larmes coulaient des yeux de Billy, mais on voyait qu’elles étaient douces ; car sa pauvre petite figure avait l’expression anticipée du bonheur rêvé par son frère.

Bob reprit :

« Et puis, si je n’y retournais pas, je ne reverrais plus miss Madeleine, je ne reverrais plus le monsieur qui est si bon que je l’aime déjà.

– Oh ! moi je l’aime aussi, dit le petit Billy. Et si je peux marcher, j’irai avec toi ?

– Certainement.

– Bien sûr ?

– Bien sûr, répondit Bob, qui embrassa son frère. Je t’y porterais plutôt ! »

Là-dessus, ils s’endormirent.

Ça m’a fait plaisir de leur voir ce premier bon sommeil-là.

Évidemment, les pauvres enfants le devaient à leur conscience, enfin plus tranquille.

VI

Je rends visite à quelques-uns de mes parents.

Il me serait difficile de dire combien de temps dura le sommeil des deux frères ; car le même soir j'entrepris, en compagnie de mon ami Moustache, une excursion qui devait durer plusieurs semaines.

« Connais-tu Temple-Bar, Hyde Park, l'abbaye de Westminster ? me demanda-t-il.

– Je ne connais rien, lui répondis-je, que ce magasin où je suis né ; ainsi mène-moi où tu voudras, tout sera nouveau pour moi.

– En route alors ! »

J'avais engagé Caramel à partir avec nous ; mais il aimait trop ses aises pour s'éloigner de l'entrepôt où notre couvert se trouvait toujours mis. D'ailleurs, il s'était donné pour mission de

veiller sur le pauvre Bélisaire.

Si je ne me trompe, les goûts sédentaires de Caramel et la pitié que lui inspiraient les infirmités croissantes du vieil aveugle n'étaient pas les seuls motifs de ce refus. Mon excellent frère préférait la société des rats noirs à celle de Moustache, qui lui causait une terreur que rien ne justifiait. Quoi qu'il en soit, nous dûmes nous mettre en route sans lui.

De peur de retomber dans des redites monotones, je m'abstiendrai de décrire notre voyage souterrain, nos tours et nos détours à travers le merveilleux labyrinthe de couloirs dont le réseau s'étend dans toutes les directions sous les rues de la belle ville de Londres. Dans ce sombre dédale j'ai vu des milliers de milliers de rats. Je ne croyais pas qu'il en existât autant dans l'univers entier. Seul j'aurais hésité à m'aventurer sur le territoire de telle ou telle famille hanovrienne dont les membres semblaient prêts à écharper un intrus. Mais Moustache avait l'air si résolu que nul n'osait lui chercher querelle. J'avoue néanmoins que ce fut avec

plaisir que je revis la lueur des étoiles ; car ce fut au milieu de la nuit que nous sortîmes des entrailles de la terre, non loin d'un des plus beaux parcs de Londres. La vue de l'herbe et des plantes à feuilles persistantes, spectacle inconnu pour moi, excitait mon enthousiasme.

« Il y a vraiment bien de quoi s'émerveiller ! dit Moustache, qui sourit de ma simplicité. C'est au printemps qu'il faut contempler la nature ; alors tous les arbres sont chargés de feuilles d'un vert tendre, les fleurs brillent de tout leur éclat et l'herbe est dans toute la fraîcheur de sa jeune nouveauté. J'admets pourtant que, même en cette saison peu propice, la surface de la terre est d'un aspect plus réjouissant que la vue des galeries que nous venons de parcourir. C'est égal, ne nous arrêtons pas trop longtemps ici. Ce square serait sans doute un charmant séjour s'il n'était fréquenté par des chats qui rôdent la nuit sous les arbres »

De ma vie je n'avais vu un chat, mais le nom seul de cette bête féroce me donnait le frisson.

« Mène-moi où tu voudras, m'écriai-je,

pourvu que ce soit dans des régions où je ne risque pas de rencontrer un de ces terribles animaux. »

– Poltron ! répliqua Moustache. Mon intention justement est de te conduire là où il y a des chats assez gros pour tenir dans leur gueule la tête de ton ami Bob et assez forts pour tuer un homme d'un seul coup de patte.

– Hélas ! me dis-je en soupirant, pourquoi ai-je quitté ma paisible demeure ? Quelle idée m'a pris de planter là le sage Bélisaire et le doux Caramel pour courir le monde en compagnie d'un guide aussi téméraire que Moustache ? »

Mon héroïque camarade devina sans doute à l'expression de ma physionomie les pensées qui m'agitaient, car il s'empressa de me rassurer.

« Ne tremble pas, me dit-il, les gros chats, vulgairement nommés tigres, et qui ont des robes tachetées dans le genre de celle de Caramel, ne sauraient nous faire le moindre mal. Ils vivent dans de grandes trappes où l'homme a la sagesse de les tenir enfermés et où ils n'ont pas même la triste consolation de croquer une souris pour leur

souper. Allons, en route ! Il s'agit de gagner le *Jardin zoologique* avant le lever du soleil. »

Depuis que Moustache m'avait parlé des chats, je n'admirais plus autant les arbres et les plantes. J'avais hâte de me réfugier dans un endroit où la race féline ne jouît pas d'une dangereuse liberté.

Le jour commençait à poindre tandis que nous traversions Hyde-Park pour gagner le Jardin zoologique où nous pénétrâmes sans payer de droit d'entrée et sans attirer l'attention des gardiens qui, du reste, dormaient comme des marmottes.

« Vois donc ! s'écria Moustache d'un ton de mauvaise humeur, pendant que nous longions un bassin entouré d'un grillage en fil de fer. Quel déjeuner délicat une de ces poules d'eau nous aurait fourni sans la précaution absurde que l'on a prise pour nous barrer le passage ! Rien, il est vrai, ne nous empêche de contempler cet aimable gibier ; mais les canards ne remuent pas seulement une plume, tant ils sont certains que nous ne pouvons arriver jusqu'à eux. »

Vu la rigueur de la saison, il nous fallut renoncer à rendre visite à beaucoup d'animaux originaires des tropiques et qui seraient morts si on les eût laissés exposés au froid. Par compensation je vis l'ours blanc qui avait l'air de se plaindre de la chaleur et secouait sa fourrure comme un individu qui cherche à se débarrasser d'un vêtement trop lourd ; je m'arrêtai devant la cage d'un loup qui arpentait sa prison avec une ardeur fiévreuse ; j'admire les oiseaux qui lissaient leurs plumes à la lueur rougeâtre du jour naissant, tandis que les singes criards réveillaient autour de leur palais les échos endormis. C'est Moustache qui naturellement me nommait chaque chose et chaque animal. Je lui demandai ce que c'était qu'un singe. Il se tira la moustache, et, après quelques minutes de réflexion : « Les singes, me dit-il, sont des hommes ! »

« Des hommes ? lui dis-je ; alors pourquoi les appelle-t-on des singes ? »

– Je n'en sais, ma foi, rien, car quant à moi je ne vois pas grande différence entre ces deux espèces. Ce sont des hommes plus petits, plus

agiles, plus drôles, moins forts et moins méchants, à en juger par l'apparence, voilà ce qu'un rat impartial en peut dire.

– Est-ce qu'ils ont des habits ?

– Pas aussi habituellement que les autres hommes, répondit Moustache, mais seulement quand on leur en met.

– On leur en met donc quelquefois !

– Mais oui, pour que la ressemblance soit plus grande ; j'en ai vu dans les rues qui avaient des costumes de toute sorte. C'était à ne pas les distinguer de leurs maîtres. Je te parle là des singes qui jouent la comédie, et qui appartiennent à des troupes de saltimbanques.

– À te parler franchement, Moustache, dis-je à mon guide, je me soucie fort peu de trop me rapprocher, soit d'un homme, soit d'un singe, soit surtout d'un chat, quelle que soit sa taille et si bien enfermé qu'il puisse être ; mais si ce jardin est habité par des étrangers appartenant à la race des *mus*, – puisque c'est là le nom générique de notre famille, – oserai-je te prier de me présenter

à eux ? »

Mon ami tourna le museau du côté d'un bâtiment situé à peu de distance.

« Tu trouveras là-bas, répliqua-t-il, des représentants de quelques-unes des quarante-six espèces qui composent notre famille et dont la parenté est reconnaissable à leurs dents. Pour le moment, je vais me rendre au palais des singes, où je suis à peu près sûr de découvrir le déjeuner que mon estomac réclame. La porte est fermée ; mais j'entrerai sans éveiller le concierge, sois tranquille. »

À ces mots il se mit à grimper avec une agilité merveilleuse le long d'un treillage et disparut bientôt par un trou du toit.

La question des vivres m'intéressait pour le moins autant que Moustache, et la faim imposa silence à ma curiosité. Je me hâtai donc de suivre mon compagnon et, arrivé dans les combles, j'eus la chance de découvrir une moitié de baba lancée là par un visiteur vigoureux. Plus loin, une demi-douzaine de noix et d'autres friandises nous tombèrent sous la patte. De toutes ces bonnes

choses une seule me déplut : c'était un gâteau à la rhubarbe. « Ça ne vaut pas ce que ça coûte, me dit Moustache, mais les Anglais aiment ça. C'est hygiénique. Les Anglais n'oublient jamais l'hygiène.

– L'hygiène, qu'est-ce que c'est que cela ? Est-ce une bête ? »

Moustache se mit à rire : « La bête, c'est toi ; l'hygiène, c'est ce que les hommes appellent un régime ; ce régime se compose de l'ensemble de précautions et de drogues dont les hommes s'entourent pour mêler à toutes leurs actions et à leur nourriture quelque chose d'utile à leur santé. C'est de la médecine à l'usage de chaque individu.

Les Anglais sont forts sur l'hygiène. J'en ai vu qui se grisait à se rendre malades, par hygiène. »

Je ne compris qu'une chose à ce que me disait Moustache, c'est qu'en mangeant, puisque c'était nécessaire à ma santé, je faisais de l'hygiène, moi aussi, et je m'en donnai à si haute dose pendant tout son discours, que je me sentis tout alourdi.

J'en conclus qu'il ne fallait abuser de rien, pas même des meilleures choses, et je me secouai un peu pour résister au besoin de repos qui suit les trop copieux repas.

Ainsi restauré, je quittai à la suite de Moustache cette demeure hospitalière, et nous prîmes le chemin du petit édifice qui servait d'asile aux parents dont je tenais à faire la connaissance. Examinant avec soin les murs, je finis par découvrir l'entrée d'une galerie creusée par un ingénieur de ces parages et qui nous conduisit dans l'intérieur du logis. Nous nous dirigeâmes aussitôt vers un compartiment grillé d'où s'échappaient des plaintes lamentables : la voix d'un captif nous avait révélé la présence d'un frère.

VII

En famille.

« À la bonne heure, je commence à pouvoir respirer, disait la voix. Durant tout l'automne, j'ai failli être étouffé par la chaleur ; mais voilà une température qui me rappelle le climat de ma chère Laponie.

– La Laponie, la plus belle contrée de l'univers ! ajouta une voix non moins plaintive. Ah ! qui donc me ramènera au doux pays où j'ai reçu le jour ? »

Je levai les yeux et je distinguai deux beaux lemmings¹ renfermés dans la même cage. Leur taille était loin d'égaliser la mienne ; ils avaient des museaux pointus, des queues très courtes et des moustaches d'une longueur surprenante. Le dessus de leur robe était d'un brun presque noir et

¹ *Mus lemmus* ou *mus norvegicus*.

le dessous d'un blanc jaunâtre. J'appris plus tard que les lemmings habitent la Sibérie, la Norvège et d'autres régions du Nord ; qu'ils voyagent en troupe comme les sauterelles, et, comme ces dernières, dévorent les récoltes. Les doléances que je venais d'entendre m'indiquaient que les deux interlocuteurs étaient des Lapons.

« Que ne donnerais-je pas, continua le premier, pour revoir les lacs glacés, les forêts d'aulnes et de bouleaux, les plaines couvertes de neige, les clartés roses de l'aurore boréale et les rennes au pied léger qui emportent allègrement de lourds traîneaux !

– Et ces jolies huttes qui ressemblent à des tentes ! reprit l'autre. Te souviens-tu comme nous jetions en passant un coup d'œil sous le rideau qui servait de porte ! Alors, au lieu de ces messieurs et de ces dames tournant pendant des heures, on ne sait pourquoi, dans les allées de Hyde-Park, nous voyions nos braves petits Lapons, vêtus de leurs casaques de cuir, confortablement accroupis autour du feu. Je ne m'étonne pas qu'ils aiment leur patrie au point de

mourir de chagrin lorsqu'on les emmène loin de chez eux ! Hélas ! C'est là le sort qui m'attend ! »

Touché de la douleur des pauvres exilés, je voulus tenter de la rendre moins amère.

« Souffrez, jeunes étrangers, leur dis-je, qu'un rat de cette île vous offre quelques paroles de consolation. Certes, l'exil et la captivité sont de dures épreuves ; mais ne vaudrait-il pas mieux faire contre fortune bon cœur et vous résigner à votre sort ? Au moins vous ne gémissiez pas tout seuls dans l'isolement ; vous pouvez causer ensemble de la patrie absente, vous êtes deux, tandis que l'ours des régions polaires est condamné à grogner solitairement dans sa fosse, et la girafe au long cou... »

J'aurais sans doute prononcé un discours fort éloquent si je n'avais été brusquement interrompu par le locataire d'une autre cage, contre laquelle je me tenais adossé. Ce grossier personnage, dont je me dispenserai de qualifier la conduite, s'élança avec tant de fureur contre la devanture de son domicile, qu'il ébranla tous les fils de fer et me causa une vive frayeur. Je me retournai tout

d'un coup et j'aperçus un de ces rats farouches nommés hamastros ou hamsters¹. Son museau épaté, garni d'une masse de favoris, manquait de finesse. Il avait de grands yeux et de larges oreilles en entonnoir. Son dos et sa tête étaient d'un brun peu foncé ; ses joues rouges et ses pattes blanches. Trois points blancs ornaient chaque côté de sa poitrine. Chose curieuse, outre les seize doigts dont la nature a gratifié les rats, il possédait quatre griffes que n'ont pas ses congénères.

« Il est facile de prêcher la patience au prochain, s'écria Hamastro avec une fureur concentrée, lorsqu'on jouit soi-même de la liberté et de tout ce qui rend l'existence agréable. Mais je voudrais vous voir à ma place ! Dans cette horrible cage, je n'ai pas même la faculté de dormir à la mode de mon pays !

– Quoi ! Il vous serait interdit de faire votre sieste ? demandai-je d'un ton plein de commisération, car je me disais qu'un animal si grincheux aurait beaucoup gagné à rester plongé

¹ *Cricetus vulgaris*.

dans un profond sommeil.

– Eh ! comment voulez-vous que l'on dorme sur une planche ou sur la paille ? riposta Hamastro en donnant au parquet de sa cage un coup de patte dédaigneux, quand on était habitué à creuser son lit dans les profondeurs de la terre et à s'abandonner durant tout l'hiver aux douceurs d'un long somme ! Parlez-moi de cela ! Il n'est rien comme de s'endormir à plusieurs pieds au-dessous de la surface du sol, de conserver pendant des mois entiers l'immobilité de la mort, et de savoir que l'on a sous la patte une bonne provision de grain, de haricots et de pois pour se régaler dès que l'on se réveillera à l'approche du printemps.

– Mais au moins vous êtes bien nourri ? »

Ces paroles consolatrices n'eurent d'autre effet que de redoubler la fureur de celui auquel je les adressais. À ma grande surprise, à mon grand effroi, Hamastro enfla ses joues d'une façon si démesurée que la dimension de sa tête et de son cou dépassa bientôt celle de son corps. Il se dressa sur ses pattes de derrière, et je crois

vraiment que sans les fils de fer il m'aurait étranglé sur l'heure.

« Bien nourri ! répéta-t-il dès que la colère lui permit de parler. Qu'appellez-vous bien nourri, s'il vous plaît ? Depuis que j'habite cet odieux pays, je n'ai pas eu l'occasion, non, pas une seule fois ! de me remplir les joues de blé. L'homme, dans sa lésinerie, croit bien faire les choses en me servant chaque jour une misérable ration ! Sachez que, chez moi, j'ai eu jusqu'à cent livres de froment enfouies dans mon propre terrier, et que je puis porter jusqu'à trois onces d'orge dans ces sacs dont la nature a décoré ma face.

– Et il serait difficile de trouver des sacs plus curieux, et plus commodes, répliquai-je, désireux de le calmer par un mot de politesse. »

J'ignore, à vrai dire, si les sacs en question deviennent un ornement lorsqu'ils sont remplis d'orge ; mais il est certain que, gonflés d'air, ils n'ajoutent rien à la beauté d'un rat.

« Hélas ! Ce sont ces sacs qui ont causé ma perte, répliqua l'irascible rongeur, dont les plaintes bruyantes semblaient effrayer les jolis

petits lemmings.

– Quoi, ce sont ces gracieux appendices qui vous ont porté malheur ?

– Oui, je sais me battre avec autant de férocité que qui que ce soit. Au besoin, je sauterais à la gorge d'un bouledogue (*il suffirait de le voir pour ne pas en douter*) ; mais comment voulez-vous que je morde quelqu'un lorsque j'ai les joues pleines ? Or c'est justement ce qui arriva le jour où un rustre allemand me saisit traîtreusement par la peau du cou. Il ne m'a pas laissé le temps de vider mes sacs ; – comme je l'aurais mordu, sans cela ! oh ! comme je l'aurais mordu ! »

La rage impuissante et la rancune rétrospective du plus farouche des rats m'inspirèrent si peu de sympathie, que je me dépêchai de m'éloigner de sa cage. La nature ne l'avait pas créé beau, et la colère le rendait hideux.

Un parfum plus fort qu'agréable attira mon attention vers un compartiment occupé par un rat musqué, natif du Canada. M'approchant de la

cage de ce prisonnier, j'aperçus un animal de la taille d'un petit lapin et dont l'allure paisible me charma. Il me souhaita la bienvenue avec une gravité courtoise qui me fit oublier la grossièreté de son voisin.

« Dois-je vous considérer comme un représentant de la race des rats ? lui demandai-je, car l'ampleur de sa taille et la largeur de sa queue aplatie m'inspiraient quelques doutes.

– Monsieur, répondit-il, avec une charmante bonhomie, certains naturalistes, – l'illustre Linnée en tête, si je ne me trompe, – me classent parmi les castors et me baptisent d'un nom aussi long que savant. Ils m'appellent Zibethicus. Pour ma part, je crois appartenir à la même famille que vous, et je me contente du modeste nom de rat musqué que me donnent les habitants du Canada.

– Je suis enchanté, répliquai-je en relevant mes moustaches, du hasard qui me permet de présenter mes respects à un parent aussi distingué.

– Ah ! répondit Zibethicus en poussant un gros soupir, combien je regrette de ne pas vous

recevoir dans ma demeure véritable, sur les bords du lac Huron ? Si vous pouviez voir le domicile construit par mes compagnons et moi ! Leur jolie toiture arrondie : leur coupole formée d'herbes et de roseaux cimentés avec de la terre ! À l'intérieur, de beaux murs qu'on dirait enduits de stuc ! Cela nous coûtait beaucoup de travail, je ne le nierai pas ; mais en ce monde il n'est point de plaisir sans peine. Dans ma captivité, rien ne me désole autant que l'impossibilité où je me trouve de me livrer à mon goût pour la bâtisse.

– Je compatis à vos souffrances, soyez-en persuadé, cher cousin... Mais permettez-moi de vous adresser encore une question. Certain rongeur parfumé, le *Cavia* musqué, qui habite l'île de Ceylan et d'autres parties de l'Orient, est-il de nos parents ?

– Je ne le pense pas, répondit Zibethicus, bien que l'on ait soutenu le contraire. Dans tous les cas, nos mœurs ne sont pas les mêmes. »

L'arrivée des gardiens, qui ouvrirent tout à coup les portes, vint couper court à cet entretien. J'eus à peine le temps de me réfugier sous un tas

de paille où Moustache, qui avait rôdé aux alentours, ne tarda pas à me rejoindre. Nous résolûmes de ne quitter notre retraite qu'au moment où l'obscurité nous déroberait aux regards indiscrets.

Bientôt de nombreux visiteurs accompagnés de petites filles et de petits garçons, envahirent le jardin et je m'amusai à observer l'espèce humaine.

« Elle me paraît embrasser presque autant de variétés que la nôtre », me dit Moustache à voix basse.

En effet, je vis des dames assez pauvrement mises, tandis que d'autres se montraient vêtues de soie et de velours. Quelques-unes, affublées de la dépouille d'une innocente hermine ou d'une pauvre martre-zibeline, semblaient très fières d'une peau qui ne leur appartenait pourtant pas. Beaucoup d'hommes portaient des chapeaux noirs dont l'aspect velouté ressemblait à s'y méprendre à celui de ma robe et dont la vue me causa une sensation désagréable. Mon instinct ne me trompait pas ; – j'avais raison de frémir. J'ai

su depuis que les bipèdes ne rougissent pas de massacrer des milliers de rats sans défense afin de couvrir ce qu'un des promeneurs – amère ironie ! – appelait « son castor. » C'était bien notre fourrure qui brillait sur la tête de ces barbares, qui se servent en outre de notre peau si douce et si délicate pour fabriquer les pouces de leurs gants.

Hélas, la beauté est parfois un don funeste !

Quelle est la bête à fourrure que l'homme n'ait pas indignement pourchassée ! Il existe des contrées qui ont reçu des voyageurs qui les ont découvertes le nom significatif de pays des fourrures ! Et cependant les hommes se taxeraient entre eux de cruauté, si tout d'un coup une peuplade plus guerrière que les autres, s'avisant de faire commerce de peaux humaines, désignait le pays préféré de leurs exploits sous ce nom : le pays des peaux d'Anglais et d'Anglaises.

L'après-midi était déjà avancée lorsque je vis entrer dans le domicile des rats un monsieur dont la taille imposante et la physionomie pleine de douceur me frappèrent. Après avoir examiné un

instant les captifs qui se démenaient dans leurs cages, il vint s'asseoir sur un banc, presque en face de l'endroit où je me tenais caché.

Au bout de quelques minutes, un jeune blondin d'une dizaine d'années, dont les joues roses respiraient la santé, accourut tout essoufflé et s'arrêta devant le monsieur.

« Tu es fatigué de courir, Georges ? lui dit ce dernier.

– Je ne suis pas fatigué le moins du monde, papa, répondit le blondin, et je voudrais aller voir les singes. Veux-tu me donner de l'argent ?

– Encore ! et pour quoi faire ?

– Pour acheter des petits pains ; les canards l'ont tout mangé et je n'ai plus rien pour Jocko.

– Mon ami, répliqua le monsieur d'un ton de remontrance, tu as déjà distribué une douzaine de gâteaux. Je n'approuve pas que tu dépenses davantage pour rassasier des bêtes bien nourries, lorsque tant de nos semblables manquent de pain.

La figure de l'enfant s'était attristée sur cette réponse de son père et il s'était tu un instant.

VIII

Où il est encore question de Bob.

Mais bientôt il releva la tête, et reprenant la parole :

– Comment, papa, tu crois qu’il y a beaucoup de gens qui n’ont pas de quoi manger ?

– Je crois que dans la seule ville de Londres on compterait par milliers les malheureux qui se lèvent le matin sans savoir où ils trouveront leur pain quotidien... Si je te racontais ce qui m’est arrivé l’autre soir comme je revenais de visiter l’abbaye de Westminster, où sont les tombeaux de tous nos grands hommes, tu n’aurais plus envie de jeter des brioches aux singes.

– Qu’as-tu donc vu ? demanda le petit garçon, qui prit place à côté de son père. Raconte-moi cela, veux-tu ? pendant que nous nous reposerons

ici.

– Je te préviens que mon histoire ne ressemble en rien à un conte de fée ; mais elle a le mérite d’être très courte, et puisque tu y tiens, je vais te la raconter : mercredi dernier, donc, je m’étais approché d’un magasin d’estampes pour regarder un plan de Saint-Pétersbourg. Tout à coup, je crus sentir une main se faufiler dans la poche de ma redingote. Je ne me trompais pas. J’eus le temps de saisir le coupable par le bras – il tenait mon mouchoir entre ses doigts et ne put nier... Voyons, qu’aurais-tu fait à ma place ?

– J’aurais appelé un policeman ou j’aurais donné un bon coup de canne au voleur, répondit le petit blondin d’un air indigné.

– Le voleur avait à peu près ton âge, Georges, et il ne paraissait pas avoir été aussi bien nourri que les bêtes de ce jardin, tant s’en faut. »

Je dressai l’oreille, car je ne pus m’empêcher de rapprocher cette conversation de l’entretien que Bob avait eu avec son frère.

« Voici pourquoi je n’ai pas voulu le livrer à la

justice, continua le père d'un ton à la fois doux et grave. J'ai contemplé son corps amaigri et couvert de haillons sordides, son visage vieilli avant l'âge par la misère, par des soucis trop lourds pour l'enfance ; j'ai contemplé ses yeux ternes, ses joues creuses, et j'ai pensé à toi.

– À moi ? dit le blondin d'un ton surpris. J'espère qu'il y a une fameuse différence entre moi et un vilain petit filou !

– Oui, mais à quoi tient cette différence ? demanda le père, qui passa la main sur la tête bouclée de son fils. J'ai interrogé ce malheureux enfant. Sa mère est morte à l'hôpital et son père est en prison. Ceux qui l'ont élevé n'ont pu lui donner que de mauvais exemples. Poussé par la faim, sans asile, sans amis pour le guider, il se doutait à peine qu'il commettait un crime en volant. Comment donc aurait-il marché dans le droit chemin ? Comment distinguerait-il le bien du mal, lui à qui personne n'a jamais parlé de vice ou de vertu ? Livré à son instinct, il a imité les sauvages qui songent avant tout à ne pas périr de faim. Que serais-tu devenu dans les mêmes

conditions ?

– Oh ! papa, j’espère que je n’aurais jamais volé !

– Je l’espère aussi ; mais qu’en savons-nous ? »

Georges demeura un moment pensif et silencieux ; puis, levant ses yeux bleus vers le visage de son père, il lui demanda :

« Et qu’as-tu fait à ce petit... à cet enfant ?

– J’ai commencé par soulager ses besoins les plus pressants, par lui enlever au moins pour un jour ou deux la tentation de commettre un nouveau vol ; mais je savais que la tentation renaîtrait et que ce malheureux enfant ne chercherait même pas à y résister, tant qu’il resterait plongé dans une ignorance aussi aveugle. Je me rappelai que mon horloger m’avait remis l’adresse d’une « école de déguenillés » où sa fille donne des leçons ; car il existe à Londres beaucoup d’hommes et encore plus de femmes qui consacrent leur temps et leur énergie à tirer de l’abîme ces petits malheureux

que l'on rencontre dans toutes les grandes villes. Comme cette école se trouvait dans le voisinage, je résolus de profiter de l'occasion pour la visiter. J'emmenai avec moi mon jeune déguenillé, qui n'avait pas l'air de me prendre pour un ogre. Le directeur de l'école a consenti à le recevoir, de sorte que ce « vilain petit filou », pour peu qu'il y mette de la bonne volonté, pourra apprendre à distinguer le bien du mal, et à gagner honnêtement sa vie. Aujourd'hui, il y a des chances en sa faveur pour qu'il devienne un homme utile et honnête.

– Quoi, papa, tu penses que, même après avoir volé, on peut devenir bon à quelque chose ?

– L'expérience a été faite et a quelquefois réussi. Il n'est jamais trop tard pour revenir au bien. Voici un fait significatif. Il s'est produit à Londres, dans une maison de correction dont tous les jeunes détenus avaient été condamnés pour vol ; là, ces détenus, entre les mains de bons maîtres, recevaient une éducation sévère mais intelligente ; de plus ils apprenaient un métier qui devait les sauver du vice. Tu te rappelles peut-

être qu'à l'époque de la guerre de Crimée, on organisa une souscription en faveur des veuves et des orphelins de nos braves soldats. Riches et pauvres, nobles et travailleurs se cotisèrent, chacun selon ses moyens. Eh bien, les jeunes détenus entendirent parler de la souscription. Ils auraient voulu, eux aussi, apporter leur obole à cette souscription. Mais comment faire ? Ils ne possédaient rien et vivaient aux dépens de la charité publique, car ils n'avaient pas encore acquis assez d'habileté dans leur état pour couvrir les frais de leur entretien.

– Malgré leur bonne volonté ils ne pouvaient pourtant pas donner ce qu'ils n'avaient pas.

– Mon ami, il y a un proverbe qui dit : « Vouloir, c'est pouvoir », et qui n'a pas toujours tort. Les détenus étaient si désireux de secourir des gens encore plus à plaindre qu'eux, qu'ils trouvèrent le moyen de leur venir en aide. Ils obtinrent la permission de jeûner pendant toute une journée, et le prix des repas auxquels ils renoncèrent alla grossir l'offrande nationale.

– Et ils ont vraiment passé une journée entière

sans rien manger ? Ils sont allés se coucher sans avoir déjeuné, ni goûté, ni dîné, ni soupé ?

– Oui, Georges, les petits détenus prouvèrent ainsi qu'ils étaient bien en train de se corriger. Je doute que, parmi les centaines de milliers de souscripteurs dont les noms ont figuré sur la liste patriotique, il s'en trouve beaucoup qui aient montré autant d'abnégation que ces voleurs réformés.

– Allons, dit Georges dont les yeux brillèrent d'un éclat humide, je ne serais pas très étonné s'ils finissaient par devenir de braves garçons.

– Moi non plus, répliqua le père en souriant.

– Pourtant, dit l'enfant, comment le directeur de cet établissement, voyant leur bonne envie, a-t-il eu la dureté de les laisser tout un jour sans manger ? Il me semble, père, qu'à sa place je leur aurais donné au moins à souper. Cela pouvait les rendre malades, ce si long jeûne.

– Le soir venu, dit le père, le directeur eut en effet la même pensée que toi et leur offrit de se contenter du sacrifice de leur repas de la journée.

Ils avaient tous bien faim, tous cependant refusèrent ; aucun ne fut tenté.

« Non, non, répondirent-ils, notre souscription serait incomplète, nous n'aurions pas donné notre journée tout entière. »

« Et ils eurent raison, car leur bonne action n'eût pas été complète non plus, et ils se seraient privés de la joie de se sentir en voie de se réhabiliter par le sacrifice.

– Oh ! c'est très bien, dit l'enfant en s'essuyant les yeux. Père, ce petit, ton petit à toi, j'espère qu'il se corrigera aussi ? Auras-tu bientôt de ses nouvelles, papa ?

– Tu sais que nous partons ce soir pour Cheltenham ; mais, à notre retour, j'irai prendre des informations à l'école, et si j'apprends qu'il profite des leçons qu'il reçoit, je tâcherai de faire quelque chose pour lui.

– Et quand tu iras, tu m'emmèneras avec toi, n'est-ce pas ?

– Je n'y vois pas d'inconvénient.

– Quelle bonne invention que ces écoles !

s'écria le blondin après un moment de silence. Je voudrais en bâtir une !

– Il me semble qu'il serait plus facile pour toi de soutenir un des refuges déjà établis que d'en construire un nouveau, répondit le père.

– Mais, papa, je puis si peu.

– Alors pourquoi parles-tu de bâtir une école ? On ne t'en demande pas tant, mon ami. L'océan est bien vaste et il se compose d'une réunion de gouttes d'eau. Si tous les enfants de la Grande-Bretagne donnaient seulement deux sous par semaine, aucun de leurs petits compatriotes ne serait condamné à errer dans les rues de Londres, cherchant dans le vol un moyen d'existence. En 1865, la société fondatrice des *Ragged-Schools* (écoles des déguenillés) a reçu dans ses classes plus de vingt-deux mille enfants et ouvert ses refuges à cinq cents petits vagabonds. Afin de te prouver que les leçons qu'on leur avait données n'ont pas été perdues, il me suffira d'ajouter que durant la même année les élèves, transformés en commissionnaires, en balayeurs, décrotteurs, en petits apprentis capables de devenir avec le temps

de bons ouvriers en tous genres, ont déposé dans les caisses d'épargne 3439 livres (85 975 francs).

– Plus de quatre-vingt-cinq mille francs ! s'écria l'enfant stupéfait, mais c'est énorme ; c'est presque incroyable ! cher papa.

– C'est l'histoire de la réunion des gouttes d'eau dont je te parlais tout à l'heure.

– Oh ! les gouttes d'eau, répondit l'enfant, je n'en ferai plus fi maintenant, et il ne m'arrivera plus de les estimer si peu de chose. Je comprends à présent que la réunion de tous les petits efforts puisse amener de très grands résultats. Quel est l'enfant en Angleterre qui refuserait ses deux sous par semaine pour racheter de la mendicité tous les enfants qui tendent la main dans nos rues ? »

Je regardai s'éloigner le petit blondin, qui me parut un brave enfant, et le bon monsieur qui avait donné du pain à mes deux amis. On a beau être rat, on a un cœur, et je n'avais pas les yeux secs.

« Allons, pensai-je, il y a du bon chez les

hommes ; le jour où ils auront mis tous les chats en cage, ils seront près de la perfection et jouiront de l'estime des rats. Si chacun d'eux pratiquait la charité, la misère peu à peu reculerait et perdrait du terrain. »

Il me revint alors que le vieux Bélisaire m'avait dit un jour qu'il avait lu dans de certains livres que la charité étant insuffisante à chasser complètement le mal de ce monde, certains savants soutenaient avec des arguments qui ne laissaient pas que de l'embarrasser qu'elle faisait en somme peut-être plus de mal que de bien.

« Je voudrais bien savoir cependant, me disait ce vieux sage, ce qu'ils pourraient mettre à la place.

« Avancer de telles choses, c'est avant d'avoir fait du bien, faire du mal, – et je ne vois pas du tout ce qu'on aurait gagné à dessécher les cœurs tout d'abord.

« La justice parfaite, l'égalité parfaite, je veux bien qu'on les désire, qu'on les rêve, qu'on fasse tous les efforts du monde pour les établir sur la terre ; mais, du plus au moins, il y manquera

toujours quelque chose que le bon vouloir et l'assistance mutuelle, qui sont tout au moins une des formes de la charité, pourront seuls essayer de combler.

« Très certainement, il serait à souhaiter que tout le monde fût également heureux. Cependant que serait une société où personne n'aurait à compter sur l'amitié, sur le secours moral ou matériel de son voisin. Cette société où chacun serait tout, pour lui-même, je ne sais pas pourquoi, me disait Bélisaire, elle ne me fait pas envie. Je suis vieux, impotent, vous êtes jeunes, vous êtes forts, vous travaillez pour moi en même temps que pour vous, vous me nourrissez, vous me soutenez, vous faites votre devoir ; mais ce devoir, ainsi accompli, m'attendrit, il me rend meilleur, il m'empêche de maudire mon sort ; il me console et il me fortifie. Votre gaieté supporte mes méchantes humeurs, votre jeunesse me remplace la mienne ; en revanche, mon expérience vous sert quelquefois. Eh bien ! c'est un échange que je trouve parfait. Je serais riche, et tout seul, qu'à coup sûr je serais plus à plaindre. »

À mon sens, le bon Bélisaire avait raison ce jour-là.

IX

Un festin.

Je passai une quinzaine de jours dans le Jardin zoologique, où je me liai d'amitié avec les doux Lemmings et avec l'aimable Zibethicus. Quant à Hamastro, je n'eus guère l'occasion de cultiver sa connaissance. Le froid, qui allait en augmentant, semblait le paralyser. Il nous prouva qu'il pouvait dormir sur une planche, bien qu'il ne demeurât pas plongé dans cette torpeur profonde dont il aurait joui s'il eût été à même de s'enterrer vivant.

Nous serions volontiers restés plus longtemps dans ce joli jardin, où nous ne manquions jamais de vivres ; mais un beau matin les gardiens prirent des mesures si rigoureuses contre les rats étrangers à l'établissement, que nous jugeâmes à propos de déguerpir au plus vite.

Je n'en revenais pas de cette subite déclaration de guerre : « Car enfin, dis-je à Moustache, pourquoi cette contradiction ? Les hommes entretiennent à grands frais quelques rats qu'ils font venir de très loin ; ils les logent, ils les nourrissent, ils les entourent de soins véritablement touchants, et voilà que nous, leurs compatriotes, ils nous pourchassent avec la plus inexplicable rigueur.

– Que tu es naïf ! me répondit Moustache. Ce jardin est un lieu où les hommes rassemblent quelques échantillons des animaux rares ou inconnus dans leur contrée. Ces individus choyés par eux ne sont là qu'à l'état de spécimens de leur espèce, et de curiosité ; mais s'ils en avaient un million tout d'un coup, ils mettraient bien vite tous leurs chiens et tous leurs chats à leurs trousses. Ils ont ici trois ou quatre lions, cinq ou six tigres, quelques panthères ; c'est bien, parce que cela les amuse. Mais qu'il en débarque un beau jour une centaine de mille, et tous les fusils de l'Angleterre se réuniront pour les mettre à mort. La rareté, l'exception, voilà ce que cet être bizarre qu'on appelle l'homme admire et estime

par-dessus tout. »

Et comme ces réflexions de Moustache m'avaient rendu rêveur : « Alerte ! me dit Moustache, le moment n'est pas bon pour philosopher : filons, et plus vite que ça ! J'aime mieux m'enfuir à quatre pattes que de voyager dans un sac.

– Je n'ai pas plus de goût que toi pour ce genre de véhicule, répliquai-je. Mais où irons-nous ? »

La consultation ne dura pas longtemps, car nous songions l'un et l'autre à regagner l'appentis. Comme il s'agissait d'éviter toute rencontre fâcheuse avec les chiens ou les chats qui infestent les rues de la capitale et comme nous ne tenions pas non plus à être écrasés sous la roue d'une voiture, nous résolûmes de reprendre la route souterraine que nous avions suivie en quittant l'entrepôt. Nous en sortions cependant de temps en temps pour voir les divers monuments de Londres que mon compagnon tenait à me faire admirer, car il était très patriote, très fier de sa ville. Comme nous venions de faire le tour de l'église Saint-Paul, il s'arrêta

brusquement.

« Nous aurions dû souper avant de partir, me dit-il. J'ai joliment faim.

– Et moi donc ! répliquai-je.

– Entrons dans la première maison venue ; voilà justement une galerie transversale qui doit conduire dans un sous-sol. »

Heureusement nous habitons un pays où presque tous les cordons bleus sont condamnés à travailler sous terre. Nous enfilâmes la galerie ; mais à dix pas de l'entrée se tenaient deux gros rats bruns qui montaient la garde et ne paraissaient nullement disposés à nous livrer passage. Moustache, sans daigner prêter la moindre attention aux dents aiguës qu'ils nous montraient, leur demanda poliment :

« Camarades, seriez-vous assez bons pour me dire si ce couloir n'aboutit pas à une cuisine ?

– À une fort belle cuisine, répliqua l'une des sentinelles ; seulement, le couloir, la cuisine et la maison nous appartiennent et nous ne souffrons pas qu'un rat étranger y pénètre.

– Quiconque tente de passer, ajouta l'autre d'une voix farouche, doit s'attendre à laisser au moins une de ses oreilles à la porte.

– Mon cher, riposta Moustache d'un ton dégagé, vous avez de bons yeux, et je suis persuadé qu'en dépit de l'obscurité, vous vous êtes aperçu que j'ai payé d'avance mon droit d'entrée. C'est là un impôt que je n'ai ni les moyens ni l'envie d'acquitter une seconde fois, je vous en préviens. »

Les deux sentinelles contemplèrent d'un air surpris l'audacieux intrus, qui continua avec le même sang-froid :

« J'ai perdu l'oreille droite et la moitié de l'oreille gauche dans un duel avec un furet ; mon redoutable adversaire n'en a pas été quitte à si bon marché, car il a perdu la vie. Depuis j'ai livré plus d'une bataille où j'ai prouvé qu'un rat peut combattre sans oreilles. Si vous en doutez, libre à vous de me soumettre à une nouvelle épreuve ; je crois pourtant que vous ferez mieux de vous en rapporter à ma parole. »

Ce petit discours belliqueux ramena les

maîtres de la maison à des sentiments plus hospitaliers. Cependant, lorsque je m'avançai à mon tour, leurs yeux se remirent à flamboyer, et j'entendis l'un d'eux dire tout bas à son compagnon :

« Tiens, un rat noir ! Il a conservé ses oreilles celui-là, – mettons-le en pièces ! »

Peu rassuré par cet accueil, j'étais presque tenté de battre en retraite, mais le brave Moustache me tira bientôt d'embarras.

« Pardon, dit-il, j'ai oublié de vous présenter mon camarade Dent-d'Acier, le meilleur de mes amis, un autre moi-même. Quand on fait mine de le toucher, je mords sans crier gare ! »

Quel don précieux que l'éloquence ! Il ne fut plus question, après cet avis, de me mettre en pièces. Loin de là : les rats bruns offrirent de nous montrer le chemin et nous débouchâmes à leur suite dans une cuisine spacieuse.

Les domestiques s'étaient retirés, laissant tout en ordre – en trop bon ordre ! On n'entendait aucun bruit, sauf le tic-tac monotone d'une

grande horloge ; rien ne bougeait, si ce n'est quelques escarbots noirs qui rampaient avec lenteur sur les dalles recouvertes d'un sable fin. Les dernières lueurs d'un feu de charbon à moitié éteint répandaient dans la salle une vague clarté dont je me serais volontiers passé.

Nous cherchâmes partout : – sur le parquet, sur les tables, sur les planches, sous les meubles, sans rien découvrir qui pût satisfaire notre faim. Il y avait bien là un garde-manger et un buffet ; mais il fallut nous contenter de flairer les trésors qu'ils renfermaient. Un pot de grès, garni d'un couvercle, laissait aussi échapper un parfum appétissant. Par malheur, le grès vernissé n'offrait aucune prise à nos dents.

« J'ai trouvé quelque chose ! » m'écriai-je enfin.

À cet appel, mes trois bons compagnons s'empressèrent d'accourir et de grimper sur une boîte, où je me tenais au niveau du goulot d'une bouteille remplie d'huile.

« La belle trouvaille ! dit un de nos hôtes d'un ton irrité. J'ai vu cette bouteille une centaine de

fois, et chaque fois j'ai poussé de profonds soupirs. Comment voulez-vous qu'on aille boire l'huile dans un vase d'une forme si absurde ? »

En effet, cela paraissait impossible. Mais Moustache était fertile en expédients et il commença par faire tomber le bouchon qui tenait à peine.

« Parbleu, nous voilà bien avancés ! dit le même interlocuteur. J'en aurais fait autant ! À quoi bon ? Le goulot est trop étroit pour laisser passer la tête et arriver la langue d'un rat jusqu'au liquide.

– Patience, mon cher hôte, patience ! répondit Moustache. Nous allons voir s'il n'y a pas moyen de résoudre le problème. »

Sur ce il tourna le dos à la bouteille, trempa sa longue queue dans le précieux liquide et, la retirant brusquement, répandit autour de lui une pluie délicieuse que nous nous empressâmes de recueillir.

« Maintenant, mes enfants, nous dit-il, après avoir continué pendant quelque temps ce manège,

je vais travailler pour mon compte, avec votre permission. Essayez-vous le museau et laissez-moi le reste. »

Rien de plus juste. Il avait bien mérité d'avoir sa part. Je n'ai pas besoin d'ajouter que sa tactique ingénieuse lui valut une foule de compliments dont il sembla flatté, bien qu'il se contentât de dire en riant :

« C'est Dent-d'Acier qui aurait dû songer à ce procédé-là, puisque la queue des rats noirs est formée de deux cent cinquante anneaux, tandis que celle des rats bruns n'en a que deux cents.

– Ah ! Moustache, tu nous a servi un fameux potage ; cette huile est excellente, lui dis-je. Je ne te cacherais cependant pas que mon estomac souhaite une nourriture plus substantielle. Si l'on pouvait seulement ouvrir la jarre ! J'ignore ce qu'elle contient, mais elle sent délicieusement bon !

– Cela ne coûte rien d'essayer, s'écria Moustache. Descendez, vous autres, et laissez-moi faire. »

Il sauta alors sur la planche où se trouvait la jarre en question. Il ne tenta pas, comme moi, d'en mordre les parois ; il savait que ce serait perdre son temps. Appelant à son aide toute sa force et toute son énergie, il se mit à la pousser. Nous ne comprîmes pas d'abord pourquoi il se donnait tant de mal ; mais, peu à peu, le pot dépassa le bord de la planche, puis, tombant sur les dalles, s'y brisa avec un fracas qui nous fit faire à tous un soubresaut.

« Si le bruit a réveillé quelqu'un, nous sommes perdus. »

Ce n'est pas de peur que nous aurions dû sauter, mais de joie ! Les domestiques ne se réveillent pas pour si peu ; – une avalanche de fruits secs sortit du vase brisé ! Avec quel appétit nous nous jetâmes sur ces conserves, tout en félicitant de nouveau Moustache.

De tous les plaisirs terrestres, un bon repas est celui qui sourit le plus à un rat. Il est vrai que, grâce à notre instinct, nous savons éviter les indigestions. Je tiens de Bélisaire que l'homme continue souvent à manger après avoir satisfait

son appétit et qu'il souffre par suite de ces excès. J'avoue que cela m'étonne de la part d'une bête raisonnable... mais trêve aux digressions.

Au beau milieu de notre festin nous nous arrêtâmes la bouche pleine et nos moustaches cessèrent de frétiler. Un léger bruit venait de nous donner l'alerte, un bruit sourd, qui semblait produit par les pas de plusieurs personnes s'avançant en tapinois vers la cuisine. Bientôt une main timide se posa sur le bouton de la porte ; mais au lieu d'entrer, on chuchotait au dehors, et nous dressâmes l'oreille.

« Je suis sûr que le bruit venait de la cuisine – écoute ! » disait une voix peu rassurée.

Ceux du dehors écoutèrent et ceux du dedans aussi. Soudain l'horloge sonna.

Le vacarme causé par le mouvement des rouages effraya tellement les deux rats bruns, nos hôtes, qui auraient dû être habitués à ce bruit, qu'ils regagnèrent à la hâte leurs trous. Moustache et moi, nous nous contentâmes de reculer de quelques pas, nous tenant aux aguets, tandis que les chuchoteries continuaient au

dehors.

« Mon ami, ne serait-il pas plus prudent d'appeler un policeman ? murmura une voix de femme.

– Allons donc ! répliqua une voix masculine. Ne suis-je pas armé ? Tu es vraiment par trop nerveuse, Louise ; remonte en haut.

– Mais ta main tremble, Hector.

– Je ne tremble que pour toi, ma chère ; mon fusil est chargé. »

Le bouton tourna de nouveau. Moustache murmura : « C'est le moment de filer ! » et il suivit l'exemple des rats bruns ; mais la curiosité me retint à l'entrée du trou par lequel mes compagnons venaient de disparaître. La porte s'ouvrit petit à petit et je fus témoin d'une entrée en scène que je ne puis me rappeler sans rire, même aujourd'hui. Nous avions épouvanté un des nombreux rois de la création. Il se présentait, son fusil à la main, en habit de chasse rouge et les cheveux en désordre, comme s'il venait de chasser le renard. On devinait à l'expression

comique de sa physionomie que le vaillant Hector cherchait en vain à se persuader qu'il n'avait pas peur. Madame, en papillotes et en camisole blanche, tremblait plus franchement que l'époux qu'elle s'efforçait de retenir. Il est vrai qu'elle n'était armée que d'un bougeoir, ce qui explique peut-être sa pusillanimité. Ce fut à peine si elle osa jeter un coup d'œil autour de la cuisine, crainte d'apercevoir un voleur.

« Que les femmes sont ridicules ! Je savais que ce n'était qu'une fausse alarme, dit le mari d'un ton dégagé, mais sans franchir le seuil. Tu vois qu'il n'y a personne. »

Tout à coup, la dame poussa un cri d'effroi et le mari fit un bond en arrière.

« Un rat, un rat ! s'écria l'impressionnable Louise. Le voilà qui s'enfuit !

– Cela n'a pas le sens commun d'effrayer les gens pour rien », riposta le monsieur au fusil.

Je me sauvai en riant de bon cœur, me demandant de quelle façon le brave Hector expliquerait la chute de la jarre.

Mes nouveaux amis, que je ne tardai pas à rejoindre, voulaient à toute force retenir Moustache ; ils offraient de nous abandonner leur meilleur appartement, si nous consentions à rester auprès d'eux. Cette offre nous flatta beaucoup ; mais comme nous avions d'autres projets, nous prîmes congé d'eux en les remerciant de leur politesse. Je pensais me retrouver dès le lendemain dans mon cher domicile, au milieu de mes parents et de mes amis ; mais j'avais compté sans mon guide. J'étais bien obligé de le suivre, ne connaissant pas le chemin.

« Sommes-nous bientôt arrivés ? lui demandais-je sans cesse.

– Certainement, bientôt », me répondait-il.

Et nous allions toujours. De temps en temps, nous émergions hors de notre route souterraine. Je croyais être au terme, mais pas du tout, il s'agissait seulement de quelque monument ou de quelque place de Londres que Moustache tenait à me faire, bon gré mal gré, connaître et admirer. Moustache, je l'ai dit, était très patriote. Peut-être y mettait-il un peu d'affectation pour repousser le

reproche de n'être qu'un nouveau venu dans le pays. Enfin, quel que fût son motif, j'en passai par tout ce qu'il voulut. C'est ainsi que je visitai successivement, dans sa compagnie, Temple-Church (l'église du Temple), Regent's square, Guildhall, le nouveau Palais du Parlement, dont on trouvera les vues soit en tête de ce chapitre, soit en tête des suivants. Après trois nuits passées dans cette stérile pérégrination, nous arrivâmes sains et saufs à l'appentis, sans avoir rencontré aucune aventure qui mérite d'être enregistrée.

X

Faute de dentiste.

Quel bonheur de rentrer chez soi après une longue absence, surtout quand on a de curieuses impressions de voyage à communiquer aux amis que l'on a laissés derrière soi, et quand on est sûr de trouver un auditeur prêt à vous accorder une attention sympathique ! Le premier rat que je rencontrai, lors de ma rentrée au bercail, fut mon cher Caramel, qui parut enchanté de me revoir. Que de choses j'avais à lui raconter ! Quels grands yeux il ouvrit en m'écoutant, lui qui n'avait jamais erré à plus de cent mètres du séjour natal ! Tout autre que lui se serait bien vite lassé de la longueur de mes récits ; mais Caramel était bien le plus patient des auditeurs ; s'il n'éprouvait aucune envie de devenir un héros, il se montrait toujours disposé à admirer les

exploits d'autrui.

« Et comment va Bélisaire ? » lui demandai-je lorsque je fus arrivé au bout de mon rouleau.

L'aveugle avait établi son domicile dans l'entrepôt, à proximité de notre galerie et visitait assez souvent l'apprentis.

« Ah ! pauvre vieux ! dit Caramel en hochant la tête.

– Lui serait-il arrivé malheur ?

– Tu te rappelles sans doute qu'il y a peu de temps, il a perdu une de ses dents ?

– Oui, une dent de devant qu'il a cassée en mordant un morceau de fer. C'est fâcheux, certes ; mais je ne vois pas qu'il y ait de quoi prendre un ton si lugubre – il lui reste d'autres dents, je suppose !

– C'est justement là le malheur, soupira Caramel.

– Ah ça, te moques-tu de moi ? De quoi se plaint-il ? D'avoir perdu une de ses dents ou d'avoir gardé les autres ?

– Il se plaint des deux, je crois. »

Si je n'avais pas connu l'humeur peu facétieuse de Caramel, je me serais figuré qu'il plaisantait :

« Tu sais par expérience, poursuit mon frère, en voyant ma surprise, que nous autres rongeurs, nous sommes obligés de grignoter sans cesse afin d'empêcher nos dents de s'allonger outre mesure. Si nous ne les usions en les frottant les unes contre les autres ou contre une substance plus dure, elles deviendraient trop longues et empêcheraient nos mâchoires de se rejoindre. Or, depuis qu'une des dents de dessus du pauvre Bélisaire manque à l'appel, la dent inférieure qui correspond à cette dent absente ne travaille plus assez, et n'ayant rien de mieux à faire elle pousse avec une rapidité si effrayante qu'elle est en train de se recourber et de former un cercle dans sa bouche.

– Infortuné cousin ! J'avais souvent été frappé de la longueur de cette dent restée sans vis-à-vis ; mais je ne m'imaginai pas que le mal pût devenir si grand.

– À dater de ton départ, les choses n’ont fait qu’empirer, dit Caramel, qui laissa échapper un nouveau soupir, et je ne sais comment cela finira. Le pauvre vieux est aveugle – il n’avait guère d’autre plaisir que celui de grignoter ou de bavarder, et voilà que cette dent malencontreuse menace de le priver de ces deux délassements dont l’un du moins lui était indispensable !

– Ne ferai-je pas bien d’aller le voir ? demandai-je. J’ai souvent pensé à lui dans mon voyage.

– Assurément, répondit Caramel. J’irai avec toi ; seulement, je dois te prévenir que son humeur devient de moins en moins agréable. Il faut croire qu’il n’est pas aisé d’être philosophe dans sa situation. »

En effet, lorsque je me rendis auprès de mon cousin, je ne tardai pas à m’apercevoir que ses nouveaux malheurs n’avaient pas contribué à adoucir son caractère. Il paraissait disposé à mordre tous ceux qui l’approchaient, bien qu’il fût désormais incapable de donner le moindre coup de dent. C’est à peine s’il put avaler un peu

de farine que Caramel lui apporta. Depuis longtemps, mon frère pourvoyait aux besoins de l'aveugle dont il supportait sans se rebiffer la mauvaise humeur ; mais à la façon dont son protégé l'accueillait, on eût pu croire que c'était Caramel qui avait arraché la dent dont la perte avait amené des résultats si funestes. Par bonheur, ainsi qu'on l'a vu, Caramel était sans contredit le plus obligeant des rats. Beaucoup de jeunes écervelés se permettaient des plaisanteries peu charitables à l'adresse du vieux grognon qui naguère aimait tant à parler et qui maintenant pouvait à peine pousser un petit cri ; – qui autrefois se plaisait à ronger les substances les plus dures et qui se trouvait aujourd'hui hors d'état d'égratigner une coquille de noix. Mais Caramel ne pensait pas que les souffrances et les infirmités de la vieillesse fussent de bons sujets de raillerie. On s'était souvent moqué de lui, et c'est peut-être pour cela qu'il évitait de se moquer des autres.

Quant à moi, je plaignais beaucoup l'aveugle, et jamais l'idée ne me serait venue de le tourner en ridicule ; mais j'étais moins bon que Caramel

et je ne tardai pas à lui brûler la politesse.

« À propos, mon cher, dis-je à Caramel, lorsque nous nous trouvâmes seuls dans l'appentis, comment vont nos jeunes bipèdes ? Que sont devenus Bob et Billy ?

– Ils vivent comme par le passé, si cela peut s'appeler vivre, répondit Caramel. Je les attends d'un moment à l'autre ; depuis ton départ, ils sortent presque tous les jours ensemble pour aller...

– À l'école des déguenillés ? interrompis-je.

– Justement.

– D'après ce que tu viens de dire, ils seraient donc aussi pauvres que jamais ?

– Je le crains. J'ai bien entendu parler par ci par là d'une bonne assiettée de soupe chaude ; mais je crois que cette aubaine n'arrive que de loin en loin. Il paraît que de temps à autre de braves gens, assez heureux pour pouvoir assister leurs semblables, et assez bons pour s'en faire un devoir, se rappellent qu'une centaine d'enfants affamés grelottent dans une rue peu éloignée. On

leur envoie alors des provisions qui sont toujours bienvenues. N'importe, s'ils n'engraissent pas, c'est déjà un fameux secours qu'un rayon d'espoir qui luit sur une existence comme la leur. Ils comptent bientôt faire quelque chose pour gagner leur vie.

– Bob a-t-il rapporté d'autres mouchoirs ?

– Pas un chiffon ! Mais il revient quelquefois avec des machines auxquelles M. Raton, un de nos petits-neveux que j'ai préposé à la garde de Bélisaire, ne comprend rien, et qui, par conséquent, l'intriguent fort. Cela a deux couvercles, m'a-t-il dit, ou plutôt deux couvertures. Ça s'ouvre comme une boîte ; à l'intérieur, il y a un tas de feuilles blanches couvertes de petits points noirs, que Bob et Billy s'amuse à tourner à de longs intervalles. Je ne devine pas à quoi ce papier tacheté de noir peut leur servir, a ajouté M. Raton ; ils ne le flairent pas, ils ne le mangent pas, et pourtant ils passent des heures entières à regarder les feuilles, aussi contents en apparence que s'ils contemplaient un beau fromage de Hollande.

« J'ai expliqué à l'innocent Raton que d'après ses explications à lui il me paraissait que M. Bob s'exerçait à la lecture, et que les objets qui l'avaient intrigué devaient être des livres.

« Un jour, j'ai voulu m'assurer par moi-même de ce que devenaient les deux orphelins, et jetant les yeux autour de moi, j'ai remarqué des brins d'osier éparpillés sur le sol.

– Qui les avait apportés et à quoi pouvaient-ils servir ? demandai-je à mon frère.

– J'allais te le dire, mon cher Dent-d'Acier, mais tu es toujours si pressé ! Le petit commence à fabriquer des paniers, et il s'en tire à merveille. C'est un plaisir de le voir à l'œuvre. Je te dirai aussi que l'aîné va entrer dans la brigade rouge des décrotteurs¹ ; il... »

¹ 1. En 1851, à l'époque de l'exposition universelle de Londres, les fondateurs des *Ragged Schools* (école des déguenillés) organisèrent diverses brigades de décrotteurs qui ont prospéré depuis et fournissent encore à plus d'un petit vagabond réformé le moyen de gagner honnêtement leur vie. Le lecteur trouvera dans la deuxième série des excellentes études de M. A. Esquiros sur *l'Angleterre et la vie anglaise*, publiées par la *Revue des Deux-Mondes*, et réunies en volumes par la librairie Hetzel, d'intéressants détails sur ces institutions vraiment

Caramel s'était arrêté au bruit d'une porte qui résonnait à peu de distance.

« Les voilà qui rentrent », reprit-il.

Presque au même instant, nos deux jeunes déguenillés parurent et Bob se jeta sur le parquet d'un air harassé.

« Mon pauvre Bob, comme cette toux te fatigue ! s'écria Billy.

– Ne fais pas attention, ça ne sera rien, répondit l'autre dès qu'il eut repris haleine. »

Les deux enfants me parurent fort changés, à leur avantage. Ils avaient le teint bien plus blanc qu'autrefois. Leurs cheveux, si longs et si emmêlés avant mon voyage, avaient été coupés et ne leur retombaient plus sur les yeux. Les haillons avaient disparu. Je revoyais bien sur eux les vieux habits que je leur avais connus, mais proprement rapiécés et raccommodés. Quelqu'un avait donné à Bob une paire de souliers à moitié usés, mais c'était Billy qui portait le manteau.

philanthropiques.

« Son frère le lui fait toujours mettre, excepté la nuit, et alors le vêtement leur sert de couverture à tous deux », me dit Caramel à voix basse.

Au même instant, Billy ôta le manteau pour en couvrir les épaules de Bob, qui toussait de plus belle.

« Voyons, c'est ton tour, dit-il ; je vais me placer à côté de toi et il y en aura pour nous deux. Tu as moins froid, hein ? Cela va-t-il mieux ? »

Et il posa doucement sa joue amaigrie contre celle de son frère.

« Je crois que je n'irai jamais mieux ici », répliqua l'autre qui ferma les yeux.

Pauvre enfant ! Je me demandai si c'était la fièvre ou le froid qui le faisait trembler ainsi.

« Ho ! Bob ! Bob ! s'écria le petit boiteux, tu ne vas pas être malade comme maman, dis ? Tu ne vas pas mourir et me laisser seul ? »

À cette question, Bob rouvrit les yeux ; il y avait quelque chose de touchant dans son regard et dans le son de sa voix, tandis qu'il répondit :

« Je ne sais pas si je vais mourir, Billy ; mais tu te rappelle ce que miss Madeleine nous a dit à propos de l'autre monde ? Auparavant, j'avais peur quand j'y pensais et aujourd'hui je crois que cela me serait égal de mourir, mon pauvre Billy, si j'avais l'espoir de te laisser moins malheureux. Miss Madeleine s'occuperait de toi, Billy. Je lui ai parlé de toi bien des fois.

– Mais il ne faut pas... je ne veux pas te voir mourir ! Que ferais-je sans toi ? » s'écria Billy qui fondit en larmes.

Bob tira de sa poche un petit mouchoir à carreaux, et essuya les yeux de Billy.

« Ne te chagrine pas, mon petit Billy, je ne suis qu'enrhumé, cela passera, et je guérirai plus vite si au lieu de te voir pleurer, je te vois rire.

– Je ris, je ris », s'écria le bon petit Billy, faisant un suprême effort pour faire briller un sourire au milieu de ses pleurs.

– Sais-tu pourquoi surtout j'aime tant ces enfants, me dit Caramel ; ce n'est pas seulement parce que leur sort est digne de pitié, parce qu'ils

sont pauvres comme nous, c'est parce qu'ils s'aiment. Ils peuvent avoir eu bien des torts, bien des défauts ; mais je suis certain que leur mutuelle affection finira par être récompensée ; Dieu n'abandonne pas ceux qui se soutiennent. Ce Bob est une vraie mère pour son petit frère, et Billy est un bon petit enfant, toujours prêt à la reconnaissance pour la moindre attention qu'a pour lui son aîné.

– Tu as raison, mon cher Caramel, tu as raison d'aimer ces enfants ; tu aimes en eux ce qu'on aime en toi-même. Tu es aussi bon que Bob, et si tu avais des petits frères à protéger, tu veillerais sur eux, comme Bob sur Billy. »

Caramel remua la tête en manière de doute : « Non, non, me dit-il, je ne vaudrais pas Bob. Il est actif, adroit, courageux, industrieux. Je ne suis rien de tout cela. J'ai de bonnes intentions souvent, mais je suis gauche et je ne sais jamais bien m'y prendre pour les réaliser. »

Bon Caramel ! Il ne se doutait pas qu'il avait en outre de toutes ses qualités la plus rare de toutes les vertus : la modestie.

Je ne suis pas très caressant de ma nature, mais je ne pus me retenir de le serrer sur mon cœur, ce qui l'émut d'autant plus que ces bons mouvements chez moi étaient rares.

XI

Un déménagement bien couteux.

Nous étions encore, Caramel et moi, en train de nous apitoyer sur le sort probable du pauvre Billy, lorsqu'un bruit de pas résonna devant la porte ; puis j'entendis quelqu'un qui demandait :

« Savez-vous si deux enfants du nom de Barton demeurent de ce côté ? »

– Barton ? répéta un portefaix de l'entrepôt dont la voix nasillarde m'était familière, connais pas ! Il n'y a personne de ce nom-là par ici. »

Mais Billy, dont les oreilles valaient presque les miennes – et ce n'est pas peu dire – fut debout en un clin d'œil et courut vers la porte en criant :

« Si, c'est ici ! Nous voilà. »

L'instant d'après, je vis entrer le monsieur et le petit blondin du jardin zoologique.

À peine le père eut-il franchi le seuil, qu'il s'arrêta. Ses regards se promènèrent autour du triste réduit, et le sentiment de pitié qu'on lisait d'abord sur ses traits fit place à une expression douloureuse ; évidemment la réalité dépassait ce que son imagination lui avait représenté, et ce taudis – bon à peine pour des rats, comme on le dit dédaigneusement – lui semblait indigne d'abriter des êtres humains. Quant à Georges, il me parut encore plus attristé que son père ; on devinait qu'il avait envie de pleurer. Il ne connaissait sans doute la misère que de réputation et la voyait en face pour la première fois.

Bob s'était levé à son tour du tas de copeaux qui lui servait de lit. À la vue du visiteur, ses yeux brillèrent.

« Est-il possible que vous demeuriez ici en plein hiver ? » demanda le monsieur.

Bob voulut répondre : mais une nouvelle quinte de toux l'en empêcha, et Billy, qui avait quelquefois la langue bien pendue, s'empressa de prendre la parole à la place de son frère.

« Oui, nous demeurons ici et nous y dormons

même, quand le froid ne nous tient pas éveillés.

– Et personne ne vient vous voir ?

– Personne, monsieur, excepté les rats.

– Les rats ! répéta Georges avec un geste de répulsion... Oh ! papa, il ne faut pas qu'ils restent dans cet horrible trou. »

Cette observation, jointe au geste que j'ai signalé, froissa mon amour propre et m'arracha un cri de colère ; mais Caramel conserva son sang-froid. Du reste, le monsieur qui venait de s'approcher de Bob, ne jugea pas à propos de relever cette remarque déplacée. Il adressa une foule de questions au petit déguenillé, tout en lui tâtant le poignet, je ne sais pas pourquoi. Si j'avais été superstitieux, je l'aurais presque pris pour un sorcier, car il paraissait deviner les sensations les plus intimes de Bob, chaque fois qu'il lui demandait : « Tu dois éprouver ceci ou cela ? » Le malade répondait invariablement : « Oui, monsieur, justement. » Enfin le visiteur lui lâcha la main en disant :

« Tu ne te portes pas bien et tu as besoin d'être

soigné. Je crois que je pourrais te faire entrer dans un hospice.

– S’il vous plaît, monsieur... commença Bob. »

Il s’arrêta court, regarda son frère, puis leva les yeux vers le visage du visiteur :

« Eh bien ? dit celui-ci.

– S’il vous plaît, monsieur, reprit Bob, encouragé sans doute par l’expression sympathique de la physionomie qu’il interrogeait, est-ce que l’on prendrait aussi Billy ? »

Le monsieur secoua la tête.

« Alors, j’aime mieux rester ; nous avons toujours été ensemble, Billy et moi. »

Là-dessus, Georges prit son père à part ; il l’attira même près de mon trou, de sorte que je pus entendre ce qu’il disait, bien qu’il parlât très bas.

« Ne pourrions-nous pas leur trouver un logement, papa ? demanda-t-il. Tiens, j’ai encore tout cela. »

Et il tira de sa poche un petit porte-monnaie en cuir qu'il montra à son père, en ajoutant :

« Mes étrennes et ce que mon oncle m'a donné, est-ce que ce serait assez, dis ? »

Il était clair, à n'en juger que par l'intonation de sa voix, qu'il désirait ardemment une réponse affirmative. Le père ne répondit pas tout de suite, et je vis un sourire semblable à un doux rayon de soleil, éclairer son visage au moment où son regard rencontra les yeux bleus du blondin.

« Oui, dit-il, au bout d'une minute ou deux, ce serait assez pour leur assurer un abri jusqu'à la fin de l'hiver. Pour ce qui est du reste, je m'en charge.

– Et tu sais que j'ai de vieux habits ?... Ce pauvre garçon doit avoir joliment froid ; regarde, sa jaquette ne tient plus ensemble. Veux-tu que je lui donne mes vieux habits ? »

Je lus un consentement tacite dans un second sourire du père, qui, se tournant du côté des petits orphelins, leur annonça qu'il ne les laisserait pas une nuit de plus dans ce misérable réduit. Il

déclara qu'il allait les conduire immédiatement chez une brave veuve qui veillerait sur eux et soignerait le malade.

Le pauvre Bob, affaibli par la fièvre et la mauvaise nourriture, était à peine en état d'apprécier à sa juste valeur le service qu'on lui rendait, à lui et son frère ; mais il se montra prêt à suivre son protecteur partout où celui-ci voudrait le mener. Il ne trouva qu'une seule objection à formuler :

« Pourrai-je toujours aller à l'école ? demanda-t-il. Je ne voudrais pas manquer, à présent. J'ai commencé, monsieur, et je ne voudrais pas reculer.

– Certes, tu pourras t'y rendre dès que ta santé sera rétablie. Il est même indispensable que vous y alliez, mes enfants. Je n'ai pas les moyens de vous aider d'une façon permanente, et d'ailleurs je repars avant peu pour un assez long voyage ; mais à l'école, on vous apprendra à vous aider vous-mêmes, et bientôt, je l'espère, vous serez indépendants. Ce serait vous rendre un mauvais service que de vous habituer à compter toujours

sur autrui, car un honnête garçon doit tenir à gagner lui-même sa vie. Allons, en route pour le logis dont je viens de vous parler et qui est plus confortable que celui-ci. »

Billy poussa une exclamation de joie. Quand a-t-on prononcé le mot « confortable » devant un Anglais sans évoquer l'idée d'un bon feu et d'une table bien servie ?

Les bipèdes s'apprêtèrent donc à quitter notre domicile. Georges avait l'air encore plus heureux que les protégés de son père. Billy fut le dernier à franchir le seuil de l'appentis où il avait passé tant de mauvais jours et tant de mauvaises nuits. À peine eut-il les pieds dans la rue, qu'il s'arrêta et se retourna pour jeter un regard d'adieu à ce pauvre logis.

« Vous ne regrettez sûrement pas de déménager ? lui demanda Georges.

– Non, répliqua Billy ; seulement j'aurais voulu voir encore une fois le joli rat tacheté qui conduisait le vieil aveugle ! »

Décidément, Caramel avait fait la conquête de Billy. On a bien raison, en vérité, d'être bon ; moi, cela m'aurait fait plaisir de me voir regretter ainsi, même par un petit va-nu-pieds.

XII

Derniers moments de Bélisaire. – Le chemin de la gloire. – M^{lle} Chiffon Patte-Alerte.

Il se peut que je me sois trompé, mais il me parut évident que Caramel était désolé d'avoir perdu Billy. Toujours est-il qu'à dater du départ des jeunes bipèdes, il devint un peu quintoux. Que voulez-vous ? Il n'était pas habitué à ce que l'on admirât sa robe bizarre et sa gaucherie. Ce n'est certes pas qu'il eût besoin des miettes que le petit affamé se plaisait à lui jeter ; car grâce au voisinage commode de l'entrepôt, nous ne manquions jamais de vivres. Les rats, après tout, sont aussi capables que d'autres animaux de s'attacher à ceux qui les traitent avec bonté. La tristesse de Caramel nous paraissait fort naturelle, et si l'on continuait à se moquer parfois de lui, c'était moins par méchanceté que dans l'espoir de

lui remonter le moral. Il y a de bonnes natures un peu lourdes, un peu apathiques, qui ont en quelque sorte besoin d'être aiguillonnées par des natures plus actives. Un peu de taquinerie, quand elle n'est pas poussée trop loin et qu'elle n'a pour but que de les réveiller, leur fait du bien.

« Sur mon honneur, lui disait Moustache, tu as manqué ta vocation ! Tu aurais dû naître chat, et passer ta vie à faire ronron sur un tapis ou à lécher la main de quelque vieille fille qui t'aurait comblé de caresses et de bouillie.

– Ou bien, reprenait un autre, tu devrais être installé dans une maison bourgeoise, où tu te promènerais librement, avec une clochette au cou, afin d'effrayer tes semblables, ainsi que cela se pratique en Allemagne. »

Mon avis à moi était que Caramel aurait dû être bibliothécaire, dans une de ces grandes bibliothèques où il ne vient presque personne, et dont le bibliothécaire, assis dans un bon fauteuil, a tout le loisir de lire en dormant, et de dormir en lisant. Par exemple on aurait bien fait de réveiller Caramel à l'heure des repas. À cette heure-là le

bon Caramel ne cédaît pas sa part aux autres.

Caramel, selon son habitude, écoutait ces plaisanteries sans se fâcher ; mais il ne riait plus comme autrefois. Je crois qu'il ne serait plus sorti de l'appentis s'il n'avait été obligé d'aller chaque jour grignoter ses repas dans l'entrepôt et si Bélisaire avait pu se passer de lui. Lorsque je le voyais flairer le parquet et retourner avec son museau les brins d'osier ou la paille, seuls souvenirs qui nous restassent de Bob et de Billy, je me figurais qu'il espérait sous ces broussailles voir apparaître le petit boiteux. J'avais beau m'efforcer de le distraire, rien ne pouvait dissiper sa mélancolie.

« Ne t'inquiète donc pas ! répétait Moustache, confident ordinaire de mes soucis. Laisse-le s'occuper de Bélisaire, et lorsque le beau temps reviendra il oubliera son chagrin. »

L'hiver disparut sans amener le résultat annoncé par Moustache. Pour comble de malheur, mon frère dut bientôt renoncer à son métier de garde-malade, qui contribuait, tant bien que mal, à le détourner de ses sombres pensées.

Un matin, nous aperçûmes le pauvre Bélisaire Parmesan couché sur le flanc dans une des salles de l'entrepôt, – il était mort au milieu de la nuit, à côté d'un petit approvisionnement de menus morceaux de figues douces que l'attentif Caramel avait laissées à sa portée pour qu'il eût même la nuit un petit en-cas à sucer.

À voir le pauvre Bélisaire si calme, si reposé, on l'eût pu croire endormi ; mais, hélas ! il dormait son dernier sommeil.

Caramel fut atterré. Il ne pouvait croire que Bélisaire fût immobile pour jamais. Il appela pendant plus d'une heure son vieil ami des noms les plus tendres. Il lui soulevait tantôt une patte, tantôt une autre, – espérant toujours l'impossible, c'est-à-dire un mouvement qui lui attestât que Bélisaire vivait encore. Mais c'était bien, hélas ! l'impassibilité de la mort.

Tous nos neveux vinrent successivement dire un dernier adieu au doyen de notre colonie. Bélisaire emportait les regrets des plus étourdis. Son grand savoir et, il faut le dire, sa bonté native que les infirmités de sa vieillesse avaient laissée

entière lui avaient mérité l'affection, l'estime et le respect de tous.

Il n'est pas jusqu'aux plus folles petites souris, dont quelques nichées partageaient notre petit royaume, qui ne vinssent lui rendre un dernier hommage. Je dois le dire à l'éloge de tous, ce jour-là les jeux cessèrent, tous les yeux étaient tristes, et ce fut par un respectueux silence que le deuil de tous fut marqué.

J'ai entendu dire que les rats de Terre-Neuve ensevelissent leurs morts et les déposent à côté les uns des autres dans une fosse commune. J'ignore si le fait est vrai ; mais, dans tous les cas, cette mode n'a pas été adoptée par les rats de la Grande-Bretagne. Caramel et moi nous couvrîmes le corps de notre regretté doyen de brins de paille. « Il aura moins froid », me disait le bon Caramel, que sa douleur égarait. Je parvins à grand peine à l'arracher à ce soin pieux, et nous laissâmes, il le fallait bien, le vieux Bélisaire à l'endroit où il avait rendu le dernier soupir.

Il y fut trouvé par un commis. Or, un rat défunt est peut-être l'objet auquel l'homme

attache le moins de prix. Les Anglais surtout, qui ne savent guère utiliser notre peau, ne songent qu'à se débarrasser au plus vite du cadavre d'un rongeur. Cependant, – chose étrange, – le commis ne se montra pas disposé à jeter à l'égout les restes mortels de mon infortuné cousin. Loin de là ; il ramassa le défunt, l'examina avec beaucoup de curiosité, l'enveloppa avec soin dans un numéro du *Times* et le mit dans une des poches de son paletot.

Il va sans dire que ce témoignage de respect, auquel les rats sont peu habitués, m'intrigua vivement. Je n'appris que plus tard, et après de nombreuses recherches, le mot de l'énigme.

Le commis en question était un neveu de l'administrateur du *Muséum* de Tombouctou. La dent de Bélisaire ayant attiré son attention, il résolut d'expédier à son oncle ce curieux échantillon. Or, une commission scientifique venait justement de rapporter du Mexique un rongeur affligé d'une dent pareille. Le savant administrateur ne fut donc pas embarrassé pour expliquer cette anomalie. Il adressa au ministre

de l'instruction publique (de Tombouctou) un rapport des plus remarquables où il démontra que Bélisaire était d'origine aztèque. Un jeune employé du *Muséum*, qui eut l'audace de révéler la vérité sur les causes toutes naturelles auxquelles il fallait attribuer la longueur singulière de la fameuse dent de Bélisaire, fut traité d'âne bête par son chef et sommé de se taire. La cause de l'ignorance triompha, et le squelette de mon cousin figure aujourd'hui dans les galeries du Muséum (de Tombouctou) avec cette inscription : « MUS MEXICANUS À DENT RECOURBÉE. »

Voyez pourtant à quoi tient la gloire ! Le naturaliste en question est devenu célèbre à force de découvertes du même genre, et mon pauvre Bélisaire échappera à l'oubli pour s'être cassé une dent ! Il est juste de dire que la célébrité n'est pas toujours d'aussi mauvais aloi. Il faut bien reconnaître que le renom de savant ne s'acquiert que rarement à si peu de frais. Les renommées durables ne s'escamotent pas. D'ailleurs, la célébrité n'est pas la gloire ; elle n'en est que le bruit et bien souvent que le mensonge. On peut

être célèbre de mille façons, même par sa sottise, même par ses crimes. Il est beaucoup de célébrités fort peu enviabiles.

Caramel s'abandonna de plus en plus à ses idées noires dès qu'il n'eut plus à pourvoir aux besoins de notre aveugle. Je ne savais plus que tenter pour l'égayer, quand Moustache me dit un jour :

« Ah çà, Dent-d'Acier, voilà un siècle que nous nous promettons de terminer notre éducation en visitant ensemble quelque contrée lointaine. Tu n'as pas renoncé à ce projet, j'espère ? Il se présente justement une occasion. Hier, j'ai rencontré sur les bords de la Tamise un marin de mes amis, un rat brun d'excellent lignage, dont le navire doit mettre à la voile demain, et qui m'engage à prendre place à son bord. Le bâtiment est solide et les vivres ne manqueront pas. Quant à moi, ma résolution est prise, et je pars pour la Russie. Viens-tu avec nous ?

– Je suis ton hom..., ton rat, veux-je dire, et voilà ma patte ! m'écriai-je. Ton projet me sourit

d'autant plus que le voyage distraira Caramel. Il y aura de la place pour lui, n'est-ce pas ?

– Hum ! fit Moustache, ce n'est pas la place qui manquera. Nous pourrions emmener des centaines de camarades. Tu n'as pas d'idée combien c'est grand, un navire ! Seulement, j'avoue que j'aurais préféré un compagnon plus éveillé que ton frère. Il faut être *débrouillard* en voyage.

– *Débrouillard* ? Qu'est-ce que c'est que ce mot-là ?

– C'est un mot qui n'est peut être pas dans le dictionnaire de l'Académie, me répondit Moustache, mais il y viendra. Il a été, je crois, inventé par les soldats français. Il se dit d'un gaillard qui sait se tirer d'affaire dans les situations difficiles, et n'est jamais un embarras pour les autres. Ce n'est pas le cas de ton frère ; mais après tout, Caramel est un digne garçon, en dépit de sa peau tachetée, et j'empêcherai bien les autres de le tourmenter.

– Merci, mon cher Moustache, je n'attendais pas moins de ta part. Je cours prévenir Caramel. »

Je me rendis aussitôt auprès de mon frère, et je lui annonçai la bonne nouvelle. Certes, je ne comptais pas le voir sauter de joie à l'idée de nous accompagner en Russie, car sa lourdeur naturelle lui interdisait ce genre de démonstration ; mais j'étais loin de prévoir ce qui arriva.

Il refusa net !

« Voyons, mon vieux, lui dis-je, cela n'a pas le sens commun ! Tu ne peux pas rester éternellement ici à pleurer Bélisaire d'une part, et de l'autre un gamin qui ne reviendra pas.

– Je sais bien qu'ils ne reviendront ni l'un ni l'autre, répliqua Caramel en soupirant, et c'est ce qui me désole.

– Alors, pourquoi refuser de partir avec nous ? Pourquoi ne pas secouer ta torpeur malade ? À te parler avec une franchise toute fraternelle, Caramel, tes idées ont grand besoin d'être développées, et un voyage t'ouvrira de nouveaux horizons. Cette petite excursion te formera, et j'insiste pour que tu t'embarques avec nous. »

Caramel secoua la tête.

« Tu es donc décidé à ne pas voyager ? lui demandai-je.

– Je suis décidé à ne pas entreprendre un voyage au long cours, répliqua-t-il, je déteste l'eau. Et puis, il fait un froid de loup en Russie. Bélisaire m'a parlé d'une retraite opérée par une armée française dans ce pays-là. Elle était innombrable au départ, on les comptait au retour. Tu sais, je suis frileux. Je serai gelé, par là-bas, quand Moustache et toi ne penserez pas même à grelotter.

J'allais répliquer...

– Il a promis de venir à la campagne avec moi ! s'écria en nous rejoignant d'un bond une de nos cousines nommée Chiffon Patte-Alerte. Nous irons passer la belle saison dans mon village natal, au bord de la mer. Il en aura la vue, mais il n'en affrontera pas les dangers. Le pays est ravissant, la végétation y est superbe. C'est là qu'on se régale de blé vert ! Quand la fleur des pois est fanée, on grimpe le long des tiges pour écosser les gousses gonflées qui se balancent au

gré du vent, et on déguste les semences sucrées ! À l'heure du dessert, nous ferons, un tour à travers les plates-bandes où brille la fraise parfumée, et nous entamerons la chair savoureuse des pêches pour nous arrêter à la plus mûre. Ah ! le rat des champs mène une joyeuse existence dans un jardin potager, lorsque le soleil commence à dorer les fruits ! »

Ce flot inattendu de poésie me donna à songer. Je pris un instant M^{lle} Patte-Alerte à part, et lui mettant les yeux dans les yeux : « Cousine Patte-Alerte, lui dis-je, soyez, franche, dites-moi tout... »

Patte-Alerte baissa les paupières d'un air timide, et, n'eût-elle rien ajouté, j'aurais tout compris. Mais Patte-Alerte était une petite personne dont l'embarras ne pouvait durer longtemps. Son parti était pris.

« Cousin Dent-d'Acier, dit-elle, pourquoi vous le cacherais-je ? J'aime Caramel, je crois qu'il peut faire un bon mari ; on me dira qu'il n'est pas très vif, qu'il est même un peu pataud ; qu'est-ce que cela me fait ? J'aurai de l'activité et de la

vivacité pour deux, et notre ménage n'en marchera pas moins bien. Ce bon gros Pouff n'est pas fait pour les aventures, il a l'esprit rassis, le cœur fidèle et tendre, voyez comme il regrette Billy, voyez comme il est triste depuis la mort de Bélisaire ; eh bien, j'ai résolu de le consoler. Cela me fera plaisir de le voir heureux, heureux par moi, ce bon gros Caramel. Je l'amuserai, je le ferai rire malgré lui, je le soignerai bien, et il ne manquera de rien, soyez-en sûr. Est-ce que cet avenir ne vaut pas mieux pour lui qu'un voyage en Russie ? Avez vous jamais cru qu'il y eût dans votre frère l'étoffe dont se font les grands voyageurs, le prenez-vous pour Christophe Colomb, pour un capitaine Hatteras, pour un Livingstone ou pour une hirondelle ? Non, n'est-ce pas ? À vrai dire, il n'est bon à rien de ce que vous rêvez pour lui, mais il est tout à point pour ce que j'imagine. Je le vois déjà installé avec moi dans quelque jolie ferme, rendu à la gaieté, à la bonne humeur qui fait le fond de son caractère. J'aurai un bon mari, il aura une bonne ménagère, nous aurons des enfants qu'il gâtera, – ne le détournez pas de cette destinée. Elle vaut mille

fois mieux pour lui que celle que vous lui prépariez. »

Ma future petite belle-sœur était si gentille en me disant tout cela, elle parlait avec une si évidente conviction que je lui tendis la patte :

« Qu'il soit fait comme vous l'aurez voulu, ma chère Patte-Alerte, lui dis-je. Je vous laisse Caramel, et suis loin de le trouver à plaindre. »

Patte-Alerte, ravie, m'embrassa.

« Foi de Chiffon Patte-Alerte, s'écria-t-elle, c'est bien ce que vous faites là, mon cher Dent-d'Acier. C'est d'un bon frère et d'un bon cousin ; de plus, c'est sage. »

Le tableau bucolique que venait de me tracer M^{lle} Chiffon Patte-Alerte m'avait tellement charmé, que j'aurais, je crois, été tenté de me mettre de la partie et d'essayer de la vie des champs avec Caramel sans la promesse que je venais de faire à Moustache.

Caramel, étonné de notre long *a parte*, s'était rapproché.

« Mon frère, lui dis-je d'une voix émue, si tu

as donné ta parole à Patte-Alerte, Moustache a la mienne, et un rat qui se respecte ne manque pas à ses engagements. Le sort en est jeté. Je vais partir, mais toi tu feras bien de rester. Adieu ! Adieu !

– Non, pas adieu, au revoir ! répliqua Caramel. Notre intention est de revenir à Londres l’hiver prochain. Je t’y donne rendez-vous.

– Hélas, où serai-je alors ? Quand on franchit l’Océan, sait-on jamais si l’on reviendra ? »

J’étais d’autant moins capable de répondre à cette question que j’ignorais absolument la position géographique de la contrée que je me proposais de visiter. J’ignorais même si j’y rencontrerais des rats bruns, noirs ou blancs, – des frères farouches comme Hamastro ou doux comme Zibethicus. Une chose surtout commençait à me préoccuper, et ce fut avec une certaine inquiétude que je demandai :

« Les rats ne manquent-ils jamais de vivres en Russie ? »

La physionomie de Caramel s’allongea ; il

comprenait toute l'importance de la question et regrettait de ne pouvoir me fournir aucun renseignement ; mais Chiffon Patte-Alerte crut me rassurer en disant :

« Si nous devons juger la Russie d'après les produits qu'elle nous envoie, tu n'as rien à craindre. J'ai inspecté le mois dernier la cargaison d'un navire moscovite, et il y avait là de quoi charmer le rat le plus difficile. Je vois encore cette riche collection de fourrures, ces belles peaux de martes-zibelines, de renards blancs, bleus ou noirs, d'hermines, de lynx, d'hyènes, d'ours, de panthères, de loups, de

– Je l'interrompis : auras-tu bientôt fini ta nomenclature ? Elle intéresse fort peu un rat qui n'a besoin que de la peau dont la nature l'a pourvu.

– Il y avait aussi du cuivre, du fer, du talc minéral que l'on prendrait pour du verre.

– Que m'importent les minéraux ? Est-ce que ça se mange ?

– Du lin, du chanvre, de la toile, des plumes,

des tapis merveilleux, du cuir qui sent trop bon, des étoffes orientales superbes, continua Patte-Alerte.

– De splendides chiffons aussi sans doute, M^{lle} Chiffon ? Grand merci ! Il fallait me dire cela tout de suite et j’aurais au premier mot compris votre admiration pour la Russie. Mais si les Russes n’ont rien de plus nourrissant à nous offrir, je cours grand risque de mourir de faim.

– Goulu ! Mais que penses-tu de centaines de tonnes d’huile de lin, d’huile de baleine, de miel, de savon, de colle de poisson ?...

– À la bonne heure !

– Et des quintaux j’ai gardé cette friandise pour la fin... des quintaux de froment et de suif !

– Assez, assez ! m’écriai-je. Ne pouvais-tu débiter par là, au lieu de me parler d’étoffes orientales ? Bonté du ciel, des quintaux de suif ! Voilà un pays qui mérite d’attirer les étrangers, et pour peu que les habitants sachent faire autre chose que des chandelles de ce délicieux produit, je... »

XIII

*La Russie. Première impression de voyage.
Shakespeare critiqué par un rat.*

Le précédent chapitre se terminait dans l'original par une scène très touchante, celle de mes adieux à Caramel et à sa jolie fiancée ; mais j'ai cru devoir supprimer ce passage, dont les détails attendrissants auraient causé aux lecteurs une émotion par trop vive. Ils voudront donc bien m'excuser si, dans leur propre intérêt, j'arrive sans transition à l'épisode de mon embarquement.

Le lendemain de la scène navrante que je me dispense de raconter, il y avait eu grand remue-ménage à bord du *Nautilus*. Le soleil brillait d'un vif éclat et dorait la surface de la Tamise, tandis que les canots arrivaient chargés de bagages ou de marchandises. À chaque instant, on voyait

passer un petit steamer qui laissait derrière lui une traînée de vapeur et de fumée ; le bruit des roues se mêlait à celui des rames et aux cris des matelots. Ce vacarme m’effraya un peu ; mais tout était redevenu tranquille lorsque nous songeâmes à monter à bord. Les étoiles scintillaient, la lune contemplait son image vaguement reflétée par l’eau, des lanternes jaunes ou rouges traçaient çà et là des sillons lumineux. Minuit sonnait quand je descendis sur la berge en compagnie de Moustache, qui me servait de guide.

« Le beau navire ! dit-il en s’arrêtant en face d’un steamer dont la coque noire s’élevait bien au-dessus de la surface de l’eau.

– Ah ! il faut que l’homme soit un animal vraiment intelligent pour construire des maisons flottantes de ce calibre ! m’écriai-je... Mais j’y songe, – ajoutai-je d’un ton peu rassuré, – comment ferons-nous pour nous embarquer ? Je n’ai pas envie de me mouiller.

– Je ne tiens pas non plus à prendre un bain, répliqua mon ami, puisque rien ne m’y oblige. Ne

vois-tu pas cette ligne noire qui se détache sur le ciel étoilé ? C'est le câble qui retient le *Nautilus* et qui aboutit au rivage, presque à nos pieds. Nous suivrons ce chemin-là. »

Un rat grimpe sans peine le long d'une corde tendue, et j'avais souvent accompli cet exploit. Cependant, – l'avouerai-je ? – Ce ne fut pas sans trembler un peu que je m'aventurai, sans balancier, sur le pont suspendu où mon compagnon venait de s'engager hardiment. Mais j'aurais rougi de confier mes impressions à Moustache, de sorte que je réprimai le soupir de satisfaction que je me sentais disposé à laisser échapper en arrivant sain et sauf sur le pont.

Oui, c'était un beau navire que le *Nautilus*, et les rats surtout devaient s'y trouver bien logés, à en juger par la quantité de mes semblables que j'y rencontrai. Nous étions certainement trois fois plus nombreux que les matelots. La plupart de mes nouveaux camarades ne figuraient pas là en qualité de simples passagers, mais comme locataires permanents. Beaucoup d'entre eux avaient dédaigné de mettre la patte sur la terre

ferme. Les rats bruns faisaient bande à part et se tenaient à l'avant du navire. Sans cette sage précaution, la paix aurait été troublée durant la traversée par des luttes continuelles. Pour ma part, quoique je n'eusse rien à redouter de ces fanfarons, je regrettai leur présence, qui m'empêchait de fréquenter Moustache autant que je l'aurais voulu.

Je m'installai dans la cabine du capitaine. L'endroit, au point de vue de l'approvisionnement, ne laissait rien à désirer ; mais on y courait plus de dangers qu'ailleurs. Je savais qu'il me faudrait beaucoup de prudence pour éviter d'être surpris. Mon premier soin fut de continuer un tunnel commencé par un de mes prédécesseurs et d'établir un passage qui devait assurer ma retraite en cas d'alerte.

Un de mes nouveaux camarades me dit que les bipèdes se plaignaient en général d'être à l'étroit à l'intérieur du navire. Quant à moi, je me déclarai satisfait de la dimension de ma cabine. Elle contenait deux cadres, un petit hamac et divers autres meubles disposés de façon à ce que

le tangage ou le roulis ne pût les déplacer. L'homme a évidemment plus de besoins et tient plus à ses aises que les rats. Il se donne tant de mal afin de ne manquer de rien, qu'il ne doit guère lui rester de temps pour jouir du bien-être dont il a réussi à s'entourer. Les rats se contentent d'être heureux aujourd'hui, tandis que les hommes s'obstinent à vouloir être heureux demain. Comme les bipèdes sont des animaux raisonnables, je dois supposer que c'est nous qui avons tort.

Pendant que l'inspection de la cabine m'inspirait ces réflexions, le capitaine du *Nautilus* arriva à bord. Après avoir donné des ordres, il descendit avec son fils. Jugez de mon étonnement lorsque je reconnus dans le capitaine l'ami de Bob et dans son fils le blondin du Jardin Zoologique ! Je m'attendais à voir entrer derrière eux les deux petits déguenillés ; mais mon espoir fut déçu.

Peu de temps après, on leva l'ancre, et le *Nautilus* se mit en marche. Je n'avais jamais voyagé qu'à l'aide de mes petites pattes, et le

mouvement du navire me causa une sensation assez désagréable qui, par bonheur, fut de courte durée. Peu à peu, le mouvement devint plus accentué. Le navire plongeait dans l'eau, puis remontait, se penchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. On entendait des craquements et un clapotement continuel. Le fils du capitaine s'était montré très actif et très gai pendant la journée, courant sans cesse d'un endroit à l'autre, examinant tout et interrogeant tout le monde. Vers le soir, il me parut moins animé. Il se plaignit d'un mal de tête et s'étendit sur son hamac. Je crus que mon petit blondin était vraiment malade ; mais le lendemain matin il se leva aussi dispos que la veille.

La première agitation du départ passée, notre existence à bord tomba dans une routine fort monotone. Le fils du capitaine restait souvent seul dans la cabine, occupé à tourner lentement des feuillets pareils à ceux que j'avais vus entre les mains de Bob et dont la réunion forme ce qu'on appelle un livre. Je ne devinai pas pourquoi il se montrait tantôt sérieux, tantôt gai, en regardant des pages qui paraissaient absolument

semblables. Quelquefois il lui arrivait même d'éclater de rire, comme s'il eût écouté une histoire drolatique. Cependant, lorsque le père ou le fils racontaient tout haut ce qu'ils voyaient dans le livre, je comprenais pourquoi ils s'égayaient ou s'attristaient, bien que je ne pusse m'imaginer par quel moyen ces pages muettes se faisaient entendre d'eux.

J'ai flairé bien des volumes, je les ai touchés avec mes moustaches ; mais je n'avais pas eu l'éducation de Bélisaire et de Caramel, et les livres m'ont toujours paru aussi inanimés qu'un morceau de marbre. Il faut que l'homme soit doué d'un talent miraculeux, dont il possède le monopole, pour être parvenu à donner une voix à une feuille de papier.

Il y avait entre autres un gros ouvrage que le patron appelait Shakespeare, et qu'il lisait souvent à son fils. Ce Shakespeare a inventé un tas d'histoires où il fait si bien causer les gens, qu'on se figure qu'ils sont encore vivants, et il y a plus de deux cents ans qu'il est mort ! Par quel merveilleux procédé ses récits, conservés sur des

feuilles de papier, lui ont-ils survécu pendant deux siècles ? Comment peut-il faire rire ou pleurer les autres quand il a cessé lui-même de pleurer ou de rire ?

« Aujourd’hui, disait le capitaine à son fils, il faudrait réunir près de quatre mille volumes si l’on voulait former une bibliothèque des différentes éditions des ouvrages de Shakespeare et des livres qui s’y rapportent. – Et pourtant nous savons bien peu de chose sur l’auteur de tant de chefs-d’œuvre ! »

En effet, les bipèdes sont si mal renseignés à cet égard, que j’ai entendu un matelot dire à un de ses camarades : « C’est un monsieur – *Finis* – qui a écrit les pièces de Shakespeare. – Je viens de voir son nom au bout du volume ! »

J’avais déjà ramassé quelques mots de latin en assistant aux leçons que le capitaine donnait à son fils, et j’ai bien ri de cette bévue. Je tenais d’un de mes compagnons, qui avait longtemps habité une salle de spectacle, que William Shakespeare est le premier des auteurs dramatiques, le plus grand de ces magiciens qui exercent une si

curieuse influence posthume sur leurs semblables, et qu'il a fait oublier leurs maux à plus de malades que tous les médecins du monde n'en guériront. J'avoue néanmoins que la lecture de ses œuvres ne m'intéressait pas autant qu'elle intéressait le blondin et son père. Peut-être aurais-je cessé d'écouter si je n'avais, dès la première lecture, saisi une allusion à notre famille.

Dans une pièce intitulée la Tempête, un nommé Prospéro raconte à sa fille Miranda comment un traître l'avait livré à la merci des flots « sur un canot sans cordages, sans voile, sans mât, que les rats eux-mêmes avaient abandonné. »

« Quoi ! pensai-je ; il est question de nous dans ces merveilleux livres ? Le grand écrivain s'intéressait aux rats au point d'annoncer que quelques-uns d'entre nous ont échappé à un sinistre ? Pourquoi n'a-t-il pas profité de l'occasion pour faire ressortir la supériorité de notre instinct, qui nous sert à prévoir un danger que la raison humaine elle-même est incapable de deviner ? »

En dépit de cette lacune, l'allusion excita mon attention, et je ne manquai pas une lecture. Je n'eus pas à me repentir de mon assiduité ; car j'entendis lire plusieurs autres passages où il s'agissait encore de nous et que je citerai dans l'ordre où ils me reviennent à la mémoire.

Dans *Mesure pour Mesure*, Shakespeare fait dire à un de ses personnages : – « Comme les rats goulus dévorent le poison qui doit les tuer, l'homme poursuit le mal dont il est altéré, et lorsque nous buvons, nous mourons. »

Ici je me permettrai encore une légère critique. L'auteur aurait dû se souvenir que si un rat avale du poison, c'est qu'il croit avaler quelque chose de bon, tandis que l'homme qui se gorge des liqueurs, dont Bélisaire nous avait parlé, sait à quoi il s'expose.

À en juger par les paroles qu'il prête à l'espiègle Rosalinde dans *Comme il vous plaira*, Shakespeare paraît avoir été fort superstitieux : – « En vérité, on n'a jamais composé autant de vers en mon honneur depuis l'époque de Pythagore, quand j'étais un rat irlandais, et il y a si

longtemps de cela que je ne m'en souviens plus. »

Beaucoup de bipèdes, je le sais, se conduisent de façon à faire supposer qu'ils ont hérité de l'âme d'une bête ; mais il y a des siècles que les rats ne croient plus à la doctrine de Pythagore, c'est-à-dire à la transmigration des âmes, et il est regrettable de voir un homme de génie accepter un pareil préjugé.

Le passage suivant, tiré du *Marchand de Venise*, ne me choque pas moins : – « Quoi donc ! Si un rat infeste ma maison et qu'il me plaise de donner dix mille ducats pour m'en débarrasser, ne suis-je pas dans mon droit ? » Je me borne à constater que c'est Shylock qui s'exprime de la sorte. Or, Shylock est un avare, et jamais un avare ne consentirait à dépenser dix mille ducats pour faire disparaître un rat. Il aurait d'autant plus tort d'offrir une somme si forte, qu'en général les marchands de « mort aux rats » travaillent dans les prix doux et trompent leurs clients. Voici le procédé d'un vieillard à barbe blanche de ma connaissance, procédé que je

recommande à tous ses collègues. Il s'engage « à purger (*le mot n'est guère poli, mais qu'attendre de ces gens-là ?*) le local de notre présence à tant par tête. » Le traité conclu, il exhibe une collection de boulettes et descend seul dans le sous-sol, où nous logeons de préférence. Là il répand ses boulettes au hasard et dispose artistement une douzaine de cadavres de rats, qu'il tenait cachés dans ses poches, puis remonte et recommande à ses clients de se tenir en haut, afin de ne pas nous effaroucher. Le lendemain il revient, engage ses pratiques à descendre avec lui, leur montre les prétendues victimes, reçoit le prix convenu, ramasse ses cadavres, toujours les mêmes, car ils sont empaillés, et va les déposer ailleurs. Le métier, ainsi exercé, est assez lucratif. Les boulettes inoffensives ne coûtent pas cher, et elles contribuent à nous engraisser, de sorte que les intéressés, surpris du nombre des morts et s'apercevant que nous continuons à causer des dégâts, s'empressent de rappeler le digne vieillard.

Il est probable que du temps de Shakespeare on exerçait ce métier d'une façon plus sérieuse,

car il ne paraît pas tenir en estime ceux qui la professent, à en juger par l'exclamation qu'il prête à Mercutio, dans *Roméo et Juliette*. Ce personnage, au moment où il provoque Tybalt, s'écrie : « Tybalt, tueur de rats, avances-tu ? » Il est vrai que le même Mercutio, blessé par son adversaire, ajoute : « Morbleu, un chien, un rat, une souris, un chat, égratigner un homme à mort ! » Ici l'injure retombe, non sur le tueur de rats, mais sur les rats eux-mêmes. Il y a là une contradiction évidente qu'il m'a semblé important de relever, aucun commentateur ne l'ayant signalée.

En écoutant la lecture de *Coriolan*, j'ai reconnu que Moustache avait raison d'affirmer, contrairement à l'opinion reçue, que nous avons en effet rempli un rôle dans l'histoire ancienne. En effet, dans cette pièce, le fameux Menenius ne dit-il pas : « Rome et ses rats sont sur le point de se livrer bataille. » Certains critiques se figurent que dans ce passage le mot *rat* n'est qu'une figure de rhétorique et que Shakespeare a voulu désigner la plèbe affamée ; mais je leur donne tort, car dans la même scène *Coriolan* prononce

les paroles suivantes : « Les Volsques ont beaucoup de blé. Emmenez ces rats qui grignoteront le contenu de leurs greniers. » Un écrivain qui a toujours soin d'employer le mot propre ne se serait jamais servi du verbe *grignoter* en parlant des hommes. Il me semble donc prouvé que nous avons fait la guerre aux Romains et que Coriolan, en profond politique, proposait un moyen ingénieux pour se débarrasser de nous sans coup férir.

Bien que l'on ait beaucoup loué le *Roi Lear*, et que Shakespeare nous ait mentionné quatre fois dans le cours de la pièce, ce drame ne m'a guère plu. Je ne trouve rien à blâmer dans le premier acte, où l'auteur compare un homme habile à « des rats qui coupent avec leurs dents une corde dont les nœuds sont trop serrés pour que l'on puisse les défaire. » Mais, au troisième acte, un nommé Edgar se vante à deux reprises d'avoir mangé des rats, et cela avec un cynisme que la folie de ce malheureux ne saurait justifier. Et puis, au cinquième acte, le vieux roi, qui a également perdu la raison, débite cette tirade : – « Et ils ont pendu mon pauvre bouffon ! Non, il

ne vit plus ! Pourquoi un rat conserve-t-il son souffle, quand tu ne respires plus ? »

Ah çà, je crois que le souffle d'un rat vaut bien, pour lui du moins, celui d'un bouffon ; mais à voir la manière dont nous sommes traités dans trois autres pièces de Shakespeare, on dirait qu'il n'est pas de cet avis. Dans *Hamlet*, on voit ce prince, après avoir tué Polonius, s'excuser en déclarant qu'il pensait n'avoir eu affaire qu'à un rat ! Dans les *Joyeuses Commères de Windsor*, le gros fanfaron Falstaff, s'écrie : « J'ai vu le temps où mon épée aurait fait sauter comme des rats quatre grands gaillards ! » Enfin, pour combler la mesure, dans *Cymbeline*, une empoisonneuse dit de sa victime : « Je l'ai traitée comme je traiterais un rat ! »

Décidément, Shakespeare est une réputation surfaite. J'aurais dû avertir les lecteurs qui ne savent pas l'anglais qu'ils pouvaient passer ce chapitre. Maintenant qu'ils l'ont lu, je n'ai plus qu'à m'excuser de mon oubli.

Mais aussi quelle idée a pris aux hommes de se faire dans chaque contrée une langue

particulière ? Avaient-ils donc peur qu'il ne leur fût trop facile de s'entendre ? À les voir si divisés, même entre compatriotes, il me semble que le danger, pour eux surtout, n'était pas là.

XIV

Trois mots terribles.

C'était ordinairement la nuit que je voyais Moustache. Il eût été dangereux pour nous de nous promener au grand jour, car l'homme, dès qu'il aperçoit un rat, commence par l'immoler sans autre forme de procès, quitte à se demander ensuite quel crime le pauvre animal a commis. Nous arpentions donc à la belle étoile le pont du navire, tandis que tous les bipèdes du bord, sauf quelques matelots occupés à la manœuvre, se livraient aux douceurs du sommeil. Un soir, Moustache me parut moins gai que d'habitude, et j'allais l'interroger sur la cause de sa taciturnité, lorsqu'il me demanda brusquement :

« Tu te plais toujours dans ta cambuse, toi ?

– Toujours, répliquai-je. D'une part je m'y instruis et de l'autre on n'y fait pas attention à

moi. Je n'en demande pas davantage.

– Pour ma part, dit Moustache, je donnerais beaucoup pour être au terme de notre voyage, et je regrette de t'avoir engagé à m'accompagner.

– Pourquoi cela ? Nous sommes assez bien nourris, j'espère.

– Les matelots aussi sont bien nourris, continua Moustache d'une voix grave ; ils songent pourtant à ajouter un autre plat à leur menu.

– Tant mieux ! Tu sais que je suis gastronome, et je tremperai volontiers mes moustaches dans ce nouveau plat.

– Oui, mais ils ne se contenteront pas de tes moustaches, répliqua mon ami avec un rire forcé.

– Qu'entends-tu par là ? m'écriai-je.

– L'autre jour, plusieurs marins sont descendus dans la cale au moment où je m'apprêtais à remonter. Naturellement, je suis resté à l'écart, et n'ayant rien de mieux à faire, j'ai écouté. Or, dans le cours de leur conversation, ils ont prononcé trois mots qui, je

l'avoue, m'ont donné la chair de poule.

– Quels mots ? demandai-je avec un frisson ; car si un héros tel que Moustache avait éprouvé quelque chose qui ressemblait à de la frayeur, je pouvais bien trembler dans ma peau. »

Moustache baissa un moment la tête et murmura :

« PÂTÉ DE RATS ! »

Je tressaillis comme si j'avais vu une légion de chats prêts à se précipiter sur nous du haut des hunes.

« Ah ! m'écriai-je, ils auront lu Shakespeare. Je t'ai raconté que...

– Laisse-moi tranquille avec Shakespeare ! interrompit mon compagnon, est-ce que les Chinois le connaissent, ton Shakespeare ? Ne te rappelles-tu pas que Bélisaire nous a dit pourquoi il a jugé à propos de quitter le Céleste Empire ? Il craignait de figurer un jour sur la table d'un gros mandarin ! Tu ne dois pas ignorer non plus que les insulaires de l'archipel Viti, qui n'ont jamais ouvert un livre, font de nous le plus grand cas au

point de vue culinaire ; ils nous tiennent en si haute estime que « bon comme un rat » est devenu chez eux une locution proverbiale. Et enfin, est-ce que dernièrement, quand ils ont soutenu avec tant de persévérance un si long siège, les Parisiens eux-mêmes n'avaient pas fini par déclarer que le salami de rat, quand il était bien préparé, pouvait être une nourriture très agréable ?

– Je n'aime pas les compliments de ce genre ! m'écriai-je en me mettant à trembler pour tout de bon.

– Voyons, Dent-d'Acier, un peu de courage, me dit Moustache avec sa vivacité habituelle. Montre que, par ton moral du moins, tu es supérieur aux rats vulgaires. Il n'y a rien de si bête que de s'effrayer d'un malheur qui n'arrivera peut-être jamais. S'il est désagréable de se voir enterré dans un pâté, ce serait certes une calamité bien plus grande que de redouter sans cesse un pareil sort. Il ne dépend pas de nous d'éviter le premier de ces malheurs ; mais un effort de notre volonté nous permettra d'échapper

au second. J'ai pour principe de ne jamais me tourmenter d'avance. »

C'est là, je crois, un excellent précepte, bien qu'il ne soit pas toujours facile à mettre en pratique. Lorsque j'ai vu de jeunes représentants de ceux qui s'intitulent fièrement « rois de la création » trembler et même pleurer à l'idée d'un mal possible, j'ai songé à Moustache et aux pâtés de rats, et je me suis dit que les hommes n'ont certes pas tous la philosophie de mon ami.

Pour moi, j'avais peur d'être pris par les matelots, et je m'aventurai plus rarement hors de la cabine où je me tenais à proximité de mon trou, prêt à opérer ma retraite dans le cas où les yeux bleus du blondin viendraient à tomber sur moi. Par bonheur, les livres, les fameux livres, l'occupaient d'une façon qui contribuait beaucoup à me rassurer.

« Papa, dit-il un jour, j'aime bien à voyager, mais je n'aime pas les Russes, et j'aurais préféré aller ailleurs qu'à Saint-Pétersbourg.

– Pourquoi donc n'aimerais-tu pas les Russes ? demanda le capitaine.

– Parce qu'ils ont tué beaucoup de soldats anglais et aussi des Français, nos alliés, pendant la campagne de Crimée.

– Il me semble qu'en obéissant aux dures nécessités de la guerre, d'une guerre que nous leur avons déclarée, après tout, ils défendaient leur patrie, ils n'ont fait que remplir leur devoir.

– Oui, mais ils se sont montrés souvent cruels.

– Hélas ! mon enfant, répondit le capitaine, la cruauté semble inhérente à toutes les guerres. Il serait injuste de rendre une nation entière responsable des actes de certains individus. Un des plus beaux traits de générosité que je connaisse a été accompli par une dame russe. Le fait est authentique et il te prouvera que tu as tort d'accuser tout un peuple de cruauté.

« Durant la terrible retraite de Russie, où Napoléon 1^{er} fut vaincu par le froid plutôt que par l'ennemi, beaucoup de Français se couchèrent sur la neige pour ne plus se relever. Tout était neige et glace ; un vent froid endolorissait la figure, les mains et les pieds. L'armée française, épuisée de fatigue et presque nue, se traînait péniblement au

milieu d'un désert sous un ciel redoutable. Les vivres manquaient ; on était réduit à manger du seigle bouilli sans aucun assaisonnement, et les soldats affamés se trouvaient entourés par les Cosaques, qui se ruaient sur les traînards, qu'ils dépouillaient après les avoir tués à coups de lance. Pendant cette fatale campagne, deux officiers français, incapables de continuer leur route, se virent séparés de leurs compagnons et demandèrent asile à une dame qu'ils rencontrèrent non loin de sa demeure.

« Vous pouvez nous sauver, lui dirent-ils. Si vous « nous refusez l'hospitalité, nous périrons de faim, à moins que le fer d'un Cosaque n'abrège nos souffrances. »

« La dame était une comtesse russe, qui pleurait son mari, mort au début de l'invasion, et que la marche dévastatrice de l'armée de Napoléon avait presque ruinée, mais elle avait un cœur de femme, et d'ailleurs ces malheureux étaient hors d'état de nuire à son pays. Elle n'osa pas recevoir les officiers sous son toit ; car elle craignait de se voir dénoncer par ses gens et

d'attirer sur sa famille la colère des paysans. Elle les cacha donc dans un bois situé à quelque distance de sa maison, et chaque nuit, en dépit de l'intensité du froid, au risque d'être découverte, au risque d'être dévorée par les loups, elle allait porter des vivres aux deux Français qui avaient imploré son aide. Il eût été beau d'affronter de pareils dangers pour sauver un ami ; mais ce fut pour sauver même des ennemis que la comtesse exposa sa vie.

– Et elle réussit à les sauver ? demanda le blondin.

– Oui ; grâce à l'argent qu'elle prodigua, elle parvint à faire passer la frontière aux deux officiers, et elle reçut plus tard une lettre où ses anciens hôtes reconnaissants lui annonçaient qu'ils étaient arrivés sains et saufs à Paris.

– Ah ! voilà une ennemie généreuse ! s'écria Georges. C'est égal, papa, j'ai lu que les gens du peuple, en Russie, sont très ignorants et très méchants.

– Très ignorants, je le crains, mais leur gouvernement est en progrès. Il fait de grands

efforts pour répandre l'éducation. Ce n'est pas l'œuvre d'un jour que de faire succéder la lumière aux ténèbres. Les classes pauvres ont donc encore les défauts qu'entraîne le manque d'instruction. Elles ont cela de commun, hélas ! avec les trois quarts des populations pauvres de tous les pays. On ne fait que commencer encore à comprendre les dangers de l'ignorance ; car, et c'est à ne pas croire, l'ignorance a eu pendant longtemps ses partisans, ses défenseurs. Elle en a encore.

– Est-ce bien possible, père ! s'écria Georges.

– Oui, mon enfant. Les égoïstes ont essayé de faire de l'éducation un monopole, prétendant qu'un peuple abruti par l'ignorance est d'un gouvernement plus facile. Mais l'expérience a prouvé que ce misérable calcul n'est rien moins que vrai, et sur tous les points du monde un grand et généreux effort semble sur le point de se faire en faveur de l'éducation des pauvres gens. Pour en revenir aux Russes, ils sont peut-être plus en retard que d'autres ; mais les progrès rapides qu'ils ont accomplis sur d'autres points, ils les

accompliront aussi sur celui-là s'ils persévèrent. C'est une race vigoureuse, intelligente et souple. Les Russes, loin d'être méchants, semblent au contraire doués d'un bon naturel, car, même lorsqu'ils ont commis des excès de boisson, – ce qui leur arrive trop souvent, – ils font rarement preuve de cette férocité que l'ivresse inspire chez nous aux Anglais.

– Ne sont-ils pas voleurs ?

– Certains voyageurs, – les voyageurs ne sont pas toujours très équitables dans leurs jugements précipités, quelques voyageurs, dis-je, leur ont fait une mauvaise réputation à cet égard ; mais encore une fois il est injuste de porter contre tout un peuple une accusation si générale. Puisque tu aimes les anecdotes, je vais t'en raconter une autre qui tend, comme la première, à réhabiliter les Russes. Cette fois, il s'agit d'un iezdavoy.

– Un iezdavoy ? Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda Georges.

– Un iezdavoy est tout simplement un commissionnaire. Or une dame française, établie à Moscou, avait chargé un de ces messagers de

porter une somme de six cents roubles à une parente qui habitait les faubourgs de la ville. Le lendemain, le messenger revint, baisa la main de la dame, selon la mode du pays, et lui dit : « Pardonnez-moi ! J'ai perdu votre argent. Ne m'interrogez pas, car je ne puis rien vous apprendre de plus, mais punissez-moi comme bon vous semblera. »

« Le malheureux s'attendait à être fouetté, ou pour le moins chassé de la place qu'il occupait. La dame cependant n'usa pas de rigueur et s'abstint de porter plainte. Elle regarda son argent comme perdu et finit par oublier le coupable. Six ans s'étaient écoulés, lorsqu'un beau matin, l'iezdavoy se présenta devant elle, le visage rayonnant, et s'empressa d'étaler sur une table six cents roubles qu'il lui rapportait pour remplacer l'argent perdu. Depuis six ans, ce brave homme s'imposait de nombreuses privations, économisant tout ce qu'il gagnait. Il lui aurait fallu encore plus de temps pour compléter la somme si sa femme n'eût sacrifié sa dot et obligé son mari à vendre les quelques bijoux qu'elle possédait.

– Bravo ! s'écria le blondin. Je vois bien qu'il y a des honnêtes gens chez les Russes. Par exemple, la dame française n'aurait pas dû reprendre l'argent.

– Aucune prière de sa part ne put décider le pauvre iezdavoy à garder les six cents roubles qu'il avait eu tant de peine à amasser ; mais elle plaça l'argent à la caisse d'épargne au nom des enfants du brave homme.

– À la bonne heure ! C'est justement ce qu'il y avait de mieux à faire », dit Georges.

Décidément ce n'est pas gai, une traversée, je m'en aperçois à la monotonie de mon journal. Heureusement nous voici au terme.

XV

Impressions de voyage. – Cronstadt !

« Cronstadt ! Cronstadt ! »

Tel fut le cri qui retentit à bord du *Nautilus* un soir que le soleil allait disparaître et que son disque rouge semblait reposer sur les flots paisibles, tandis qu'à l'est les batteries du Fort se dessinaient en noir sur le ciel encore baigné de lumière. Comme je me trouvais seul dans la cabine, – tous les bipèdes venaient de monter sur le pont, – je pus contempler ce spectacle à travers le sabord.

C'était une scène des plus animées. Je n'avais jamais vu, même sur la Tamise, une si grande variété d'embarcations. Il y avait des vapeurs et des navires à voiles, des schooners, des corvettes, des yachts, des frégates, des galiotes, des polacres, des galvettes, des cutters, des sloops,

des brigantins, des caravelles, des goélettes et jusqu'à des gondoles. J'admirai le merveilleux va-et-vient de ces bâtiments grands et petits, marchant à l'aide d'une roue, d'un aviron ou d'une voile gonflée par le vent. Après avoir jeté un coup d'œil sur les formidables batteries qui défendent la citadelle que l'on a nommée « la porte d'eau de Saint-Pétersbourg », je profitai de l'obscurité naissante pour aller rejoindre Moustache dans la cale.

Je le trouvai en compagnie d'un rat que je voyais pour la première fois, mais dont les manières distinguées me prévinrent immédiatement en sa faveur.

« Permits-moi de te présenter mon ami Gorémyka, me dit Moustache. Il m'annonce que nous ne tarderons pas à gagner la capitale de la Russie.

– Merci de cette bonne nouvelle, monsieur, dis-je en saluant l'étranger. S'il y avait moyen de mettre patte à terre, je m'arrêteraï volontiers avant même d'arriver à Saint-Pétersbourg. »

Je parlais en toute sincérité, car je n'avais pas

oublié les fameux pâtés.

« Je comprends, petit frère, répliqua l'étranger, vous voudriez visiter l'île des Rats !

– L'île des Rats ? répétais-je.

– Mais oui. Cette île hérissée de canons, située en face de Cronstadt et qui donne presque à la baie l'apparence d'un lac, s'appelait autrefois Ratusare ou l'île des Rats.

– Ce n'est pas la seule île que les rats possèdent, dit Moustache. Il y a sur le Rhin un îlot fort célèbre appelé *mausethurm*, et nous autres Anglais, nous avons notre île des Rats sur les côtes du côté de Devonshire.

– Et elle a sans doute conservé son ancien nom ? poursuivit notre nouvelle connaissance avec un gracieux salut. La nôtre, par malheur, fut rebaptisée lorsque Pierre le Grand en chassa les Suédois, en 1703. Les vaincus ne laissèrent derrière eux qu'un chaudron. À défaut d'autre trophée, les Russes hissèrent cet ustensile de ménage sur une perche, et à dater de cette époque notre île s'appelle « île du Chaudron. »

– Seigneur rat, lui dis-je, – car je ne voulais pas risquer d’estropier son nom, – il est fort heureux pour nous d’avoir rencontré, au moment de débarquer sur une terre étrangère, un compagnon si obligeant et si instruit. »

Il s’inclina et déclara que, de son côté, il se félicitait d’avoir fait notre connaissance. Il daigna même ajouter que ce serait un honneur pour lui de nous recevoir dans l’hôtel qu’il occupait à Saint-Pétersbourg et de nous montrer tout ce qui pouvait intéresser un observateur dans la capitale de la Moscovie. Bref, il se confondit tellement en politesses, que sa courtoisie nous embarrassa, habitués que nous étions aux façons un peu froides de nos compatriotes. Du reste, il ne faisait que suivre en cela les usages de son pays, où le plus pauvre paysan est d’une politesse écrasante.

Gorémyka ayant promis de nous servir de guide, nous nous tînmes cois pendant que les passagers descendaient sur le beau quai de Saint-Pétersbourg. Tant que le bruit des pas résonna sur le pont, où régnait un mouvement inusité, pas un rat ne s’avisa de quitter son trou. Hélas ! Malgré

nos précautions, beaucoup d'entre nous manquèrent à l'appel à l'heure du débarquement ! C'est un moment redoutable. Tel objet est déplacé subitement, qui, aussi longtemps qu'avait duré la traversée, avait paru un sûr asile. En disparaissant il met à découvert des nichées de malheureux bientôt en butte à des poursuites acharnées. Plus de cent des nôtres trouvèrent la mort dans des surprises de ce genre. C'était le cas de ne pas avoir ses pattes dans des coquilles de noix. Ma pensée se reporta en ce moment sur Caramel, et je bénis le ciel de l'avoir laissé en terre ferme. Son peu d'agilité l'eût exposé dans cette bagarre plus que tout autre. Certes, il est bon de s'instruire en visitant divers points du globe ; mais les rongeurs achètent trop cher l'instruction, quand ils sont obligés de voyager à bord d'une de ces demeures flottantes d'où il leur est impossible de s'échapper durant la traversée, quel que soit le danger qui les menace, et d'où il leur est si difficile de déménager quand on arrive au port.

La nuit venue, nous transformâmes une seconde fois en pont suspendu un des câbles qui

retenaient le Nautilus au rivage, et ce fut avec une joie indicible que je foulai de nouveau le plancher des rats.

Gorémyka, suivi de près de Moustache, nous montra le chemin. Ils marchaient si vite que je faillis à plusieurs reprises les perdre de vue, tant j'étais tenté de m'arrêter en route pour contempler les merveilles qui m'entouraient. Cependant Gorémyka nous fit admirer en passant le monument de Pierre I^{er}, œuvre d'un Français nommé Falconnet, mais dont l'idée appartient à l'impératrice Catherine II. Il est, quoi qu'on en ait dit, d'un fort bel effet. Le czar y est représenté à cheval, gravissant au galop un énorme rocher. C'est un emblème des difficultés de la tâche conçue et accomplie par lui d'improviser la civilisation en Russie. De là nous continuâmes notre route à travers les rues. La belle ville vraiment que Saint-Pétersbourg, surtout lorsqu'on peut l'admirer à la clarté de la lune ! Quiconque les a traversées une seule fois, n'oubliera de longtemps ces rues bordées de palais, avec leurs jolis toits verts, leurs coupoles d'un bleu de ciel semé d'étoiles, leurs clochers

dorés, leurs colonnes, leurs statues, leurs obélisques. Il y a aussi de fort beaux jardins, bien que pendant la mauvaise saison, il n'y ait sur les arbres que des glaçons ou du givre en guise de feuilles. À part cela, on ne trouvera dans aucune promenade rien de plus charmant que le rond-point de la Source au palais Impérial, et la grande allée du jardin d'Été. Si j'osais me permettre une critique, je dirais que tout cela a l'air trop neuf, – du moins telle est l'humble opinion d'un rat inexpérimenté. Des monuments qui semblent nés d'hier n'ont jamais ce caractère imposant que les années donnent à nos antiques cathédrales ainsi qu'à nos grands parcs d'Angleterre.

« Croiriez-vous, me dit Gorémyka, que la plus grande partie de notre splendide cité est bâtie sur pilotis ? Les fondements seuls de cette superbe église que vous venez de voir ont coûté un million de roubles. Ici les habitants livrent à l'eau un combat perpétuel. À voir les beaux bâtiments qui nous environnent, on pourrait dire que la victoire reste à l'homme. Afin de réunir une multitude d'îles, il a jeté sur la rivière de nombreux ponts – ponts de pierre, ponts

suspendus, ponts de bateaux que l'on démonte à volonté – et il a construit de solides édifices sur un marais mouvant. Mais l'eau n'est pas vaincue ! J'ai vu des maisons s'écrouler parce que les fondements avaient cédé ; j'ai vu un palais séparé des marches qui menaient à la porte d'entrée. Et au printemps, lors de la fonte des neiges qui se sont accumulées pendant des mois entiers, les chevaux ont de la peine à patauger à travers la rivière de boue dont les rues sont inondées...

– Mais les inondations ne sont pas à craindre, j'aime à le croire ? » demanda Moustache.

Mon ami, rat pratique par excellence, ne formulait pas là une question oiseuse. Il savait ce que c'est que de vivre dans une cave et ne tenait nullement à être noyé par une subite invasion des eaux.

« Ah ! petit frère, répliqua Gorémyka, aujourd'hui encore on raconte de terribles choses à propos de l'inondation qui désola notre ville en 1824. Poussées par un vent impétueux, les eaux s'élevèrent rapidement à une hauteur inusitée,

couvrant les rues, mettant les voitures à flot, transformant les charrettes en bateaux et soulevant même quelques maisons de bois, qui se mirent à naviguer comme des vaisseaux de guerre. Il y eut beaucoup de chevaux noyés. Les arbres des places publiques étaient couverts de gens qui s'y cramponnaient, aussi serrés qu'un essaim d'abeilles. On dit que des milliers de créatures humaines trouvèrent la mort durant cette courte inondation, qui coûta plus de cent millions de roubles à la ville. Quant aux rats, il en périt un si grand nombre qu'aucun historien n'a eu la patience de les compter ; seulement, la tradition déclare que, cette année-là, les pauvres chats russes se distinguèrent par leur maigreur.

– Ce ne sont pas les chats que je plains ! dit Moustache.

– Allons, m'écriai-je, Saint-Pétersbourg est une cité superbe ; mais jusqu'ici je préfère les rives de la Tamise et les rues enfumées de mon vieux Londres !

– Il ne faut dire ce qu'on préfère, reprit Gorémyka, que lorsqu'on connaît bien les objets

que l'on compare. Ainsi, moi qui vous parle, et quoique je me tienne pour un bon Russe très attaché à son pays, après avoir habité Saint-Pétersbourg, Moscou, Constantinople, Vienne, Berlin, Dresde, Londres et Paris, je crois, tout bien considéré, que c'est encore à Paris, à son climat et aux mœurs de ses habitants que je donnerais la préférence. On a beau dire, Paris est la reine des villes, et les Parisiens, quand ils se mêlent d'être gentils, n'ont pas leurs pareils.

– Vous pouvez avoir raison, dit Moustache, mais il n'y a que la vieille Angleterre pour les Anglais.

– Ils voyagent cependant beaucoup, dit en souriant Gorémyka, et la quittent bien volontiers, leur vieille Angleterre. S'ils se trouvaient si bien chez eux, s'expatrieraient-ils si souvent, tandis que les Français, eh bien, les Français ne peuvent vivre que chez eux.

– L'Anglais, dit Moustache, aime à s'instruire ; c'est le désir de s'instruire qui le rend voyageur.

– Quand ce n'est pas tout simplement le

spleen – autrement dit l'ennui, répliqua Gorémyka toujours souriant.

– Les Allemands voyagent autant que les Anglais, reprit Moustache. Où n'en voit-on pas ? Ces forts buveurs de bière connaîtraient-ils, selon vous, les délicatesses de notre spleen, que vous appelez à tort notre ennui ?

– Pour les Allemands, reprit Gorémyka, c'est une toute autre affaire ; ce qui les chasse de chez eux ce n'est pas l'ennui, c'est la faim. Aussi ne peut-on pas dire qu'ils voyagent : ils émigrent, c'est bien différent. Quand ils quittent leurs pauvres villages par centaines, c'est avec l'espoir de n'y jamais revenir et de trouver enfin ailleurs à manger tout leur content. Si l'émigration allemande continue, la terre dans cent ans sera tudesque. Déjà, dit-on, l'Amérique regorge de Teutons. Qu'elle y prenne garde ! Le jour où d'anglaise elle sera devenue allemande, elle aura perdu cent pour cent des qualités qui ont fait sa gloire et sa force. C'est un sang égoïste que ce sang allemand qui se répand dans l'univers entier. Ces êtres au pied pesant, n'importe où ils sont,

n'ont jamais souci que d'eux-mêmes. J'ai entendu dire qu'au fond de tout Allemand il y a un juif qui se cache. Je ne serais pas étonné que cela fût vrai. Encore est-il que les juifs ont leur excuse d'être ce qu'ils sont. Ce n'est pas à ceux qui les ont si longtemps persécutés à leur jeter la pierre. Mais laissez faire les Allemands et vous m'en direz des nouvelles. Il n'est que temps pour les Anglais comme pour nous-mêmes d'y prendre garde. Il n'y a qu'une chose qui me console : ils se sont mis à dos la France à tout jamais ; tôt ou tard il leur en cuira.

Les Russes sont fort expansifs et la discussion aurait pu s'éterniser ; Moustache eut le bon goût d'y mettre fin en ne répondant pas à notre hôte.

Chacun tient pour son pays, rien de plus juste ; je ne suis pas de ces prétendus philosophes qui soutiennent que la patrie est partout où l'on trouve ses aises. Je veux au contraire qu'on aime sa patrie par dessus tout, comme on aime sa famille, sa maison. Qu'est-ce que la patrie, en effet, sinon la grande famille dont chaque peuple se compose ? Sous prétexte de se dégager des

préjugés surannés, il faut se garder de renoncer aux sentiments les plus naturels et par conséquent les plus nécessaires à la vie des Sociétés.

XVI

Une cuisine russe. – À travers Saint-Pétersbourg.

Toujours guidés par Gorémyka, qui éprouvait comme nous le besoin de se restaurer, nous pénétrâmes dans une maison russe ; – je devrais dire dans un palais, car si jamais demeure a mérité ce nom, c'est l'hôtel où notre ami avait élu domicile. Nous nous installâmes modestement dans la cuisine, endroit chaud et confortable, où nous pûmes observer à loisir les mœurs domestiques du peuple moscovite.

« Il me semble, mon cher Gorémyka, dit Moustache, le lendemain de notre arrivée, qu'il y a tout un régiment de serviteurs dans cette demeure hospitalière. J'ai habité chez plus d'un grand seigneur anglais, mais chez aucun d'eux je n'ai vu tant de domestiques. Quel est donc cet individu en caftan bleu, dont la manche droite est

retenue par trois boutons d'argent et qui porte en guise de ceinture une écharpe de soie ? Sa barbe bien fournie paraît vouloir rivaliser avec la fourrure dont son bonnet est garni.

– C'est notre cocher tartare, répliqua Gorémyka. Un fier homme, qui n'a pas son pareil pour conduire un équipage à travers les rues encombrées de la cité ! Ces gentils gamins assis à côté de lui sont nos postillons. Il faut qu'ils soient très jeunes et très petits pour plaire à un gentilhomme russe. Tant pis pour eux, pauvres enfants, car à cet âge ils ne sont guère capables d'endurer le froid pendant nos rudes nuits d'hiver, et s'ils s'endorment sur leurs chevaux, ils n'ont que peu de chance de se réveiller.

– Et leurs maîtres sont assez égoïstes pour les exposer à de telles souffrances et à de tels dangers ? m'écriai-je.

– Mon aimable petit frère, répliqua Gorémyka, vous avez déjà assez vécu et vous êtes trop clairvoyant pour ne pas avoir remarqué que l'égoïsme, qui n'est autre chose que l'oubli des autres, est un vice inhérent à la nature humaine.

Un jeune noble va au bal : – faut-il qu’il quitte ce brillant salon et la société de sa promise parce que son cocher barbu est en train de geler dans la rue ? Une belle dame pleure au théâtre sur les malheurs d’un héros imaginaire : – voudriez-vous qu’elle séchât brusquement ses larmes et rentrât avant la fin du spectacle parce que des glaçons pendent aux cheveux de son jeune postillon, dont la tête se penche de plus en plus à mesure qu’un sommeil fatal le gagne ? Bah ! la nature humaine s’y oppose ; – tous les bipèdes sont des égoïstes. »

Il y a des exceptions à cette règle, pensai-je, car je me rappelais les histoires que j’avais entendues lors mon séjour dans la cabine du *Nautilus*, et je me souvins de la façon dont le capitaine avait agi à l’égard des petits déguenillés. Cependant, je crus que la politesse me défendait de contredire l’assertion pessimiste de Gorémyka. Les Russes, les écrivains russes surtout, comme ceux de tous les peuples qui sont à une époque de transition, font volontiers étalage de maximes excentriques ; mais leurs actes valent mieux que leurs paroles.

« J'ai essayé, dit Moustache, de compter les domestiques de cet hôtel ; mais à peine me suis-je flatté d'avoir achevé ma tâche, que je vois arriver un nouveau serviteur dont le costume et le langage diffèrent de ceux de ses camarades.

– En effet, répliqua Gorémyka, le calcul est d'autant plus difficile que beaucoup de gens attachés à la famille ne se montrent jamais dans nos parages. Moi-même, bien que j'aie passé plusieurs mois ici avant ma visite à Londres, je renonce à en faire le dénombrement. Cela n'en finit pas ! Il y a, pour polir l'esprit des enfants, le précepteur allemand, docteur en philosophie de l'université de Brouderdorffsheimhausen et la gouvernante parisienne, qui a un accent marseillais des plus accentués ; puis nous avons le médecin chargé de veiller sur la santé du corps, l'administrateur général, le secrétaire, le dworezki ou intendant, les valets, de chambre du prince et de la princesse, l'intendant des enfants, le maître d'hôtel, l'ordonnateur de la table, le gardien de l'argenterie, les lingères, le chef des écuries, le cocher et les postillons du prince, le cocher et les postillons de la princesse

– Quoi ! interrompit Moustache, vos équipages sont-ils si petits qu'ils ne puissent contenir deux personnes, ou bien les querelles sont-elles si fréquentes dans les ménages russes, que monsieur et madame hésitent à monter dans la même voiture ?

– Mais non, répliqua Gorémyka ; nos équipages sont de belle taille et on vit d'accord chez nous, – nous suivons la mode, voilà tout.

– J'aime à croire que vous avez terminé votre énumération ? dis-je à mon tour.

– Pardon, petit frère, pas encore. Il y a les domestiques des enfants, ceux du précepteur et de l'institutrice, le portier, le chef cuisinier et les marmitons, le boulanger, le brasseur, la femme de chambre de la princesse, les bonnes d'enfants et les ex-nourrices qui, aujourd'hui se contentent de se nourrir elles-mêmes. N'oublions pas le maître de chapelle et les musiciens qu'il dirige.

– Grâce à tout ce monde, remarquai-je, un grand seigneur russe doit être bien servi. S'il désire quelque chose, je présume qu'une demi-douzaine de domestiques se mettent aussitôt à

courir et se renversent les uns les autres dans leur empressement à satisfaire le maître. »

Au même instant, un valet entra dans la cuisine où nous nous tenions à l'entrée de notre trou.

« Où est Ivan ? » s'écria-t-il.

Le cocher, qui jouait aux dames avec le chef des écuries, leva la tête, mais il ne se donna pas la peine de répondre.

« Madame se trouve mal et le prince demande un verre d'eau. Où donc est Ivan ? C'est lui que cela regarde.

– Voilà Ivan, dit le cuisinier, montrant d'un geste dédaigneux un individu dont les cheveux pouvaient passer pour de la filasse et qui dormait sous une table.

– Debout, paresseux ! cria le valet, madame se trouve mal ; – monte un verre d'eau sur un plateau d'argent. »

Ivan se leva lentement, bâilla, s'étira, se frotta les yeux ; puis, prenant un verre sur un dressoir, le remplit avec prestesse, avala le contenu, et le

remplit de nouveau, mais sans le rincer et surtout sans se hâter cette fois. « Où trouverai-je un plateau d'argent ? demanda-t-il alors.

– Adresse-toi à Matvei, le gardien de l'argenterie, répliqua le décorateur de la table.

– Et où est Matvei ?

– Eh ! là-bas, Sachka, cria le valet, se tournant vers un camarade qui achevait un bol de *kwas*, va chercher Matvei ! On a besoin d'un plateau pour porter un verre d'eau à madame qui se trouve mal. »

Un coup de sonnette retentit comme pour renouveler l'ordre.

« *Sei tshas ! Sei thsas !* Tout de suite ! » cria Sachka ; mais il vida néanmoins son bol et s'essuya la bouche avant d'aller à la recherche de Matvei, afin de se procurer le plateau sur lequel Ivan, le valet de pied, devait porter l'eau demandée à Paul, le valet de chambre.

Avant que tout fût prêt, un nouveau messenger transmit à Ilia, le cocher barbu, l'ordre d'atteler, attendu que la princesse désirait faire sa

promenade habituelle. Il paraît qu'elle était revenue de son évanouissement sans le secours du verre d'eau. Quand on a la chance d'entretenir cinquante ou soixante domestiques, il est bon que les syncofes ne durent pas trop longtemps.

Gorémyka ne put s'empêcher de rire de ma surprise.

« Vous voyez, dit-il, que l'on est souvent mieux servi par une seule paire de mains que par une douzaine de domestiques. Un proverbe russe affirme que tout de suite signifie « demain matin », et dans un instant « la semaine prochaine. »

La nuit amena l'heure de notre repas. Dès que la cuisine fut débarrassée de la foule des domestiques, nous sortîmes en tapinois de notre appartement, fort disposés à faire honneur au menu que le hasard nous offrirait.

« Je ne serais pas fâché, dis-je à Gorémyka, de goûter cette liqueur que vous appelez kwas, et dont vous m'avez parlé en termes si élogieux. Sachka semble l'apprécier.

– Qui donc ne l’apprécierait pas, petit frère ! s’écria Gorémyka. Le kwas est pour les Russes ce que l’eau est pour les poissons. Chez nous, personne ne s’en prive, le pauvre pas plus que le riche.

– Pas mauvais du tout ! dis-je après avoir trempé mes moustaches dans un bol que le chef avait mis de côté.

– Ne va pas tomber dedans, vieux, et te noyer comme je ne sais quel duc anglais dans un tonneau de malvoisie, me dit Moustache.

– Et avec quoi fait-on cette excellente boisson ? demandai-je lorsque je me fus longuement abreuvé.

– Je suis à même de vous renseigner, répliqua Gorémyka, car je l’ai vu brasser bien des fois. Pour 60 bouteilles de kwas, prenez 10 livres de seigle, 10 livres de froment et 5 livres d’orge mondée, – versez de l’eau tiède dessus afin de faire gonfler le grain, – ajoutez ensuite 20 livres de farine de seigle, 10 livres de miel et 5 livres de sel ; mêlez le tout avec de l’eau tiède, de façon à former une bouillie peu épaisse ; mettez le

mélange dans un grand pot de grès que vous placez dans un four modérément chauffé ; laissez cuire pendant cinq heures, puis versez dans un tonneau en ajoutant 60 bouteilles d'eau froide ; après un repos de deux jours, transvasez, clarifiez avec une demi-livre de levure mêlée avec du madère, mettez en bouteilles au bout de quelques heures, et dans huit jours vous m'en direz des nouvelles !

– Je m'étonne que ce soit aussi bon, remarquai-je.

– Ah ! ah ! s'écria Gorémyka, voilà Moustache qui déguste son *stschi*, le plat national de la Russie, – un plat que rien ne saurait chasser de la table ou du cœur de mes compatriotes. Quand un Russe quitte son pays, ce n'est pas seulement le souvenir des collines natales qui amène des larmes dans les yeux de l'exilé, mais la perte du mets favori de son enfance.

– Laisse-m'en un peu ! dis-je vivement à Moustache, qui avait presque achevé une portion restée sur une assiette. Tiens ! ajoutai-je lorsqu'il m'eut cédé sa place, cela m'a tout bonnement

l'air d'une soupe aux choux.

– Quoi qu'en puisse penser mon frère, dit Gorémyka, qui plongea son museau dans le plat, il vient de goûter ce qui représente la principale nourriture de quarante millions d'êtres humains. *Mieux vaut se passer de pain que de stschi !*

– Et de quoi se compose ce fameux plat ? demandai-je, car on sait que j'aime à m'instruire.

– Il y a presque autant de manières de le préparer que d'accommoder les pommes de terre. Voici la recette la plus usitée. On coupe menus cinq ou six choux auxquels on ajoute une demi-livre de beurre, une poignée de sel et deux livres de hachis de mouton ; on arrose le tout de quelques litres de kwas que l'on fait bouillir doucement, comme un simple potage. Mais il est temps de nous mettre en route ; il faut que je vous fasse les honneurs de ma ville natale et que je montre à mes illustres hôtes tout ce qui mérite d'être vu par eux. »

« Quelle nation d'artistes que les Russes ! » pensais-je tandis que nous nous promenions tranquillement à travers les rues silencieuses.

En effet, on voyait au-dessus de chaque boutique une peinture indiquant la profession du propriétaire. Ici, l'enseigne représentait des pains de toutes les dimensions ; là, un marchand de suif avait fait ses meilleurs efforts pour donner à des paquets de chandelles un aspect pittoresque. Souvent, à la clarté des étoiles, j'aperçus, à la hauteur du second et même du troisième étage, des portraits de tambours, de violons, de trompettes et de flûtes, – des perruques et des pots de pommade, – des montres et des horloges, le tout plus beau que nature. À la vue d'un vilain tableau, où un pauvre rat se démenait dans une cage, nous hâtâmes le pas.

Gorémyka, afin de dissiper la fâcheuse impression causée par cette enseigne, nous conduisit vers un marché désert en ce moment. Des allées entières y étaient réservées à la vente d'un seul genre d'objets – il y avait l'allée des souliers, l'allée des coiffures, où apparemment on aurait trouvé de quoi chausser et coiffer tous les habitants de l'empire russe.

XVII

L'hiver et la Néva à Saint-Pétersbourg.

« Quel dommage, cher frère, me dit Gorémyka, que vous n'ayez pas choisi pour votre visite la saison d'hiver ! Alors, j'aurais pu vous montrer un marché bien fait pour surprendre un étranger. Vous y eussiez vu des poissons, des volailles, des quadrupèdes si bien gelés qu'il faut employer la hache pour les découper. Vous eussiez contemplé des rangées de brebis et de taureaux qui, bien que défunts, se tiennent debout et ont l'air si vivant qu'on ne serait pas étonné de les entendre bêler ou beugler – des troupeaux de lièvres blancs qui semblent courir, des rennes et des élans sur les cornes puissantes desquels les pigeons se posent sans crainte.

– Votre description me donne le frisson ! On doit souffrir horriblement du froid chez vous,

mon cher Gorémyka.

– Oh ! les maisons sont si bien chauffées à l'aide de poêles qu'on s'y trouve fort à l'aise. Mais gare à l'imprudent qui s'attarde dans les rues quand elles sont pavées de glace ou blanchies par la neige ! Les piétons marchent au pas accéléré, car l'âpre vent du nord court après eux comme un chat après une souris. Les bipèdes ne se montrent dehors que le visage entouré de fourrure, et pour peu qu'un malheureux nez sorte de ce chaud abri, la gelée lui inflige une terrible morsure. « Père, père, prends garde à ton nez ! » dira sans s'arrêter un passant charitable, et si l'autre ne se dépêche pas de se frotter le museau avec de la neige, son appareil olfactif est perdu ! Parfois, les yeux d'un bipède sont fermés par une petite couche de glace, et la victime n'a d'autre ressource que de gagner à tâtons la maison la plus voisine pour se dessiller les paupières à la chaleur d'un poêle.

– Tout cela est très curieux, j'en conviens, répliquai-je ; mais j'ai le cœur trop tendre pour assister volontiers à de pareilles scènes. Quelle

triste chose qu'un hiver russe !

– Détrompez-vous. Les Russes sont de joyeux compagnons, répondit Gorémyka. Au lieu de grogner contre la sévérité de leur climat, ils s'amuse^{nt} là où d'autres passeraient leur temps à bâiller au coin du feu. Il faut voir nos légers traîneaux quand ils glissent, au son argentin des clochettes, sur la surface glacée de la Neva ! Il faut voir les montagnes de glace que l'on élève et du sommet desquelles l'on descend avec la vitesse de l'éclair, en riant et en chantant. On empile la neige à la hauteur des toits et elle sert de glissade à une douzaine de gais compères qui, assis sur la même natte, descendent cette pente avec une rapidité vertigineuse.

« Il m'est arrivé un jour, pour avoir voulu me payer un de ces plaisirs d'hiver si chers à tous les Russes, une aventure des plus saisissantes, ajouta Gorémyka.

– Et laquelle, je vous prie ? demanda Moustache.

– J'aime passionnément la nature, poursuit Gorémyka. Je l'aime en toute saison, je l'adore

sous tous ses aspects. Les grands fleuves, « ces chemins qui marchent » me charment sans doute quand ils coulent entre des rives vertes et fleuries, mais ils ne me ravissent pas moins quand je les contemple emprisonnés dans les glaces, étincelant au soleil comme un long et gigantesque diamant. La Neva est surtout splendide en hiver. Figurez-vous un immense et large ruban de glace bleue, unie comme un miroir et qui s'étend à perte de vue. Les rives sont blanches... Mais quand je vous dis qu'elles sont blanches, je ne vous dis rien... Elles sont tantôt d'un blanc mat et doux, tantôt d'un blanc brillant et éclatant qui éblouit les yeux. Les toits des maisons, et, sur les rives, les arbres, le sol, les clochers, tout est couvert, grâce à la neige, d'une poussière argentée, tout est pris, transformé par l'hiver et frangé de frimas. C'est un encadrement d'argent, admirablement ouvragé, disposé, dessiné et ciselé. Lorsque vous regardez la Neva du haut de la cathédrale, par exemple, vous croyez voir une espèce de miroir fantastique bordé à la vénitienne d'arabesques et de guirlandes de métal précieux. Vous savez bien que je ne suis point un rat

fortuné, et que je ne me compte pas parmi les grands et les heureux de la terre, mais plus d'une fois j'oubliais tout, ma misère, mes infortunes passées, mes soucis de l'avenir, en contemplant ce fleuve puissant dans son repos d'hiver.

– Et c'est probablement sur la belle Neva que cette aventure, dont vous...

– Oui, sur la Neva. Un jour – il faisait un temps superbe. Il y avait trente degrés de froid, le soleil brillait, étincelait comme une fournaise, comme un foyer immense sur l'azur des cieux, – l'azur le plus pur – les rayons d'or noyaient tout dans leur lumière et aveuglaient par leur éclat. La pureté et le calme de l'air étaient tels, que les moindres bruits vous arrivaient comme des coups de pistolet. Les gens ne marchaient plus, mais couraient, les joues rouges, les yeux brillants, les cheveux blanchis par la gelée. Ceux qui, comme nous, possédaient des barbes et des moustaches étaient ornés de glaçons brillants qui leur pendaient comme des grelots, comme des bijoux savamment travaillés.

« Je me rappelle que la petite fille de notre

portier, un joli museau blond aux yeux bruns, était revenue à la maison son petit nez aussi rose que ses joues et ses longs cils collés par la gelée.

« Les personnes étaient toutes en mouvement et les bêtes aussi. Les traîneaux glissaient avec une vitesse incroyable, les voix retentissaient comme des cloches.

« Et quand les cloches elles-mêmes sonnèrent, dans les églises voisines, et que les cloches lointaines du monastère leur répondirent, ce fut... Mais jamais je ne pourrai vous dire cette étrange harmonie. Il fallait être là, il fallait entendre.

« Avez-vous jamais lu les contes arabes, les *Mille et une Nuits* ?

« Eh bien, quand le soir on alluma les feux dans les maisons et les réverbères dans les rues, sur les quais et les ponts, je vous assure que ce fut bien plus féerique que tout ce que nous racontent les conteurs arabes.

« Cette lumière rouge, bleue, verte, jaune, violette, tremblotant sur la neige et la glace, ces grandes rayures de flamme sur la surface glacée

de la Neva, ces colonnes de feu cramoisies qui se renversaient, se croisaient et se reflétaient sous les ponts... Ah ! il fallait voir cela ! En face de ce spectacle magique, je restai comme fasciné dans mon petit coin, les pattes croisées, l'œil rêveur.

« Bien des souvenirs poignants du temps passé fondaient sur moi comme une troupe de bêtes féroces longtemps enfermées, à qui la négligence de leur gardien aurait laissé briser leurs cages de fer. »

XVIII

Une promenade accidentée. – Les gamins de Saint-Pétersbourg.

Gorémyka resta quelques instants absorbé dans une rêverie mélancolique.

Dans notre existence de rats, les sujets de tristes réflexions ne manquent pas. Chacun de nous le savait mieux que par ouï-dire. Mais il n'était pas dans l'humeur de Moustache de s'abandonner longtemps à un pareil sentiment.

« Allons, mon digne ami, dit-il, mal passé, n'est que songe. Vous nous avez parlé d'une aventure ?

– Oui, reprit Gorémyka ; comme je vous l'ai dit, j'étais dans un état de demi-somnolence. Tout à coup une voix fraîche et sonore me fait tressaillir. Un petit garçon criait à tue-tête !

« Vanuchka ! Vanuchka ! par ici ! par ici ! Viens vite ! cher petit crapaud, vite ! dépêche-toi ! »

La voix de Vanuchka répondit de loin :

« Je viens, je viens... Où es-tu ? Pachka, où es-tu ? Je viens, où es-tu ?

– Mais je suis par ici ! me voilà ! Regarde... Es-tu aveugle ? »

Et Pachkoff se mit à siffler comme un merle.

C'était un enfant de neuf à dix ans, un garçon serrurier à en juger par la couleur de ses mains et de sa figure, et par le bout du tablier qu'on apercevait à travers les trous de sa méchante pelisse de mouton.

Ce n'était pas un Antinoüs, à coup sûr, mais c'était pourtant un beau jeune garçon. Toute sa beauté était dans une expression de franchise et de vaillance, qui lui gagnèrent mon cœur.

« Où es-tu ? Où es-tu ?

– Me voilà ! Me voilà !

– Pachka !

– Vanuchka !

– Je viens !

– J’attends ! »

La voix approchait toujours, – une voix fraîche et vibrante, comme celle d’un petit tambour ; j’entendais déjà le bruit de la course précipitée de celui à qui elle appartenait, la gelée criait sous ses petites bottes.

« Pachka !

– Me voilà !

– Me voilà aussi ! »

Le nouveau venu était un garçon à peu près du même âge que Vanuchka, noir comme un charbon, alerte comme un écureuil et gai comme un pinson. Il avait un accoutrement des plus curieux ; une grosse, une immense pelisse d’homme le couvrait de la tête aux pieds et se drapait sur son petit corps, comme une toge romaine. Un grand chapeau d’homme, fait entièrement en fourrure, lui tombait sur le nez à chaque instant, de sorte que ses yeux noirs n’apparaissaient que par intervalles, comme des

étoiles à travers des nuages fuyant sous le vent. Rien de tout cela ne l'empêchait de sauter et de courir mieux que vous ou moi.

« Es-tu bien sûr de ton affaire ? demanda Vanuchka.

– Parfaitement sûr. Ils vont arriver à neuf heures juste.

– Cela n'est pas déjà si long à attendre : il est, je crois, huit heures et demie à peu près.

– Asseyons-nous gentiment et attendons. Voyons, il faut choisir un bon coin. Là ! »

Les deux garçons vinrent se blottir juste près des piliers du pont. Je m'étais caché sous une grosse pierre grisâtre. L'immense manche de la pelisse qui couvrait Pachka tomba toute béante près de moi et semblait me dire : « Entre, tu auras chaud. »

J'ai un faible pour tout ce qui est mystérieux... Cette espèce de galerie en fourrure m'avait tenté... C'est en vain que la voix de la raison me criait que ce serait absurde, dangereux, de s'y aventurer, – c'était plus fort que moi... Une force

inconnue, irrésistible, m’y poussait..., et peut-être aussi l’idée que là-dedans j’aurais, en effet, très chaud.

Donc je m’y suis aventuré. Il y faisait noir, comme dans un four, mais quelle douce chaleur !

En m’avançant tout doucement j’aboutis peu à peu presque à l’emmanchure et je sentis un petit bras grêle, recouvert d’une chemise en percale très usée. – Ah oui ! la chemise était bien usée, – j’ai payé pour le savoir, car je faillis me casser la patte dans un de ses trous qui me retint un instant prisonnier comme en un piège.

Cet accident me fit penser tout d’abord qu’il serait plus prudent de rebrousser chemin.

Je redescendis donc tout le long de la manche qui formait comme une sorte de long couloir, mais d’un pas indécis et nonchalant ; rentrer dans le froid et quitter ce bien-être ne m’allait qu’à moitié ; tout à coup... Grand Dieu ! l’issue était fermée !

Pachka, pendant que je grimpais dans la hauteur, en avait fait, en s’asseyant sur

l'extrémité de la manche de sa pelisse, une prison fermée pour moi des deux côtés.

Jugez de mon émoi ! pourtant il fallait agir.

Je tâchai de rassembler mes idées, je pris mon courage à deux pattes et j'attendis... J'attendis qu'un autre mouvement de Pachka me rendît ma liberté.

Le temps me paraissait long et je puis vous dire que mes idées n'étaient pas précisément couleur de rose...

Pachka ne bougeait pas. Pour la première fois de sa vie peut-être, ce garçon turbulent était immobile comme une petite souche. N'ayant rien de mieux à faire, j'écoutai la conversation des deux gamins.

« Comme ils tardent à venir ! disait Vanuchka.

– Patience ! répondit Pachka, ils viendront. Oh ! ce sera une fameuse course ! Attends ! Je crois qu'on arrive ! Oui, on arrive ! »

J'entendis, en effet, le grincement des traîneaux qui couraient sur la glace ; ce bruit très léger n'était pas celui des lourds chevaux.

« Oh ! les beaux rennes ! ils sont énormes, s'écria Vanuchka.

– Paix ! dit Pachka à voix basse. Paix, si l'on t'entend, tu vas gâter toute notre affaire ! »

Les traîneaux s'arrêtèrent, un cocher descendit et piétina quelques minutes sur la glace pour se réchauffer. De ma prison je ne voyais rien, mais j'écoutais tout.

Six minutes ne s'étaient pas écoulées, je crois, que je distinguai des rires, et des pas qui s'approchaient. Une voix de seigneur, – d'un jeune seigneur, cria : « Ohé ! cocher, êtes-vous là avec vos rennes ?

– Oui, monseigneur, répondit le cocher, et je l'entendis grimper sur son siège. Dès qu'il y fut assis, il dit : « Je suis prêt, monseigneur ! »

– Arrive donc, cousine, dit le jeune seigneur ; veux-tu que je te porte sur le traîneau ?

– Ah ! tu es fou ! Je puis bien y monter toute seule... M'y voilà !

– Pas tout à fait ! Tu tombes, cousine.

– C'est vrai ! J'allais tomber sans ton bras, ton

bras d'Hercule, mon cher cousin. »

Les rires recommencèrent de plus belle. « Es-tu bien maintenant ?

– Oui, merci, très bien...

– Cocher ! Ventre à terre ! »

Au même instant, Pachka s'élança comme une antilope agile, – je n'eus qu'à me bien tenir dans la galerie fourrée, – Pachka s'était cramponné à l'arrière du traîneau, Vanuchka aussi, et je fus entraîné dans une course effrénée, fantastique, féerique...

Le cocher poussait des cris sauvages, les rennes filaient comme des flèches, la glace criait, les feux étincelaient, la cousine et le cousin riaient, Pachka et Vanuchka se tenaient cois, les manches de la pelisse flottaient...

J'aurais pu alors me laisser tomber sur la glace, mais vous concevez bien que je ne m'en souciais guère, la chute aggravée par cette rapidité n'eût pas manqué d'être rude, et bien au contraire je m'accrochai de toutes mes forces à la fourrure de la pelisse pour n'être pas précipité par

terre.

Je ne saurais vous dire combien de temps dura cette course folle. Tout ce que je sais, c'est qu'à un moment donné je me sentis comme pris d'une sorte de vertige. J'avais une vague perception qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, puis ce fut comme une effroyable secousse ! Qu'était-il arrivé ?

Quand je repris connaissance, Pachka était par terre, Vanuchka aussi, et le traîneau, les rennes, le jeune seigneur avec sa cousine disparaissaient dans le lointain, au milieu des ténèbres pointillées de feux en bas, et semées d'étoiles en haut.

« Je me suis cru mort ! dit Pachka en se relevant.

– On n'a rien pour rien, répondit philosophiquement Vanuchka.

– C'est vrai. Nous avons fait tout de même une fameuse promenade. Les rennes courent bien. Si j'étais roi, j'aurais des rennes dans mon écurie et je ferais des promenades tous les jours.

– Mais comme tu n'es pas encore roi, tu

daignes te cramponner en cachette au traîneau des autres...

– Eh bien, oui ! Que veux-tu que je fasse ? Ça ne dépend pas de moi, de devenir un roi, n'est-ce pas ? Quant à moi ; je suis prêt, tu sais, mais la couronne n'est pas encore parée de tous les rubis...

– Ah ! c'est contrariant ! Mais, dis donc, Vanuchka, comme le monde est drôlement arrangé ! Les seigneurs vivent dans les plaisirs et nous autres quand nous voulons y toucher – vlan, des coups de fouet.

– Ils défendent leur bien comme nous défendons le nôtre, repartit Pachka, seulement ils ont tiré à la loterie un lot meilleur que le nôtre, c'est évident.

– Tous les lots ne peuvent probablement pas être égaux, répondit Vanuchka. Il y en a de plus à plaindre que nous-mêmes.

– C'est vrai, fit Pachka, c'est à chacun à tâcher de tirer bon parti de son lot. »

Ils crurent alors entendre quelque chose dans

les broussailles.

Un silence s'ensuivit.

Mais ce silence ne fut pas long.

« Je commence à avoir froid, dit Vanuchka, allons nous-en.

– Moi pas, dit Pachka ; que cette pelisse est lourde ! » Et il commença à tortiller la malheureuse fourrure. Il la retroussait, il la secouait, il la tirait en tous sens, il la pliait et la repliait... mais toujours de façon à ce que je ne pusse en sortir. J'étais toujours dans sa manche, et je peux dire que j'ai passé là un mauvais quart d'heure !

Enfin les gamins se décidèrent à retourner chacun à sa maison.

Quel voyage, mon Dieu !

Figurez-vous que Pachka rejeta les manches de la pelisse en arrière après les avoir fait nouer par Vanuchka, et que je flottai ainsi au gré des vents tout le temps que les garçons mirent à arriver à la maison, où demeurait Pachka. J'étais pris comme dans un sac.

« Adieu, à demain, dit Pachka en ouvrant la porte.

– Adieu, répondit Vanuchka. »

Et il se mit à courir le long de la rue.

Pachka entra dans une chambre, qui n'était rien moins qu'élégante, se débarrassa de la pelisse et je fus jeté dans un coin.

Une voix ferme, une voix d'homme, demanda :

« Eh bien, Pachka, as-tu fait une bonne promenade ?

– Oui, père Mikola, répondit Pachka, seulement votre pelisse est trop lourde. J'étouffais dedans !

– Mieux l'avoir grande que petite, et surtout que de ne pas en avoir du tout, répondit le père Mikola : grande comme elle est, nous pouvons la porter tous les deux, tandis que si elle était petite, je ne saurais m'y faufiler... Et toi, tu dors déjà ? »

Oui, Pachka dormait déjà. Il ne pensait pas plus aux coups de fouet du cocher du traîneau que s'il n'en avait jamais reçu. La chambre était

chaude comme une serre ; après le grand froid, la chaleur l'avait engourdi, pour ainsi dire. Pachka s'était laissé tomber sur la pelisse dont la manche, toujours nouée, ne me laissait aucune issue.

Je n'eus que le temps de faire un bond sans quoi j'aurais été écrasé.

Il serait trop long de vous raconter toutes les ruses auxquelles il me fallut recourir pour pouvoir m'échapper d'abord de cette pelisse où j'étouffais, puis de cette maison inconnue.

Il suffira de vous dire que j'ai mis trois longs mois pour retrouver mon gîte et encore ce fut un heureux hasard qui me permit de le regagner.

« Attention ! s'écria tout à coup Gorémyka interrompant son histoire qui, du reste, était finie ; regardez bien où vous marchez, petit frère, et vous, Moustache, faites attention à chacun de vos pas ; autrement, vous pourriez tomber dans une glacière. Il n'y a pas d'endroit qui vaille Saint-Pétersbourg pour les glacières. Aucun grand hôtel n'est réputé complet à moins d'en posséder une. Si les Russes sont condamnés à

avoir une abondance de glace en hiver, ils ne veulent pas pour cela s'en passer durant leur court mais brûlant été. On aurait de la peine à croire combien nous en consommons. »

Moustache était resté en arrière de nous, dans une partie du marché où il avait découvert des provisions à son goût. S'entendant bêler et ayant peur de nous perdre, il se décida à regret à les abandonner et nous rejoignit en trottant. Nous passions en ce moment devant un vaste édifice et je ne pus m'empêcher de regarder avec surprise les étranges colonnes qui le soutenaient. Il y en avait au moins cent et les chapiteaux de chacune d'elles étaient formés de trois canons dont la gueule béante semblait menacer les passants.

« Ce monument, nous dit notre garde, qui avait suivi la direction de mon regard, est le Spass Preobragenskoï Sabor, une église enrichie des dépouilles des nations vaincues par la Russie.

– Ma foi, s'écria Moustache, qui, dans le cours de sa vie aventureuse avait entendu tonner l'artillerie, j'aime mieux ces canons-là que d'autres ; ils ne tueront personne. »

Ces observations pseudo-politiques ne paraissaient pas amuser Gorémyka qui dit, en levant le museau :

« C'est là-bas que se trouvent le Père de la marine russe et la Grand-mère des maisons de Saint-Pétersbourg.

– Allons-y ! m'écriai-je. J'ai vu beaucoup de navires et de maisons depuis mon arrivée, mais je suis curieux de contempler le Père et la Grand-mère de deux familles si nombreuses. »

Gorémyka nous mena rapidement vers une hutte où nous pénétrâmes sans peine, attendu que les ferrures et les barreaux ne gênent en rien un rat et que tant que les concierges ne seront pas des chats, ils seront bien empêchés de lui refuser la porte.

« Comment, c'est-là le Père de la marine russe ! » s'écria Moustache d'un ton dédaigneux, en regardant une sorte de vieux bateau !

Et il se mit à courir audacieusement le long du plat bord d'un canot d'environ une trentaine de pieds de long qu'abritait la cabane.

« Les Russes sont-ils donc des enfants, continua-t-il, pour s'amuser avec un pareil joujou et garder ce vilain bateau dans une baraque où il n'y a pas une goutte d'eau pour le mettre à flot ? Le beau joyau, en vérité !

– Un Russe attache moins de prix au plus riche joyau de la couronne impériale qu'à ce modeste canot, répliqua Gorémyka. Sachez que Pierre le Grand lui-même a de sa main travaillé à le construire. Ce souverain a trouvé notre pays sans marine, et il nous en a légué une ; il a manié lui-même la hache du charpentier afin de donner l'exemple, et c'est pour cela qu'aujourd'hui encore le peuple russe parle avec respect du « Père de la marine ». Ce souvenir est fait pour toucher tous les cœurs vraiment russes.

– Et où est la Grand-Mère de vos maisons ? demandai-je, car je craignais qu'une réponse railleuse de Moustache ne vînt soulever une discussion.

– Tout près d'ici, répliqua Gorémyka. Ce n'est qu'une petite cabane en bois que Pierre le Grand daigna bâtir, presque entièrement de ses propres

mains, comme le bateau que vous venez de voir. Elle est située sur les bords de la Neva, et on l'y voyait avant qu'une seule rue ne traversât les lugubres marais sur lesquels s'élève cette cité, aujourd'hui pleine de palais. N'est-il pas bon que l'orgueilleuse cité ait toujours sous les yeux ce qui lui rappelle son humble origine ? » Nous en tombâmes d'accord avec Gorémyka.

Nous errâmes ainsi à travers les rues, causant joyeusement, instruits par Gorémyka de toutes les particularités du pays, et grignotant un morceau par-ci, un autre par-là, jusqu'au moment où l'aube naissante nous avertit qu'il était temps de regagner notre demeure. Nous nous étions trop attardés, car nous n'arrivâmes pas chez nous sans avoir rencontré des marchands ambulants qui criaient à tue-tête : « Bottes de Kasan ! Qui veut des bottes ? » – « Fleurs, belles fleurs ! Voulez-vous des fleurs ? – Ou bien : « Achetez-moi mes images de Moscou ! » d'autres offraient d'autres denrées que la plupart d'entre eux portaient sur la tête. C'étaient de robustes gaillards à qui leurs cheveux et leur longue barbe incultes donnaient un air assez sauvage, mais ils échangeaient en se

croisant des paroles courtoises qui contrastaient avec leur mise rustique : « Bonjour, petit père, comment allez-vous ? » – « Quel est votre bon plaisir ? » – « En quoi puis-je vous obliger ? » se disaient-ils. Et, saluant celui-là, souriant à celui-ci, ils découvraient leurs têtes mal peignées. Ces pauvres Russes sont la personnification de la politesse cachée sous une peau de mouton.

Cependant, je me rappelai que, même chez les nations les plus civilisées, on ne se croit tenu à aucune politesse à l'égard des rats. Je savais d'ailleurs par Gorémyka que ces moujiks, en dépit de leur bon naturel, n'auraient pas hésité à me tuer d'un coup de pied. Aussi fus-je très heureux de me retrouver dans la confortable cuisine de l'hôtel Broufkouskoff sans que ma peau eût reçu le moindre accroc.

XIX

Retour imprévu.

Nous visitâmes toute cette grande ville, le Palais d'été dont j'ai déjà parlé et aussi le palais d'hiver ; et la perspective de Newski qui est la promenade du beau monde, magnifique d'effet surtout le soir à la lumière, et les ponts de Nicolas et d'Anilchkine, et les quais parmi lesquels nous n'eûmes garde d'oublier le quai Anglais, et une foule d'autres monuments, places et cités. Il y en a beaucoup à Saint-Pétersbourg qui méritent l'attention. Peu à peu nous connûmes la capitale de la Russie dans ce qu'elle avait de remarquable, aussi bien que nous connaissions Londres.

C'était mon intention, ainsi que celle de Moustache, de passer l'hiver à Saint-Pétersbourg ; la description que Gorémyka nous avait faite des gaités de cette saison et de

l'agréable chaleur qui régnait alors à l'intérieur des maisons nous ayant décidés à prolonger notre séjour. Mais il était écrit que notre projet ne se réaliserait pas. Un événement que personne n'aurait pu prévoir vint le déranger et donner à nos aventures une tournure inattendue.

Moustache, grâce à son caractère indépendant, ne se souciait pas de demeurer sous la tutelle de notre ami russe. La nuit, fourrageur intrépide, il s'aventurait souvent seul dans les rues. La lune avait beau briller, il ne s'effrayait pas pour si peu. Au retour de ses expéditions, il nous racontait en riant les dangers qu'il avait courus, comment il avait été aperçu par un chien, poursuivi par un chat et presque écrasé sous les roues d'un droschki.

« Prenez garde, frère, prenez garde ! disait notre aimable hôte. Le courage ne doit pas exclure la prudence et vos hardiesses pourraient vous coûter cher. »

Ces paroles me rendirent, non pas timide, mais circonspect. Lorsque la faim me talonnait ou que la curiosité m'entraînait, je savais affronter le

péril ; mais je jugeais inutile de courir des risques par pure forfanterie.

Un matin, au point du jour, Moustache rentra tout rayonnant.

« Si vous saviez quelle découverte j'ai faite ! s'écria-t-il, et sur quels trésors j'ai mis la patte ! Je sors d'un endroit où des milliers de milliers de rongeurs pourraient passer leurs jours dans l'abondance la plus complète. Derrière la Bourse, j'ai trouvé d'immenses magasins sans autre clôture qu'une grille de fer, aux barreaux assez rapprochés pour fermer le passage aux hommes, mais qui semblent inviter les rats à entrer. Là, protégées seulement par des couvertures de toile cirée, s'étalent les denrées que les pays étrangers envoient à la Russie et celles que la Russie leur expédie en échange. Les belles montagnes de suif que j'ai vues ! »

Et dans l'excès de sa joie, il exécuta une cabriole des plus expressives.

« Si vous connaissiez mieux notre pays, répliqua Gorémyka, ces montagnes de suif ne vous étonneraient pas. Outre les quantités que

nous consommons nous-mêmes, nous exportons chaque année environ deux cent cinquante millions de livres de ce produit, dont une moitié est embarquée à Saint-Pétersbourg.

– Deux cent cinquante millions de livres de suif ! répétais-je. Certes, il y a là de quoi éclairer le monde entier et régaler tous les rats de l'univers. Je donnerais beaucoup pour avoir le droit de parcourir ces montagnes appétissantes.

– Accompagne-moi ce soir et je t'y conduirai », me dit Moustache.

Il s'éleva alors un combat dans mon esprit ; la prudence me tirait d'un côté, la curiosité de l'autre, tandis qu'une discussion s'engageait entre mes camarades.

« Qui ne risque rien ne mange rien, disait Moustache.

– Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise », ripostait Gorémyka.

Bref, ce fut le rat anglais qui l'emporta, de sorte que ça soir-là, je me mis en campagne avec Moustache. Nous gagnâmes sans mésaventure les

magasins situés près de la Bourse. À la vue de cet entrepôt, je ne regrettai plus d'avoir suivi mon ami. Nous étions entourés de tout ce qui peut charmer l'odorat ou le palais d'un rat. Il y avait là une foule de choses que je connaissais déjà – des caisses de thé venues de Chine, des boucauts de café d'Arabie, du sucre de la Jamaïque et d'énormes piles d'étoffes de coton fabriquées en France et en Angleterre. Il y avait aussi une immense quantité de tabac, toutes sortes d'épices et, ce qui nous intéressait davantage, des tas de fromages et d'autres comestibles auxquels nous fîmes honneur. Presque rassasiés, nous passâmes dans la partie de l'entrepôt consacrée aux denrées de provenance russe : toutes celles dont Patte-Alerte m'avait parlé s'y trouvaient. Nous faillîmes nous perdre au milieu des amas de fourrures et de cuir, des barils de suif et des sacs de blé. Les heures s'écoulaient ; mais nous ne pouvions résister à la tentation de nous attarder auprès de ces derniers produits. Enfin un murmure confus, une sorte de bourdonnement lointain nous annonça que la ville se réveillait. Il était déjà trop tard pour battre en retraite.

« Que faire ? demandai-je à Moustache d'un ton peu rassuré.

– Bah ! répliqua-t-il, tu as tort de t'alarmer, petit frère, comme dit Gorémyka. Couchons-nous dans ce sac de blé. Nous y dormirons tant que durera le jour et, dès qu'il fera nuit, nous serons tout portés pour continuer notre agréable exploration.

– Au fait, c'est une cachette où nous ne risquons toujours pas de mourir de faim. »

Blottis dans le sac, nous ne bougeâmes plus. Peu à peu le bruit augmenta et se rapprocha. Bientôt le son des voix retentit si près de nous, que je me pelotonnai auprès de mon compagnon en poussant un cri d'effroi.

Je renonce à décrire l'émotion que j'éprouvai bientôt. Je n'en pouvais douter ! Des mains robustes s'étaient brusquement emparées de notre sac et l'avaient soulevé.

« Nous sommes perdus ! » dis-je à Moustache qui, cette fois, ne paraissait pas plus rassuré que moi.

Un autre genre de mouvement succéda au premier ; on eût dit que nous roulions rapidement sur une route unie. J'entendis grincer des roues, nous étions dans un charriot, et bien que les cahots fussent des plus doux, tous mes poils se hérissaient d'épouvante.

« Moustache, oh ! Moustache, m'écriai-je, si l'on allait nous mener au moulin ! Si on allait nous moudre au milieu de ce blé et réduire nos os en poudre entre deux grosses meules !

– Ne te lamente pas encore, répliqua mon compagnon ; jusqu'à présent notre position n'a rien de désespéré. »

Je crois que ce terrible voyage ne dura que fort peu de temps ; mais qu'il me sembla long ! Les minutes me parurent autant de siècles. Chaque fois que la roue grinçait en tournant au-dessous de nous, un frisson d'angoisse parcourait tous mes membres. Enfin le camion, si c'en était un, s'arrêta ; au bout de quelques minutes le sac fut de nouveau soulevé, puis retomba, avec son contenu animé et inanimé, à une profondeur dont je ne pus me rendre un compte exact.

Quelle secousse ! Mais aussi quelle chute ! Je demeurai plusieurs minutes tout étourdi. Mon premier mouvement, lorsque je revins à moi, fut de gémir sur mon sort et d'adresser des reproches à mon compagnon d'infortune.

« Pourquoi ai-je quitté cette jolie cuisine ! Pourquoi ai-je eu la sottise idée de m'aventurer loin de cette paisible demeure pour suivre un écervelé qui serait capable de jouer à cache-cache avec un chat et de grignoter du fromage dans la poche d'un marchand de mort aux rats ! »

À la place de Moustache, plus d'un rat brun aurait mis un terme à mes récriminations en me donnant, à coups de dents, un vrai sujet de plainte. Par bonheur, mon ami, quels que fussent ses défauts, avait le cœur trop bien placé pour me chercher querelle parce que je m'abandonnais à une mauvaise humeur que les circonstances ne justifiaient que trop.

« Dent-d'Acier, me dit-il, je suis joliment fâché de t'avoir conduit dans cette souricière improvisée. Je voudrais être seul à souffrir de mon imprudence et de mon opiniâtreté. Mais

puisque le mal est fait, à quoi bon l'aggraver par des disputes qui ne servent à rien ? S'il faut mourir, mourons comme nous avons vécu, en bons amis... Mais, poursuivit-il, je parle de mourir, et nous n'en sommes pas là... Tout est tranquille maintenant. »

Sa douceur me désarma et ses dernières paroles me rendirent un peu d'espoir, d'autant plus qu'il s'écoula quelque temps sans qu'il se produisît de nouvelles causes d'alarme.

« Je voudrais bien savoir où nous sommes ! m'écriai-je.

– Si je ne me trompe, j'entends crier un cabestan, dit Moustache.

– Et moi j'entends comme un bruit de voiles frappant contre un mât, ajoutai-je. Et ne sens-tu pas une odeur de goudron ?

– Oui, une odeur de goudron très prononcée !... Sois-en convaincu, nous sommes au fond d'une cale !

– Ah ! voilà l'eau qui clapote – le navire se met en marche ! »

Nous voguions encore une fois à la merci des flots !

Les flots et les destins sont changeants, où allions-nous ?

XX

Une tempête.

« Adieu Saint-Pétersbourg, cité imposante, avec tes toitures plates peintes en vert et tes coupoles semées d'étoiles. Adieu, joyeux Russes aux cheveux blonds, Tartares barbus et gais Circassiens – nous ne vous reverrons plus ! Adieu kwas et stschi – adieu, tout ce luxe dont nous payons si cher la courte jouissance ! Et donnant enfin une pensée à Gorémyka, adieu Gorémyka, m'écriai-je !

– Les Russes sont aimables, dit Moustache. Je n'oublierai pas ce brave Gorémyka. C'était, certes, un rat bien élevé. Il a été parfait pour nous !

– Et il était sage et prudent, quoique brave, au besoin, lui !

– J’en conviens, dit Moustache. Mais que veux-tu ? Chacun a son caractère ici-bas.

– À quoi sert l’expérience, répliquai-je, si elle ne nous apprend pas à nous corriger ! »

Telles furent les doléances dont j’accablai mon infortuné compagnon au début de notre voyage. Moustache s’abstint de me répondre. – Une si grande patience n’était pas dans ses habitudes. – Il se contentait de me regarder comme on regarderait un ami malade d’un mal qu’on ne peut guérir, mais qui ne peut durer, et grignotait son blé en silence. La chute du sac de blé dans la cale, qui aurait pu nous être mortelle, avait eu un heureux effet : elle avait fait découdre quelques pouces de la couture, et nous avait ainsi rendu possible d’observer ce qui se passait au-delà du cercle d’obscurité qui nous entourait. Je soupçonne qu’au fond Moustache ne pouvait pas plus que moi voir un matelot sans penser aux pâtés de rats et, pour ma part, je devenais presque fou de terreur quand un marin apparaissait dans la pénombre.

« Il faut convenir que ce blé russe est

excellent, me dit Moustache, et je crois que si l'on pouvait vivre sans boire, je ne quitterais pas mon sac jusqu'à notre arrivée dans un port quelconque. »

Le sang-froid de mon ami était pour moi un continuel sujet d'étonnement et d'une sorte d'agacement.

« Tu es bien heureux de n'avoir pas de nerfs !

– Soit, me dit-il, car à quoi te servent les tiens, sinon à t'empêcher de te servir de tes dents ? C'est bien la peine de s'appeler Dent-d'Acier pour rester au beau milieu d'un sac de blé comme celui-ci sans en tirer l'oubli de maux qui, après tout, ne sont peut-être qu'imaginaires. »

Moustache ne se doutait guère de quelle façon nous devions quitter notre refuge.

Le commencement de notre voyage fut assez heureux ; je le trouvais même monotone, lorsque je le comparais à la traversée que j'avais faite en compagnie du petit blondin. Mais le quatrième ou cinquième jour, notre navire fut assailli par une tempête effroyable. Les vents déchaînés

éclatèrent en mugissements lugubres, le vaisseau se mit à bondir sur les vagues comme un cheval rétif, et des torrents d'eau salée inondèrent la cale après avoir balayé le pont. Cela dura si longtemps que les murs de bois du brick parurent s'entrouvrir pour livrer passage aux flots irrités. La cale entière fut inondée. – C'était un lac intérieur qu'il nous eût fallu traverser à la nage ! Les matelots eurent beau faire jouer la pompe, l'eau montait toujours en dépit de leurs efforts. Des craquements de sinistre augure retentissaient de tous les côtés, – une ou deux fois, je crus distinguer sur le pont des cris de détresse poussés par des bipèdes. Le roulis devint si violent que les tonneaux désarrimés se brisaient les uns contre les autres. Le vent et les vagues formaient un concert assourdissant qui devait inspirer de la terreur aux marins les plus intrépides... Je vous donne à penser si je me sentais à mon aise !

Ce qu'il y avait encore de blé dans notre sac était devenu si mou, grâce à l'eau salée, que le grain avait acquis l'inconsistance d'une pâte ; mais peu nous importait, nous n'étions guère en appétit.

J'avais si souvent entendu la voix du capitaine retentir sur le pont et dominer la tempête, que je n'y prêtais plus d'attention ; car je ne me figurais pas que les ordres qu'il donnait pussent nous concerner directement. Mais un beau matin, il commanda d'alléger le navire et le résultat de cet ordre ne tarda pas à se faire sentir dans la cale. Notre sac fut tout à coup hissé sur le pont, et sans nous donner le temps de deviner ce qui allait se passer, on le lança à la mer.

Brrr ! Comme l'eau bourdonna dans nos oreilles ! Quelles tentatives désespérées nous fîmes pour nous dégager ! Par bonheur, le mouvement des vagues ouvrit le sac et nous nous trouvâmes à flot, ballottés au milieu d'un tas de grains gonflés par l'humidité.

Le sac disparut en un clin d'œil, tandis que nous luttions contre l'océan irrité. Nos forces s'épuisaient et les flots verts nous auraient sans doute engloutis à notre tour sans un tonneau vide lancé du pont et qui passa non loin de nous.

Moustache aperçut le premier cette épave qui nous offrait une chance de salut. Quant à moi,

j'étais trop effrayé, trop troublé, pour songer à regarder autour de moi ; mais je suivis instinctivement mon ami et je me trouvai bientôt à son côté sur la barrique, grelottant, transi, trempé, la mine aussi piteuse qu'il est possible à un malheureux rat de l'avoir.

Après m'être secoué de mon mieux, je me mis à frissonner en contemplant le vaste désert d'eau, blanche d'écume, qui nous entourait de toute part. Pas la moindre île en vue ; mais il est vrai que la brume rétrécissait en ce moment notre horizon.

« Si nous ne sommes pas noyés, nous mourrons de faim ! » m'écriai-je.

L'horrible nuit que nous passâmes ! Le manque absolu de provisions ne nous laissa d'autre ressource que de grignoter les douves de notre tonneau, nourriture fade qui trompait à peine notre faim. Autour de nous, rien que de l'eau, et pourtant nous mourions de soif ! Mieux eût valu être noyés tout de suite ; mieux eût valu être pris dans une trappe comme feu mes pauvres frères, que de subir la lente agonie qui nous

menaçait. Cette fois j'étais trop abattu pour communiquer mes sombres réflexions à Moustache qui, du reste, semblait peu disposé à m'offrir des consolations. Mais avec l'aube je sentis l'espoir renaître dans mon cœur. La mer était beaucoup plus calme et nous vîmes, à notre grande joie, que notre tonneau, entraîné par la marée, se rapprochait d'une côte sablonneuse.

« Il faut tâcher de gagner la terre à la nage », me dit Moustache.

Cette proposition m'épouvanta, je l'avoue.

« Non, non ! répliquai-je. Attendons plutôt que notre barque poussée par une vague propice échoue sur la rive. J'ai déjà bu assez d'eau salée. »

Les vagues qui nous portaient menaçaient à chaque instant de nous jeter à terre ; mais au moment où nous espérions l'atteindre, elles semblaient changer d'avis et nous ramenaient en arrière, comme pour narguer notre détresse et notre impatience.

« Nous voilà plus loin de la rive qu'il y a dix

minutes ! s'écria Moustache. La marée baisse ! À l'eau ! C'est notre unique chance de salut : il ne s'agit pas d'être prudent cette fois, mais brave ! »

Et sans attendre ma réponse, il se jeta résolument dans les flots.

Si je n'avais pas eu si peur de mourir de faim, je m'imagine que je n'aurais jamais osé imiter mon compagnon ; mais je me dis qu'il valait mieux être noyé que dépérir lentement d'inanition. Appelant tout mon courage à mon aide, je m'élançai sur les traces du hardi nageur.

« À la bonne heure ! me cria Moustache. Je ne voulais nullement t'abandonner ; je savais bien que tu me suivrais. En avant ! »

Je n'eus qu'à me féliciter de ma résolution, car peu d'instant après, nous abordâmes sains et saufs sur la plage. Est-il au monde un bonheur comparable à celui qu'on éprouve, au sortir d'une pareille épreuve, de sentir enfin la terre ferme sous ses quatre pattes ! Néanmoins, c'est là un bonheur que je ne tiens pas à avoir encore à acheter au prix des mêmes souffrances. Je jurai de ne plus jamais confier ma précieuse personne

au caprice des flots incertains.

Notre premier soin fut de nous sécher au soleil, tout en déjeunant d'une astérie échouée sur la plage. La chair de ce zoophyte calma un peu notre faim, mais ne fit qu'augmenter la soif qui nous tourmentait. Il nous fallait coûte que coûte trouver de l'eau, et en dépit de notre fatigue, nous gravâmes rapidement la côte. Nous n'eûmes pas à aller bien loin avant de rencontrer une jolie maison de campagne.

« Il doit y avoir de quoi boire ici, me dit Moustache. Explorons !

– Il me semble que j'entends couler de l'eau », m'écriai-je en m'approchant de la porte d'une cour située derrière l'habitation.

La porte était fermée et le haut des murs voisins était garni de fragments de bouteilles cassées. Ce dernier obstacle nous interdisait toute tentative d'escalade ; mais je ne tardai pas à découvrir au bas de la porte une petite fissure où le bois avait été brisé par accident ou peut-être rongé par un de mes frères. L'ouverture était

juste assez grande pour permettre à un rat de se glisser dans la cour.

XXI

Mort et résurrection de Moustache.

Trop prudent pour pénétrer dans le lieu habité avant d'avoir sondé le terrain, je regardai devant moi sans avancer. Tout en face de la porte – ô bonheur ! – j'aperçus une pompe d'où l'eau coulait goutte à goutte dans une auge peu élevée. Cependant, malgré la soif qui me dévorait, j'hésitais à franchir le seuil et à traverser en plein jour une cour dont le sol uni n'offrait aucun abri en cas d'alerte. Non loin de l'auge, entre l'eau convoitée et l'entrée sous laquelle je me tenais, il y avait une autre porte grande ouverte et donnant sur un beau et grand jardin potager. Je ne voyais personne de ce côté, mais j'entendais certains bruits vagues qui ne tendaient pas à me rassurer.

« Entre donc, ou laisse-moi passer ! s'écria enfin Moustache, je meurs de soif.

– Moustache, répliquai-je en me retirant, tâche d’être circonspect, pour une fois dans ta vie. Regarde cette porte ouverte ; si quelqu’un arrive par là pendant que nous buvons, il nous coupera la retraite.

– J’ai soif, il me faut de l’eau, dit Moustache, pour le moment je ne connais que ça ! »

Il s’empressa de passer sous la porte et bientôt je le vis buvant avec avidité l’eau qui remplissait l’auge.

Comme rien ne venait justifier mes craintes, je m’avançai pour aller me désaltérer à mon tour. – Déjà j’avais fait quelques pas en avant, lorsque je reculai avec un cri d’effroi. Sur le seuil de la porte du jardin qui avait excité ma méfiance, apparut un jeune homme suivi de trois chiens ! C’était un palefrenier, à en juger par sa tenue. Il s’avançait en sifflant, les mains dans les poches, la casquette sur l’oreille. Moustache avait toute la cour à traverser sous les yeux de l’ennemi, posté entre lui et moi. Peut-être le jeune bipède n’aurait-il pas aperçu mon ami, mais la présence des chiens eût ôté au rat le plus intrépide toute

chance de salut. En effet, ceux-ci flairèrent immédiatement Moustache et coururent vers l'auge. Mon pauvre compagnon, qui avait l'œil au guet, ne se laissa pas surprendre ; il se réfugia avec la rapidité de l'éclair entre le bassin et le mur. Je savais qu'il se défendrait vaillamment ; mais que peut le plus intrépide des rats contre trois terriers secondés par un homme !

« Un rat ! s'écria le palefrenier, ravi à l'idée de voir massacrer un innocent rongeur. Mords-le, Carlo ! Prend-le, Marquis ! Attrape-le, Finaud ! »

Je n'apercevais plus Moustache. Il s'était évidemment blotti derrière l'auge, dans un trou où les chiens ne pouvaient l'atteindre ; car ces lâches assaillants aboyaient avec fureur, montrant leurs dents blanches et concentrant sur un seul point leurs regards féroces. Du fond de sa cachette, Moustache aurait pu se moquer d'eux, si leur maître n'eût ramassé un bâton pointu qui se trouvait là par hasard et dont il se servit pour tirer, pour arracher mon infortuné ami de son refuge.

Je verrai toute ma vie Moustache transpercé

d'outre en outre au bout de ce bâton comme au bout d'une épée.

« Quel dommage ! Il est mort ! Je l'ai tué sans le vouloir, dit le jeune homme en rapprochant de ses yeux l'extrémité de son arme, où Moustache sans vie était demeuré comme embroché. Tiens, ajouta-t-il en examinant de plus près le cadavre, c'est un vieux de la vieille – il avait perdu ses oreilles à la guerre. Je suis fâché de l'avoir assommé... il aurait amusé les chiens !

Moustache, mon cher Moustache ! m'écriai-je, il est heureux que tu sois mort sans avoir été torturé par ces cruels terriers ! » Et, car il faut tout dire, il me vint en outre la bizarre idée de me féliciter qu'il eût pu du moins étancher sa soif avant son horrible trépas.

Les chiens témoignaient par leurs sauts et leurs aboiements qu'ils trouvaient que leur maître mettait trop de temps à considérer son gibier. Je m'imagine qu'il agissait ainsi pour les agacer ; car tout à coup, faisant tournoyer les restes inanimés de Moustache, il lança la curée au loin en criant :

« Cours, Marquis ! Cours, Finaud ! Cherchez ! Voyons qui arrivera le premier ! »

Le cadavre alla tomber à quelques pas de la porte sous laquelle je me tenais immobile d'épouvante. Mais, spectacle inattendu ! À peine le mort supposé eut-il touché le sol, qu'il ressuscita soudain et bondit vers moi avec toute la vitesse dont un rat est capable. Les chiens se livrèrent à une course effrénée pour le rejoindre, peine inutile ! La force avec laquelle le palefrenier avait lancé Moustache, lui donnait une bonne avance et il passa sous la porte avec une telle rapidité qu'il me fit faire une culbute avant que j'eusse eu le temps de comprendre comment, l'ayant vu mort, le corps traversé de part en part, il pouvait être vivant. J'ai un vague souvenir de l'exclamation de surprise du jeune homme et des jappements de rage des chiens quand ils virent leur proie leur échapper ; mais c'est tout ce dont je me rappelle. Ce n'était pas le moment de faire des discours. Moustache et moi, nous jouâmes des pattes comme des rongeurs qui savent leur existence en jeu. Heureusement pour nous, la porte extérieure, sous laquelle Moustache

avait si miraculeusement passé, était fermée à clef pour nos persécuteurs.

Du reste, je ne crois pas que nous ayons été poursuivis. Peut-être le palefrenier dut-il perdre un temps précieux à ouvrir cette porte ; peut-être jugea-t-il indigne de lui de chasser un gibier de notre calibre, ou peut-être pensa-t-il (mais je doute qu'il ait donné cette preuve de générosité) que la tactique habile de Moustache méritait une récompense. Quoi qu'il en soit, nous nous enfûmes sans regarder derrière nous, pour ne reprendre haleine que lorsque nous fûmes à l'abri dans un champ épais de blé.

« Et te voilà vraiment sain et sauf, mon ami, mon cher ami, par quel miracle ? demandai-je à Moustache, quand je m'arrêtai haletant.

– Je me sens un peu meurtri par ma chute, me répondit Moustache ; mais les os sont toujours solides. Quelle chance que la cour n'ait pas été pavée ! Sans cela je n'en aurais pas été quitte à si bon compte. Je m'y serais brisé contre les pierres.

– Mais quoi ! ce bâton ne t'avait-il pas absolument transpercé ? N'ai-je pas vu la pointe

de cette arme terrible sortir de ton pauvre corps d'un côté après que de l'autre elle y était entrée ?

– Allons donc, dit Moustache en riant de bon cœur, s'il en eût été ainsi, est-ce que nous serions dans ce sillon à causer comme une paire d'amis ?

– Mais je l'ai vu, de mes yeux vu, lui dis-je : voyons, examine-toi, tu dois être blessé et mortellement ; il est impossible que tu ne le sois pas.

– Grosse bête ! me dit Moustache, après un nouvel accès de gaieté. Je ne sais pas ce que tu as vu, mais voici ce que tu aurais dû voir si la peur ne t'avait pas brouillé la vue. Le trou dans lequel je m'étais réfugié manquait de profondeur ; quand j'ai vu ce bâton pointu essayer d'y entrer, je me suis dit : Il faut que cet instrument de mort soit celui de mon salut. J'y enfonçai mes dents, je me pelotonnai tout autour avec mes griffes, et quand l'homme aux trois chiens le retira de mon trou, il est clair qu'il dut croire m'avoir embroché. Tu sais le reste.

– Moustache, m'écriai-je, tu es un héros : tu es le premier des rats ; tu es un grand homme !

– Laisse donc, dit-il, je n'ai été là qu'un habile comédien. Si j'ai si bien joué la comédie de la mort, c'est qu'il y allait de ma vie. Je l'ai échappé belle, je l'avoue ! Je n'ai jamais été si près d'être mis en morceaux, même lors de mon duel avec le furet.

– Je n'approcherai plus d'une maison en plein jour ! m'écriai-je.

– Bah ! répliqua Moustache, c'est la soif qui te rend nerveux ; tu souffres encore des efforts que tu as faits dans ton voyage sur le tonneau. Il y a une rigole autour de ce champ, viens y humecter ton museau. »

Bien que l'eau de la rigole ne fût pas des plus limpides, elle me désaltéra et je me sentis renaître.

« Où sommes-nous ? demandai-je alors à mon compagnon .

– Comment, tu n'as pas reconnu ton pays natal ? Nous sommes chez nous, dans la vieille Angleterre. L'aspect de cette maison, la façon dont les buissons sont taillés et le costume de cet

aimable palefrenier...

– Ne me parle pas de ce monstre.

– Ne sois donc pas injuste envers lui, répliqua Moustache avec sa bonne humeur habituelle ; il n'est pas plus méchant que ses semblables. Depuis le premier jusqu'au dernier ils pensent tous qu'il n'y a pas le moindre mal à massacrer un rat. Je m'imagine que ton ami aux yeux bleus, le père de ton blondin lui-même, serait enchanté de nous voir aux prises avec un bouledogue...

– Je suis convaincu du contraire ! dis-je d'un ton indigné. Un cœur noble et généreux ne laissera jamais torturer un malheureux sans défense.

– Veux-tu parier deux noix que... »

Notre entretien fut soudain interrompu par un petit cri joyeux qui sortit du buisson contre lequel nous étions adossés.

« Il me semble que je connais cette voix ! » m'écriai-je. À peine eus-je parlé que je vis s'élancer hors du taillis ma cousine Patte-Alerte. Je croyais rêver.

XXII

Nouveau prodige ! – Un chien de garde d'un nouveau genre.

Quels frottements de museaux célébrèrent notre heureuse et si inopinée rencontre avec Patte-Alerte ! Il serait superflu de le dire. Ce fut une grande joie pour moi, après mes tribulations, de revoir tout à la fois un pays et un visage amis. L'effusion de ma petite belle-sœur était empreinte d'un sentiment de gravité qui me surprit et me toucha plus que je ne saurais le dire. Je voulus tout d'abord faire parler Patte-Alerte, mais elle s'y refusa.

« C'est aux arrivants de parler les premiers, me dit-elle, vous êtes chez moi, je vous écoute.

« J'avais tant de choses à raconter, que je m'essoufflai presque avant d'arriver au bout de mon récit. Je couronnai l'histoire de mes

impressions de voyage par la dernière aventure de Moustache, que je regardais plus que jamais comme un demi-dieu.

« Et maintenant que j'ai vidé mon sac aux nouvelles, ouvre un peu le tien, dis-je en terminant. D'abord, où est Caramel ? »

Patte-Alerte alors baissa la tête et laissa retomber sa longue queue avec un abandon mélancolique.

Cette démonstration de la part d'une personne dont je connaissais l'humeur enjouée, me fit enfin comprendre qu'il était arrivé malheur à mon cher bon frère. À vrai dire, l'obstination de ma belle-sœur à me faire raconter toute notre histoire avant de m'avoir dit la sienne et celle de Caramel m'avait tout d'abord un peu serré le cœur. Patte-Alerte n'était pas de nature à laisser la parole aux autres quand elle avait quelque chose de bon à dire.

« Mon frère serait-il malade, blessé, lui dis-je ? Est-il en danger ? Expliquez-vous, Patte-Alerte ; cette attente est un supplice.

– Je suis veuve !! s'écria Patte-Alerte en me jetant les pattes autour du cou. Veuve, mon cher Dent-d'Acier ; Caramel n'est plus ! J'ai perdu le meilleur, le plus aimable des maris...

– Comment, comment la chose est-elle arrivée ? demandai-je d'une voix qu'étouffaient les sanglots.

– Huit jours à peine après notre arrivée dans ces parages, balbutia Patte-Alerte, – huit jours à peine. – Tout nous souriait dans ce charmant pays, tout allait à souhait ; Caramel me répétait à tout instant du jour qu'il connaissait enfin, grâce à moi, le parfait bonheur. Nous résolûmes ce matin-là, d'aller à quelque distance d'où nous sommes, passer les premières heures de la journée, au bord d'un ruisseau dont les rives fleuries plaisaient à mon bon Caramel. Des noisetiers, des châtaigniers ombragent cette rive, et nous étions assurés d'y trouver un déjeuner abondant. Nous causions comme deux êtres qui n'ont rien à désirer, au pied d'un vieux saule, quand, du haut de ce saule, un énorme chat noir bondit sur nous comme un tigre. Le monstre nous

avait vus venir sans doute et avait préparé avec soin son embuscade. Caramel était plus éloigné que moi du féroce animal. J'allais donc être sa victime, quand d'un bond dont je ne l'aurais jamais cru capable, mon pauvre mari s'interposa entre moi et la griffe de notre sanguinaire ennemi. Il n'eut que le temps de me crier : « Sauve-toi, pense à nos petits ! » Je le vois encore dans la gueule de ce bandit. Le lâche fuyait emportant sa proie, emportant mon époux, mon bonheur !

« Ah ! Dent-d'Acier, je n'aurais jamais cru, avant de vous revoir, qu'il pût y avoir une sorte de joie possible en ce monde pour la malheureuse Patte-Alerte ! La vue du frère de Caramel pouvait seule faire trêve un instant à ma douleur.

– Cher et bon Caramel, m'écriai-je, tu étais certes tout à la fois le plus laid, le plus sage et le meilleur des rats ! Si quelqu'un méritait, après une vie honnête, une mort douce et tranquille, c'était toi assurément, et c'est par une tragédie que s'est accomplie ta destinée ! J'ai traversé le vaste Océan ; j'ai été comme un fou au devant de

périls sans nombre, et j'ai pu rentrer dans mon pays natal sans avoir attrapé la moindre égratignure. Qui aurait pu prévoir que celle qui avait tout fait pour éloigner de toi les catastrophes qu'elle me prédisait, aurait à m'annoncer à mon retour que tu venais de périr misérablement sous la dent vulgaire d'un obscur assassin ?

– Misérablement ! s'écria Moustache en s'essuyant les yeux ; que dis-tu là, Dent-d'Acier ? Jamais mort fut-elle plus belle que celle de l'heureux Caramel ? Il est mort pour celle qu'il aimait, gloire à lui ! Tu parlais de héros, tout à l'heure ; eh bien, sache-le, ton gros frère Caramel en est un et de la vraie espèce. Je déclare que, quant à moi, sa mort est digne d'envie ! »

Et se tournant vers madame Caramel : « Vous avez des enfants, dit-il, élevez-les dans le respect de la mémoire de leur père, et qu'ils tâchent de devenir dignes de porter son nom à jamais glorieux ! »

Je n'avais jamais vu Moustache si ému. Patte-Alerte pleurait de joie qu'un rat de la valeur de Moustache appréciât si dignement son défunt

mari.

À mon grand étonnement, Moustache qui, on l'a vu, du reste, ne pouvait tenir en place, resta quinze jours avec nous. Il était plein d'attentions pour ma belle-sœur et pour sa nichée, jouait avec les enfants, leur racontait des histoires à leur portée, et semblait oublier son goût pour les voyages et les aventures. Mais le repos n'était pas dans sa nature. S'adressant un jour à Patte-Alerte : « Madame Caramel, lui dit-il, je suis trop heureux ici ; bien manger, bien dormir, être sûr du jour et du lendemain, n'est décidément pas mon affaire. Il me semble que mes pattes se rouillent ; votre petit dernier m'a dit hier que je prenais du ventre et que je ressemblerais bientôt à son papa Caramel. Au moral, c'est plus d'honneur que je n'en mérite ; au physique, c'est une gloire qui ne me tente pas. Je ne suis propre à rien, hélas ! qu'à la vie de combat.

« Sommes-nous loin de Londres ? J'ai hâte de revisiter mon ancien domicile et de m'y retremper dans une existence active, après ces longues vacances.

– Par terre, vous avez devant vous un voyage d’une quinzaine de jours, répliqua Patte-Alerte. Moi j’ai abrégé de beaucoup la distance en venant par eau, à bord d’un navire marchand, pour ne pas fatiguer Caramel. Je m’étais assurée tout d’abord, il est superflu de vous le dire, que ce petit voyage par eau était absolument sans danger.

– Je ne tiens plus à naviguer d’ici à quelque temps, répondit Moustache, et aujourd’hui que le fruit abonde dans les jardins, rien ne saurait n’être plus agréable qu’un voyage à patte. Qu’en penses-tu, Dent-d’Acier ?

– Je ne suis guère disposé, pour le quart d’heure, à entreprendre un long trajet, soit par terre, soit par mer ; je t’accompagnerai cependant un bout de chemin, mon cher Moustache, je te ferai, comme on dit, un pas de conduite, mais je préfère ne pas retourner tout de suite à Londres. Je veux passer quelque temps encore en famille près de l’endroit où Caramel est mort.

– Et vous ? demanda Moustache à Patte-Alerte. Retournez-vous à Londres avec moi ?

– Excusez-moi, monseigneur, répondit ma belle-sœur en secouant les oreilles avec une vivacité comique. Je suis de l’avis de feu Caramel. Des héros tels que vous sont les plus dangereux compagnons de voyage que l’on puisse rencontrer, et je n’ai pas la moindre envie de courir les mêmes risques que vous. Je ne tiens pas plus à figurer dans un pâté qu’à être écrasée sous un drochki, poursuivie par des chiens, noyée dans un sac ou balancée par la queue. Non, non, vaillant Moustache, je me contenterai d’admirer vos exploits à distance. Quant à vous imiter, c’est là un honneur dont une mère de famille comme moi a le droit de se reconnaître indigne. Gardez votre gloire ; moi je garde mes oreilles et mes enfants ! Adieu, bon voyage et au revoir ! »

Moustache se mit à rire de cette sortie, et Chiffon Patte-Alerte disparut en courant, avant que nous eussions pu dire un mot pour la retenir.

Le lendemain, je prévins Patte-Alerte que j’allais partir avec Moustache pour lui faire la conduite : « N’allez pas trop loin, ne vous laissez pas entraîner par l’éloquence et par l’exemple de

Moustache ; vous avez le caractère moins solide que les dents, méfiez-vous de votre faiblesse.

– Soyez tranquille, lui dis-je, dans deux jours, trois au plus, vous me reverrez. – La vie de famille me convient, le métier d'oncle me paraît décidément avoir des charmes. »

Et sur ces bonnes résolutions nous nous dîmes adieu et au revoir.

Hélas ! Il y avait près de trois semaines que j'avais quitté ma belle-sœur et mes petits neveux, et Moustache, chaque fois que je faisais mine de rebrousser chemin, trouvait le moyen de me garder encore. C'était ceci, c'était cela, il fallait voir la montagne, il fallait visiter le vallon. Le pays valait la peine d'être vu à fond. Il ne convenait pas de voyager ainsi en étourneaux qui regardent sans voir et voient sans regarder. Nous aurions déjà dû être à Londres, nous en étions encore loin. Aurais-je bien le cœur de l'abandonner déjà ? Et il chantonnait alors d'un air si gai le refrain de Béranger :

Vie errante
Est chose enivrante,

que je remettais notre séparation au lendemain. Avec lui on ne sentait pas la fatigue. Pourtant un jour, après une rude étape, beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire, faite par une chaleur accablante, nous éprouvâmes, Moustache et moi, le besoin de nous donner quelques heures de repos ; aussi, passâmes-nous le reste de la journée à dormir. Le soir, nous n'eûmes pas loin à aller pour souper copieusement ; les gerbes ne manquaient pas, on était en pleine moisson. Le lendemain, la chaleur fut accablante. Naturellement, la chaleur amena la soif.

« Il n'y a personne dans les champs, me dit Moustache, en se glissant hors de la haie où nous étions cachés. Tiens, Dent-d'Acier, vois-tu là-bas, près de ce chêne, un objet qui brille au soleil ?

– Oui, répliquai-je, cela m'a tout l'air d'être un pot à bière, et il appartient sans doute à un

moissonneur.

– Je ne serais pas étonné si le mouchoir que j’aperçois à côté du pot contenait une bonne miche de pain, accompagnée d’un beau morceau de fromage.

– Ni moi non plus ; mais peu m’importe.

– Comment, peu t’importe ? Tu n’as donc pas la même envie que moi de comparer la bière anglaise au kwas ?

– Je t’en prie, ne t’expose pas de nouveau ! Songe au sort de Caramel ! m’écriai-je.

– Ta, ta, ta ! Il n’y a rien à craindre. Pas un campagnard en vue ! Dans tous les cas, je me flatte d’être assez leste pour ne pas me laisser prendre au milieu d’un champ. »

Sur ce, l’audacieux Moustache me brûla la politesse. Après avoir prudemment regardé dans toutes les directions, je me décidai à le suivre, car j’ai toujours eu un faible pour la bière.

« Mon pauvre Dent-d’Acier, me dit mon compagnon pendant que nous nous dirigeons vers le chêne, tu manqueras toujours d’initiative.

Tâche donc d'avoir un peu plus de résolution
Ah ! ah ! j'avais bien deviné. Ce parfum alléchant
annonce du fromage. Nous allons voir si les
villageois ont bon goût. »

À peine eut-il touché du bout de son museau le
mouchoir qui couvrait les provisions, qu'un rat
étrange surgit de derrière le paquet et cria d'un
ton féroce :

« Arrière, ou je mords ! »

Moustache, peu habitué à ce qu'on osât lui
porter un défi de ce genre, montra aussitôt les
dents ; mais jugez de notre stupéfaction lorsque
nous reconnûmes – était-ce bien possible ! –
Dans ce rat audacieux, les formes grassouillettes,
le museau pointu et la robe tachetée de Caramel !

Pour le coup c'était trop fort. Avoir été tant et
si sincèrement pleuré, avoir laissé tant de regrets
et être florissant, resplendissant de santé, c'était
invraisemblable, c'était à n'en pas croire ses
yeux !

N'importe, la nature l'emporta sur
l'étonnement, et je m'élançai au-devant de

Caramel avec un cri de joie. Mon frère ne fut sans doute pas moins ravi de me revoir, bien qu'il se bornât pour toute démonstration à frotter affectueusement son museau contre le mien, mais il continuait à surveiller le mouchoir, et dès que Moustache s'en approchait, il répétait : « Arrière ! » d'un ton décidé dont je ne l'aurais pas cru capable.

« Qu'y a-t-il donc dans ce paquet que tu gardes si soigneusement ? lui demandai-je.

– C'est le goûter de mon maître.

– Ton maître ? dit Moustache. Qui a jamais entendu parler du maître d'un rat ? Depuis quand as-tu accepté les fonctions de chien de garde au profit de notre ennemi commun ?

– Depuis que notre ennemi a usé de miséricorde envers moi, depuis qu'il a épargné un rat sans défense qu'il tenait en son pouvoir, je lui ai juré dans mon cœur une reconnaissance éternelle. Je te connais, Moustache, poursuivit Caramel, tandis que les poils de son dos se hérissaient à la vue de mon compagnon qui faisait mine de soulever de nouveau avec ses dents le

coin du mouchoir, tu passes à bon droit pour un héros parmi les rats, on n'en pourrait certes pas dire autant de moi, et cependant moi aussi, je saurai me battre même contre toi pour défendre ce qu'on a confié à ma garde. Tu as vaincu un furet, et tu n'auras pas de peine à me tuer ; mais tant qu'il me restera une dent dans la gueule, une goutte de sang dans les veines, tu ne toucheras pas une miette de ce qui appartient à mon maître. »

Moustache aurait mis à mal en un clin d'œil trois rongeurs comme Caramel, qui n'avait ni la taille, ni l'adresse, ni l'expérience de mon illustre ami. Mais en cette occasion, le vainqueur du furet ne se montra, à ma grande joie, nullement disposé à abuser de sa force. Il avait cette qualité des vrais braves, de ne pas se croire obligé de faire à tout propos montre de sa bravoure. Je suis sûr que personne ne l'accusera de lâcheté en apprenant qu'il s'éloigna, sans se faire prier davantage, du fromage tentateur et n'essaya même pas de regarder ce qu'il y avait dans le pot dont l'éclat nous avait attirés.

Il va sans dire que je brûlais d'impatience d'apprendre comment mon frère avait échappé à la mort. Après la résurrection de Moustache, se trouver devant un second ressuscité, c'était à se croire revenu pour tout de bon aux temps des prodiges. Caramel s'empessa de satisfaire ma curiosité, sans toutefois perdre de vue le précieux paquet confié à ses soins. Pendant ce temps-là, Moustache, qui ne s'endormait jamais, faisait le guet afin de nous prévenir au cas où aurait apparu dans le paysage un être humain.

Je raconterai l'incroyable aventure de Caramel en me servant autant que possible de ses propres paroles ; je regrette seulement de ne pouvoir rendre les jeux de physionomie de son honnête visage.

XXIII

Jean et Madeleine.

« Ainsi que vous l'a dû raconter ma chère Patte-Alerte, dit mon frère, j'étais donc dans la gueule d'un chat – et quel chat, mes amis ! Non pas un chat apprivoisé, de ceux qui ne touchent aux rats, quand ils sont bien nourris, que du bout des dents – mais un chat sauvage qui était devenu à ce point la terreur de tout le pays, que tous les fermiers de la contrée s'étaient juré de l'exterminer. Je sentais ses dents s'enfoncer dans mes chairs quand de derrière une futaie partit comme un coup de tonnerre. Mon ravisseur était foudroyé ; moi j'étais évanoui. Lorsque je repris mes sens, je sentis qu'une main, une main d'homme, me tenait par la nuque, et pour du coup je me crus plus perdu encore que lorsque j'étais dans la gueule de mon chat. « Un rat pie ! La

drôle de bête ! » disait le fermier qui venait de me saisir.

Je croyais qu'il allait me lancer contre le mur voisin, puis poser le talon sur mon pauvre corps. Loin de là – il se mit à m'examiner avec intérêt et continua :

« Ma foi, Madeleine rira bien ! Je n'ai jamais vu son pareil. Je mettrai ce monsieur dans la cage vide et je tâcherai de l'appivoiser pour elle. »

« Je ne m'attendais pas à ce sursis, et je vous réponds que si jamais vous vous trouvez dans la même position, vous serez joliment contents de sentir les doigts qui vous tiennent disposés à se desserrer, ne fût-ce que pour vous enfermer plus tard dans une cage, comme cela, en effet, devait m'arriver. En attendant, Jean, le fermier qui m'avait pris, continua de me tenir d'une main par la peau du cou, et ayant de l'autre ramassé son fusil, il se mit à marcher, à marcher. Quelles enjambées ! La course dura bien trois ou quatre heures, au bout desquelles il entra dans une ferme, puis dans une chambre de cette ferme où se trouvait sur un meuble de chêne la cage qu'il

me destinait. Il en ouvrit la porte, m'y fit entrer, et la referma. J'étais son prisonnier. La nuit se passa, une nuit qui me rappela celle que mes frères avaient dû passer dans leur prison la veille de leur supplice.

« Où suis-je ? me disais-je, retrouverai-je jamais Patte-Alerte et nos enfants ? » Le matin, mon fermier vint me voir. Au lieu de me tuer, il me parla doucement et me donna à manger ; en un mot, il me traita en ami. Décidément cet homme-là ne ressemblait en rien à ce que j'avais entendu dire de tous les autres. Il était bon. Il ne méprisait aucune créature de Dieu et alors même qu'il avait à sévir contre l'une d'elles on sentait qu'il y mettait une sorte d'humanité. « Cependant il avait tué mon ravisseur, direz-vous. » C'est vrai ; mais il avait affaire là à un de ces bandits qui ne méritent aucune pitié. Encore est-il qu'il avait dit en le regardant après lui avoir lâché son coup de fusil : « Le coup a porté en plein dans la tête ; elle a souffert le moins possible ! »

Peu à peu je m'habituai à mon gardien, et mon plus grand plaisir fut de le voir s'approcher de ma

cage. Bientôt il se hasarda à passer les doigts à travers les barreaux de ma prison, et voyant que je ne songeais pas à le mordre, il en vint à me caresser. Enfin, quand il me vit bien apprivoisé, il me tira de là pour me donner un abri bien plus chaud et plus confortable, c'est-à dire la poche même de son paletot...

– Tu appelles cela un logement confortable ? M'écriai-je. Allons, il ne faut pas disputer des goûts.

– Je l'accompagnais partout, poursuivit Caramel sans se formaliser de cette interruption. Il m'enseigna bien des choses nouvelles pour un rat. Il est dans notre nature de prendre tout ce que nous pouvons attraper ; mon maître m'apprit à respecter le bien d'autrui ! Du reste, il ne me laissait jamais souffrir de la faim ; il causait avec moi comme avec un compagnon, et jamais il ne m'a donné la moindre chiquenaude. Rester insensible à tant de bonté eût été de l'ingratitude.

– Et tu dois tout cela à ta robe tachetée ! m'écriai-je.

– J'appris bientôt, continua tranquillement

Caramel sans s'offusquer de ma raillerie, que Jean Shillish, mon maître, allait partir pour Londres, dans le but d'épouser la Madeleine dont il parlait si souvent et à laquelle il m'avait tout d'abord destiné. Sans doute ce voyage à Londres devait me séparer à jamais de ma famille, mais que faire ? Je ne savais même plus dans quel coin du monde j'étais. Comment chercher les miens, comment m'orienter dans ce vaste univers avec le peu de connaissances géographiques que je possédais ? Il n'y avait pas même à y songer ; je dus donc me résigner à partir avec mon maître. Nous voyageâmes ensemble, et je dormis tout le long de la route dans sa poche. Certes, si j'avais su où aller, pour rejoindre Patte-Alerte, malgré les bons procédés de Jean, je lui aurais faussé compagnie ; mais pour peu que vous veuillez y penser, vous conviendrez avec moi qu'il eût été impossible à un maladroit de ma sorte de se tirer jamais d'affaire. »

Moustache l'interrompt : « Et quand à Londres, il fut arrivé chez sa Madeleine, il te donna à elle ?

– Comme vous dites, répondit Caramel ; oui, il me plaça sur une table devant elle, dans le petit salon où ils causaient ensemble. Elle m’a beaucoup admiré.

– Non, non ! interrompis-je à mon tour en riant. C’est impossible ! C’est trop fort ! Je croirai tout ce que tu voudras, excepté cela.

– Dame, répliqua Caramel avec son sang-froid habituel, Madeleine l’a dit. Il se peut qu’elle ait feint de m’admirer pour faire plaisir à mon maître ; mais il est certain qu’elle a déclaré que je lui plaisais beaucoup, qu’elle n’avait pas du tout contre moi la répugnance qu’on a d’ordinaire contre les rats. Elle ajouta que l’étrangeté de ma fourrure me donnait une physionomie à part, et que, pour tout dire, elle n’avait jamais vu un si agréable rat de sa vie. Pour faire voir à Jean qu’elle disait vrai, elle me caressa et me nourrit de sa main. L’accord fait en ce qui me concernait, je me couchai, comme toujours, sous la chaise de mon ami Jean et ils se remirent à parler de leurs projets d’avenir. Le fermier raconta ce qu’il avait fait pour rendre sa demeure agréable à sa femme ;

il lui dit qu'il avait planté dans son jardin les fleurs qu'elle préférait et ajouta un tas d'autres jolies choses à l'usage des fiancés. Enfin, il lui a demandé si elle serait heureuse de devenir sa femme.

« Très heureuse, a répondu Madeleine, les yeux fixés sur le plancher, tandis que ses joues ressemblaient à un nuage au lever du soleil. – Seulement je ne puis m'empêcher de regretter d'être obligée de quitter mon père et la maison où je suis née et les pauvres petits déguenillés de l'école à qui je donne depuis si longtemps des leçons. Qui sait si celle qui me remplacera réussira aussi bien que moi à se faire comprendre d'eux ?

– Allons, Madeleine, répondit gaiement le fermier, il ne faut pas vous chagriner. Votre père viendra nous voir aussi souvent qu'il le voudra. Chez nous il se sentira bientôt aussi à son aise que chez lui. Quant à la maison, vous en aurez une autre, et vous ne perdrez rien de ce côté-là. Pour ce qui est des petits déguenillés, eh bien, j'ai besoin d'un gars actif et intelligent, et quoique je

n'aime guère les pâlots de Londres, si vous en connaissez un qui vaille quelque chose, et à qui vous portiez un intérêt particulier, eh bien, nous l'emmènerons. »

C'est Madeleine qui eut l'air content de cette offre ! Elle répondit qu'elle connaissait un pauvre enfant sans mère, un des meilleurs élèves de l'école, et dont elle garantissait la probité.

Il fut convenu qu'elle parlerait à son protégé et lui dirait de se présenter le soir même. Le jeune bipède vint en effet. J'avais repris ma place sous la chaise de mon maître et je commençais à sommeiller lorsqu'on frappa timidement à la porte. Madeleine cria de sa voix joyeuse : « Entrez ! » et je vis apparaître devinez un peu ?

– Bob et Billy, peut-être ! répondis-je.

– Oui, Bob et Billy, reprit Caramel avec une vivacité inusitée. Bob et Billy, nos anciens petits amis. Je n'espérais plus les revoir. Dame ! ils étaient joliment changés à leur avantage ! Bob surtout paraissait beaucoup plus fort et plus dégourdi qu'autrefois. Ce n'était plus le petit être misérable et abattu que vous avez connu,

tremblant dans ses guenilles et dont le sort inspirait de la pitié aux rats eux-mêmes. Il portait une tunique de laine, un pantalon bleu et une casquette entourée d'une bande de drap rouge. Billy n'avait pas, comme son frère l'uniforme des décrotteurs de Londres ; mais il était proprement mis. Tous les deux souriaient et regardaient les gens en face, comme doivent le faire de braves garçons. Si jamais visage rayonna de reconnaissance et d'affection, ce fut celui de Bob lorsqu'il regarda Madeleine. Il paraît qu'à l'école Madeleine avait été bonne et patiente pour lui comme une mère.

« Pardon, excuse d'avoir amené Billy, dit Bob d'un ton à la fois franc et modeste. Je ne pouvais pas le laisser seul. »

Jean lui parla avec bienveillance et offrit de lui donner un emploi à sa ferme. Les yeux de Bob brillèrent de plaisir ; mais ce ne fut qu'un éclair qui s'éteignit dès que son regard tomba sur le petit boiteux. Je vis que Billy lui serrait la main, et cette étreinte parlait plus clairement que toutes les paroles du monde.

« Merci, monsieur, dit le frère aîné, je voudrais bien... mais je crois... il vaut mieux que je reste encore à gagner ma vie à Londres.

– Et comment la gagnes-tu, mon garçon ?

– S’il vous plaît, monsieur, je suis décrotteur ; j’appartiens à la brigade rouge, comme vous pouvez le voir.

– Diable, dit Jean, voilà un petit bonhomme indépendant ! Il est facile de deviner à ta mine que tu gagnes honnêtement ton pain. Seulement je m’étonne que tu préfères rester ici à Londres rien que pour le plaisir d’y décrotter des bottes. C’est là un drôle de goût, à mon avis.

– Oh ! monsieur, répliqua Bob, tandis que son frère lui pressait la main plus fort que jamais, et semblait sur le point de fondre en larmes, je ne veux pas abandonner mon pauvre Billy – c’est mon petit frère, il n’est pas fort, il est un peu infirme encore, il a été si malade ; il n’a plus que moi au monde.

– Est-ce là tout ce qui te retient ? demanda le fermier en se frappant la jambe de façon à me

faire tressauter. Voyons, Madeleine, j'ai bien mon idée ; mais c'est à vous de décider. Ces braves petits ont toujours vécu ensemble, ce serait dommage de les séparer... Si nous les emmenions tous les deux ? »

Madeleine et Bob regardèrent le fermier sans répondre ; leur respiration paraissait gênée. Que d'admiration et de reconnaissance dans leurs yeux, qui, si leur langue restait muette, parlaient éloquemment ! Billy, lui, n'essaya pas de combattre son émotion. Il pleura bel et bien de joie en s'écriant :

« Oh oui, monsieur, prenez-moi aussi, s'il vous plaît. Ne nous séparez jamais. J'ai bon courage et je travaille déjà ; je ferai des paniers pour vos fruits.

– Et des cages pour mes poules, hein ? On est toujours utile, quand on aime le travail. Je veux bien, si Madeleine veut. »

Et il se tourna vers elle avec ce bon sourire qui, si je ne me trompe, illumine le visage des bipèdes eux-mêmes lorsqu'ils accomplissent une action charitable.

« Oui, oui, je le veux, mon bon Jean ! »
répliqua Madeleine qui saisit la main de son futur.

Puis, sans ajouter un mot, elle laissa couler à son tour des larmes d'attendrissement.

Je fus si ravi de ce dénouement, continua Caramel, que je sortis de dessous ma chaise. Billy m'aperçut aussitôt, et, s'adressant à Bob, s'écria :

« Oh Bob ! Tiens, regarde donc ! Si je ne me trompe pas, c'est... oui, c'est notre joli rat tacheté !

– C'est ma foi vrai, s'écria Billy, car il n'est pas possible qu'il y ait deux rats aussi singuliers que celui-ci dans le monde. »

Ils furent obligés de raconter notre histoire et ce fut de la part de Madeleine et du fermier des cris d'étonnement.

« En voilà une rencontre ! s'écriait le bon fermier. Les amis de Madeleine amis de mon rat ! Qui est-ce qui aurait jamais pu s'attendre à une chose pareille ! »

Cet incident avait mis toute la maison en

gaieté, et les choses n'en allèrent que mieux.

– Ainsi donc, dit Moustache, vous demeurez tous ici, le fermier, sa femme, les deux enfants et toi ?

– Oui, et ils sont plus heureux que des rois. J'avoue que rien ne manquerait à mon bonheur à moi-même si je pouvais espérer revoir un jour Patte-Alerte et nos petits.

– Ma foi, rien ne me paraît impossible à présent, reprit Moustache. Toutefois ne pense pas trop à cela, mon pauvre Caramel, et puisque tu as la chance d'avoir le caractère bien fait, jouis en attendant du genre de vie que tu as trouvé ici.

– Il a du bon, son genre de vie, dis-je à Moustache.

– Certainement, dit Caramel, certainement, et si mon épouse était là avec sa nichée...

– Peuh ! fit mon compagnon, je préfère la liberté au bien-être, ou plutôt je me figure qu'il n'y a pas de bien-être sans liberté. Mais toi, mon pauvre Caramel, tu n'as jamais ressemblé aux autres rats, et ta vocation était de passer chien de

garde. Ainsi tu es de force à surveiller ce pot d'ale et ce fromage pendant des heures entières sans céder à la tentation de grignoter ou de boire ?

– Mon bienfaiteur a confiance en moi, répondit simplement Caramel. Je dois justifier cette confiance. Je ne fais que mon devoir en lui consacrant la vie que je lui dois.

– Bons sentiments ! reprit Moustache, qui était fort honnête après tout : mais quelle drôle d'existence ! Je donnerais quelque chose pour te voir dans ta nouvelle demeure, entouré de tes amis à deux pattes.

– Rien de plus facile, répliqua Caramel, en tournant le museau vers la droite. La ferme est là-bas : tu n'auras qu'à grimper ce soir à la hauteur de cette croisée du rez-de-chaussée, que tu peux apercevoir d'ici, et qui est encadrée de verdure.

– Bon ! Je jouirai volontiers du coup d'œil, s'écria Moustache ; mais après, en route pour Londres !

– Moustache, dit Caramel avec beaucoup de

majesté, jure-moi que tu ne prendras rien chez nous ?

– Pas même une épluchure de pomme de terre, répondit mon ami en riant.

– Maintenant, je vous engage à filer, reprit Caramel. Jean ne peut tarder à venir chercher son goûter. »

Nous nous dépêchâmes de profiter de ce conseil, et nous partîmes au grand trot ; car nous savions quel sort nous attendait si l'excellent fermier nous attrapait : nous n'avions pas, pour nous protéger auprès de lui, l'avantage d'être ornés d'une vilaine robe tachetée comme Caramel.

« C'est merveilleux ! dis-je à Moustache, pendant que nous détaillons. Voilà Caramel qui a été épargné par un homme, caressé par une femme, admiré et aimé par un enfant, et tout cela parce qu'il n'est pas fait comme il devrait l'être ! En vérité, je finirai par le trouver beau moi-même, pour peu que cela continue. Sa laideur, du moins, ne lui a fait aucun tort ; il paraît décidément que la modestie et la bonté suffisent

pour nous valoir des amis.

– C’est égal, tu peux te, vanter d’avoir un drôle de frère, dit Moustache. »

XXIV

Coup d'œil à travers les roses et beaucoup de choses très étonnantes. Conclusion.

Lorsque l'heure de la veillée fut venue, tandis que la lune répandait sur les champs sa douce clarté, nous grimpâmes le long des rosiers qui entouraient la fenêtre que Caramel nous avait désignée. Écartant doucement les branches et les fleurs qui interceptaient la vue, nous fûmes témoin d'une scène qu'il est rarement donné à un rat de contempler.

La croisée s'ouvrait sur une belle cuisine qui remplissait aussi l'office de salle à manger. Les murs étaient simplement blanchis à la chaux, et le parquet dallé disparaissait sous une couche de sable fin. Des rangées d'assiettes de faïence peinte et de casseroles resplendissantes décoraient un des côtés de la salle. Un bon feu

flambait dans la vaste cheminée et, non loin de la porte, résonnait le tic-tac monotone d'un coucou. Tout rayonnait de propreté. Près de la croisée se trouvait une table couverte d'une nappe d'une blancheur neigeuse sur laquelle s'étalait un souper aussi copieux qu'appétissant.

Autour de cette table étaient assis le fermier, sa femme et nos deux anciennes connaissances, Bob et Billy, les ex-locataires de l'appentis. Les ci-devant déguenillés portaient de jolies blouses grises, et sur leurs visages naguère si souffreteux brillaient sous un teint déjà hâlé, les roses d'une santé campagnarde.

En voyant le fermier, je ne m'étonnai plus qu'il eût eu pitié de Caramel. Il avait l'air si franchement gai et bon, que je suis persuadé que c'est lui qui a dû écrire les vers attribués à Robert Burns et adressés à une souris dont le poète venait de mettre le nid à jour sous le soc de sa charrue.

« Petite bête à la robe lisse, petite bête effarouchée, quelle panique j'ai soulevée dans ton sein ! Tu as eu tort de t'enfuir si vite. Va, je

regrette que la royauté de l'homme soit venue troubler la paix de ton ménage et justifier la mauvaise opinion qui cause ton effroi. Après tout, je ne suis que ton pauvre compagnon terrestre, mortel comme toi. Parfois, je n'en doute pas, il doit t'arriver de voler. Mais quoi ! Tu n'as pas de rentes, tu n'as ni moyens de travail, ni instruction, ne faut-il pas que tu vives ? Un épi sur douze, pris çà et là, n'est qu'un léger emprunt qui portera bonheur au reste de la récolte et dont je ne m'apercevrai guère. »

Par une bizarre coïncidence, au moment même où je songeais à ces jolis vers que j'avais entendu réciter à M. Georges, le fermier frappa trois petits coups sur la table ; à ce signal mon frère Caramel que je n'avais pas encore aperçu, grimpa sur les genoux de son maître, puis sauta sur la nappe. Il fit le tour de la table et chacun des convives trouva quelque chose à lui offrir. Billy caressa son favori et s'écria :

« Tu as couru les champs, mon gaillard ? Je ne t'avais pas vu de la journée. Est-ce que tu aurais trouvé un autre aveugle à conduire, par hasard ?

– Il paraît, Bob, interrompit Jean, tout en faisant rouler une noisette tout épluchée du côté de Caramel, que tu as reçu une lettre ce matin ?

– Oui, répliqua Bob, dont les yeux brillèrent de plaisir, j’allais justement vous en parler. C’est monsieur Georges qui m’a écrit.

– Il revient de chez les Russes et le capitaine aussi ; ils sont bien aises d’être de retour, parce qu’il fait un froid de loup là-bas, ajouta Billy, toujours disposé à bavarder. La lettre est d’abord allée à l’école, à la chère vieille école ! M. Georges et son père ne savaient pas que nous sommes ici, et ils seront joliment contents d’apprendre par le directeur combien nous sommes heureux, car ils ont été bien bons pour nous, eux aussi.

– Tu dois beaucoup au capitaine, je crois ? dit le fermier en s’adressant à Bob.

– Oh, monsieur, il m’a sauvé de... »

L’enfant rougit, ses yeux se baissèrent, une grosse larme s’échappa d’entre ses cils, et il la dissimula du mieux qu’il put ; mais au lieu

d'achever sa phrase interrompue, il resta pensif.

« Il t'a sauvé de la misère, je le sais, reprit Jean tout en caressant les oreilles de Caramel. Il feignait de ne pas s'apercevoir de l'émotion de Bob.

– Il m'a sauvé de pis que cela, répondit l'enfant dont la voix tremblait.

– Pas de la mort, hein ?

– De pis que cela encore, monsieur ! »

Le brave fermier secoua la tête et passa à diverses reprises les doigts dans son épaisse chevelure. Bob s'était levé ; il s'approcha de Jean, le regarda en face, et dit :

« Il y a longtemps que j'aurais dû vous le dire, monsieur, pardonnez-moi. Sans le capitaine, où serions-nous, Billy et moi ? Pas à votre table, pour sûr... Oui, il y a longtemps que je veux tout vous avouer, et j'aurais dû le faire avant de me laisser amener ici. La veille du jour où le capitaine – que Dieu le bénisse ! – m'a conduit à l'école des Déguenillés, je n'étais qu'un petit...

– Je vois ce que tu es maintenant, interrompit

le fermier avec bonté ; je ne m'occupe pas du passé.

– J'ai besoin de vous en parler, moi, répliqua Bob, dont les larmes coulèrent en abondance. Le jour où le capitaine m'a rencontré, j'étais un pauvre ignorant ; personne ne me connaissait, personne ne se donnait la peine de me dire : « Il vaut mieux mourir de faim que de voler. » Le capitaine m'a pris la main dans sa poche et je m'attendais à être battu ou livré au policeman. Mais il m'a regardé. – Dans ses yeux, j'ai vu la pitié, non la colère. Il m'a parlé doucement, si doucement même que ce jour-là, je me suis promis de ne plus voler, et mon bienfaiteur m'a mis à même de tenir ma promesse.

– Il avait raison de ne pas désespérer de toi, dit Jean, car tu es devenu un honnête garçon, et la confession que tu viens de faire, suffirait pour me le prouver, si j'avais conservé le moindre doute. Ma femme aussi t'avait bien jugé elle savait que tu ne tarderais pas à me faire cet aveu que nous attendions afin de n'y plus songer.

– Quoi, monsieur, vous saviez ?...

– Encore une fois, ne parlons plus de cela, mon garçon. Maintenant, tout est oublié... Tiens, où donc est mon garde du corps ? Bon, il s'est fourré dans ma poche... Allons, Billy, cours me chercher ma pipe, et toi, Bob, tire les volets pendant que je vais voir si toutes les portes sont bien fermées. »

« Puisque l'on se dispose à tirer les volets, nous n'avons qu'à nous en aller, me dit Moustache. As-tu vu comme on bourre de friandises cet animal de Caramel ? »

Moustache avait la parole un peu vive, mais il rendait justice à Caramel et me parla de lui en très bons termes tandis que nous regagnions le champ où nous comptions souper.

« Mon cher Moustache, répliquai-je, ce que nous venons de voir du sort de Caramel me donnerait presque envie d'être à sa place.

– Moi, je ne suis pas de ton avis. La nature ne nous a pas destinés à remplir le rôle d'un animal domestique.

– Nous serons donc toujours détestés par les

rois de la création ? Nous ne saurons donc jamais nous rendre utiles à l'humanité ?

– J'ignore si les hommes cesseront un jour ou l'autre de nous persécuter ; mais il est certain que nous leur sommes plus utiles qu'ils ne pensent.

– Oui, aux barbares qui nous mettent dans un pâté, aux habitants des pays qui se servent de notre malheureuse peau pour fabriquer des chapeaux ou des gants ; mais à Londres...

– Ami Dent-d'Acier, à Londres comme à Paris, nous rendons de fiers services à nos tourmenteurs ; courageusement nous débarrassons toutes les grandes villes d'une masse de restes et de détritrus qui, sans nous, finiraient par vicier l'atmosphère. Chacun a sa fonction ici-bas, – celle-là est la nôtre ; ils ne devraient pas en méconnaître la nécessité. Pourquoi serions-nous créés si nous ne pouvions être que nuisibles ? J'ai idée que celui qui a fait le monde savait ce qu'il faisait. »

J'allais répondre que l'homme n'a pas trop l'air de se douter de ce que nous faisons pour lui, lorsque nous entendîmes une voix bien connue

qui criait à s'épuiser : – « Caramel ! Dent-d'Acier, Moustache ! Où êtes-vous ? Êtes-vous par ici ? Pour l'amour de Dieu, si vous m'entendez, répondez moi. Hélas ! m'aurait-on mal renseignée ? »

C'était, oui en vérité, c'était Chiffon Patte-Alerte. Moustache répondit à ses cris par un sifflement qui perça l'espace et fut entendu d'elle.

Elle arriva toute essoufflée :

« Ah ! quel bonheur, s'écria-t-elle, le vieux rat que j'ai rencontré ne m'a donc pas trompée. Mais quoi ! vous êtes seuls ? Où est Caramel ? Grand Dieu ! je ne le vois pas avec vous ! Le vieux coquin qui m'a rendu à l'espérance m'avait affirmé cependant que mon Caramel habitait dans les environs de cette ferme, et que bien que je l'eusse vu, de mes deux yeux vu dans la gueule d'un chat, le père de mes enfants chéris n'était pas mort. »

Moustache voyant qu'elle ne tarissait pas de questions, prit le parti de lui mettre sa queue entre les dents, comme un bâillon.

« Et maintenant, lui dit-il avec une gravité comique, mords, si tu veux, mais écoute ! »

Après quoi : – « Patte-Alerte, ma mie, ajouta-t-il, quand on veut apprendre quelque chose et obtenir réponse à une question, on donne, à ceux à qui on la pose, le temps de vous la faire. »

La pauvre Patte-Alerte baissa la tête sous cette semonce, et Moustache et moi la mêmes au courant de tout ce que nous savions nous-mêmes. Quand ce fut fini : « Et maintenant, ma chère Patte-Alerte, reprit Moustache, permettez que je vous questionne à mon tour. Comment diable avez-vous pu apprendre que votre époux avait échappé à la mort, et qu'il avait terres et maisons dans ces lointains parages ?

M^{me} Caramel nous apprit alors que tout le temps qu'elle n'avait pas à donner aux soins que réclamaient ses enfants, elle l'employait, depuis notre départ, à courir de ci, de là, et à questionner les rats qu'elle rencontrait. L'un lui avait appris que le chat qui lui avait ravi son mari n'avait pas joui longtemps du fruit de son crime ; on l'avait trouvé mort dans le champ, tué d'un coup de

fusil, à vingt-cinq pas du lieu où s'était passé le drame qui l'avait rendue veuve. Patte-Alerte avait eu alors le courage de retourner à cet endroit : « Qui sait, se disait-elle, si je ne retrouverai pas les restes de mon pauvre Caramel ? Le chat fuyait, il n'a peut-être pas pu le dévorer tout entier en fuyant. »

Elle n'avait rien trouvé du tout. Mais cette absence de tout vestige du cadavre de son époux, loin de lui ôter l'espoir, l'avait conduite à se dire qu'un miracle s'était fait peut-être dans un sens conforme à ses désirs. Si rien ne restait de Caramel dans le lieu où il avait dû mourir, qui pouvait dire que Caramel ne pût se retrouver ailleurs dans son entier ?

Quelques jours plus tard, un vieux rat, une espèce de mendiant, habitué à parcourir la contrée, et qui connaissait tout le pays à dix lieues à la ronde, l'avait abordée :

« Madame Caramel, lui avait-il dit, il n'est bruit du côté de la ferme de Jean que d'un rat extraordinaire, plus semblable à un cochon d'Inde qu'à un rat, et qui aurait été adopté par la

famille de ce fermier.

– Un cochon d’Inde ! s’était écrié Patte-Alerte palpitante, c’est mon mari cela ne peut-être que mon mari. Il ne saurait y avoir deux Caramel au monde. »

Et, en personne expéditive, elle avait conclu avec le rat mendiant le traité suivant : Elle lui donnait en toute propriété les réserves de noisettes, de châtaignes et de blés qu’elle avait amassées, à la seule condition qu’il la conduirait à cette ferme de Jean qu’habitait un rat dont le signalement répondait évidemment si bien à celui de son cher Caramel.

Le mendiant avait accepté, Patte-Alerte s’était mise en route avec ses quatre petits Caramel qui avaient déjà de bonnes jambes ; on avait proportionné la marche à leurs forces. – Elle venait de les coucher dans un coin bien abrité, et, pour ne pas perdre de temps, sachant qu’elle était en vue de la ferme de Jean et de Madeleine, elle avait voulu reconnaître le soir même les alentours. La providence avait secondé ses efforts, puisqu’elle nous avait retrouvés. Mais

tout n'était pas dit pour elle. Comment informer son mari de sa présence dans les environs, et d'ailleurs Caramel aurait-il assez de décision pour quitter son sauveur, dans le cas où celui-ci ne consentirait pas à se charger de sa famille et ne lui permettrait pas d'aller la rejoindre ? Toute la question était là. Il était impossible de la résoudre pendant la nuit.

« Couchons-nous, lui dit Moustache, allez retrouver vos petits, calmez-vous par un bon somme. Le Dieu des pauvres gens, qui a tant fait déjà pour vous, ne vous laissera pas échouer au port. Dès l'aube, je me dirigerai avec Dent-d'Acier du côté de la ferme et nous viendrons bien à bout d'en faire sortir Caramel, et de lui expliquer le bonheur inespéré qui l'attend. Je ne doute pas qu'il ne réussisse à arranger tout cela à l'amiable, avec le bon fermier. Jean et Madeleine ne doivent pas être de ceux qui font le bien à demi. Quel malheur que les petits Caramel ne soient pas des petits monstres, couleur de cochon d'Inde, comme monsieur leur père ! La chose en serait plus facile. Rien qu'en les voyant le fermier comprendrait tout.

– N'est-ce que cela ? s'écria Patte-Alerte. Mes enfants sont dès à présent tout le portrait de leur père. Depuis que vous nous avez quittés, leur poil peu à peu a changé et l'on voit, à n'en pouvoir douter, qu'ils seront tous les quatre « Pies ! Pies ! » c'est-à-dire mouchetés de blanc et de brun comme des châtaignes à demi mûres sortant de leur écorce, ou, pour mieux dire, comme leur père ; et, ne vous en déplaise, j'en suis très fière ! »

Ami lecteur, je devrais terminer ici mon récit. On a dit : « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire », et c'est sans doute parce que j'ai joui, moi et mes amis, d'un bonheur si paisible depuis mon retour de Russie, dans la paisible campagne où nous avons trouvé une si douce retraite, que je n'ai presque plus rien à te raconter. Il convient cependant que je te fasse savoir que tout se passa le lendemain pour le mieux.

Le fermier Jean et la fermière Madeleine, Bob et Billy virent arriver avec des cris de joie le bon Caramel escorté de Patte-Alerte et de ses quatre

petits Caramel. Comme l'avait dit Patte-Alerte, des taches brunes et café au lait, absolument pareilles à celles de leur père, commençaient à moucheter leurs petites robes ; ces taches criaient que Caramel seul pouvait être le père de ces jolis ratons ; c'était un certificat de naissance indiscutable, et leur adoption par les gens de la ferme ne fit pas un pli.

Moustache lui-même, vaincu enfin par la vue du bonheur général, se décida subitement à finir avec nous ses jours à la campagne.

« Dent-d'Acier, me dit-il, c'en est fait ! Je renonce aux voyages... Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Je me ferai ermite si vous ne voulez pas me permettre de finir mes jours au milieu de vous. Adoptez-moi, Patte-Alerte ; vos fils peuvent avoir besoin d'un oncle de rechange. Ils sont assez diables pour en lasser deux.

– Comment, illustre Moustache, lui dit Patte-Alerte d'un ton tant soit peu railleur, quand il nous annonça cette bonne nouvelle, vous vous résignez à habiter un village où l'on ne rencontre

pas un chat ? Je vous croyais déjà en route pour Londres. Auriez-vous donc changé d'avis ?

– Absolument, madame Patte-Alerte, et votre aimable humeur y est pour quelque chose. Vous êtes passablement taquine, chère madame Caramel ; avec vous je suis assuré du moins que la controverse ne nous fera pas défaut. Au besoin, si par impossible elle venait à languir, la différence de nos opinions sociales et politiques viendrait la réveiller. Les sujets de querelle ne nous manqueront pas. Ces batailles de langue en valent d'autres.

– Grand merci, s'écria gaiement Patte-Alerte, sur ce terrain-là je ne vous crains pas. Et d'ailleurs, j'ai mon idée...

– Et pourrait-on savoir ce qu'elle est votre idée, et ce qu'elle peut valoir, chère madame Patte-Alerte ?

– Mon idée, mon idée, reprit vivement M^{me} Patte-Alerte, c'est que j'ai une petite sœur très gentille que je crois de force à mettre même un grand vainqueur comme vous à la raison. Quand j'aurai besoin d'aide, je l'appellerai à la

rescousse.

– Eh ! eh ! dit Moustache d'un air un peu fat, une seconde M^{me} Patte-Alerte n'est pas pour me faire peur.

– En attendant, tremblez toujours, répondit M^{me} Patte-Alerte. Vous ne savez pas ce que je vous ménage, monsieur l'intrépide. »

Le bon Caramel avait les larmes aux yeux.

Après un moment de silence, Moustache reprit la parole :

« Au fond, dit-il, je commence à croire qu'on ne gagne pas grand-chose à courir à la recherche des aventures et à se poser en casseur d'assiettes. L'exemple de Caramel me prouve, au contraire, qu'il vaut mieux se faire aimer que se faire craindre, et je ne désespère pas d'approcher d'un si beau modèle. »

Caramel répondit par un bon sourire à ce compliment de Moustache, et la petite M^{me} Caramel par une jolie révérence.

La vérité est que Moustache se montre si doux que je lui demande parfois en riant s'il ne songe

pas à entrer au service de Jean et de Madeleine.

« Non, me dit-il, j'aime mieux la vie indépendante de gentilhomme campagnard et de soldat laboureur que nous menons que la vie absolument calme de Caramel. Mais après tout je comprends qu'il s'arrange de son sort. »

Chose étrange, loin de prendre la douceur de Moustache pour un signe de faiblesse, ses nouveaux compagnons, les rats des champs, nos voisins, lui témoignent un profond respect et le consultent dans les circonstances difficiles. Il a une grande autorité dans la colonie et est comme le juge de paix du canton. Ai-je besoin d'ajouter que Bob et Billy, qui grandissent, continuent à mériter la confiance qu'on leur témoigne ? Je prévois le jour où, devenus fermiers à leur tour, ils travailleront pour leur propre compte. Billy ne boite plus et il déclare que lorsqu'il aura une maison bien à lui, il ira à l'école des Déguenillés chercher un élève dont il fera un bon fermier. Un jour, – il y a déjà assez longtemps de cela, – son frère lui demandait je ne sais plus à quel propos : « As-tu remercié M^{me} Jean ? » Et il a répondu :

« Je crois bien !... Seulement je ne lui ai pas dit comment je la remercie tous les soirs dans mes prières. » Il la remerciera encore en rendant aux autres le bien qu'elle lui a fait, et cette façon de témoigner sa reconnaissance ne me paraît pas la plus mauvaise. Je finis, cher lecteur. Puissent les fermiers de l'avenir apprendre de Jean et de Madeleine, à ne pas maltraiter les rats, et puisse quelque petit déguenillé trouver en toi un ami capable de faire un honnête homme de son protégé.

Lorsque toutes les créatures comprendront qu'elles se doivent une mutuelle assistance, lorsque l'huile de bonté et de charité coulera sans interruption dans les rouages de la machine ronde, on entendra sur cette terre moins de plaintes, moins de gémissements, moins de grincements de dents, et le globe n'en tournera que mieux sous le regard satisfait du Créateur de toutes choses.

J'allais oublier de dire, et c'est, au moins pour les intéressés, le principal, que la sœur de Patte-Alerte arriva un beau matin avec une de ses

cousines. Patte-Alerte avait prophétisé ! Moustache est marié, – moi aussi ! ! ! Moustache et moi sommes d'excellents pères de famille. Nous l'avions ignoré longtemps mais au fond, c'était là notre véritable vocation.

Je vous souhaite autant de bonheur qu'à nous tous.

Cet ouvrage est le 974^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.